

Sortir de la rue : Explorer les stratégies utilisées par les jeunes Canadiens pour abandonner la vie dans la rue

Jeff Karabanow
Professeur agrégé
École de travail social
Études en développement international (nomination conjointe)
École de santé et de performance humaine (nomination conjointe)
Université Dalhousie
6414, chemin Coburg, Halifax (N.-É.) B3H 2A7
Tél. : (902) 494-1193
Télec. : (902) 494-6709
jkaraban@dal.ca

Philip Clement
Alexa Carson
Coordonnateurs de recherche

Katie Crane (Pixie)
Adjointe de recherche

et

Community Action on Homelessness Research Committee
Groupe consultatif
Halifax (Nouvelle-Écosse)
Tél. : (902) 420-6026

Financé par :
Programme national de recherche, Initiative nationale pour les sans-abri

Avec l'aide également du :
**Fonds de renouvellement du système de justice pour les jeunes, ministère de la
Justice du Canada
Ministère de la Santé de la Nouvelle-Écosse**

Membres du Comité consultatif

Angela Bishop, Community Action on Homelessness
Anna Hunter, Community Action on Homelessness
Peggy MacCormack, Division de la santé mentale, gouvernement de la Nouvelle-Écosse
Barb Nehiley, Municipalité régionale de Halifax
Alicia Nolan, Développement des ressources humaines Canada
Bruk Melles, Services de logement, ministère des Services communautaires de la
Nouvelle-Écosse
Joanne Parker, Département de psychiatrie, Université Dalhousie

Fournisseurs de services partenaires

ARK Outreach (Halifax)
Phoenix Youth Services (Halifax)
Le Bon Dieu dans la rue (Montréal)
Le Roc (Montréal)
Refuge des jeunes (Montréal)
Evergreen Yonge Street Mission (Toronto)
Covenant House (Toronto)
The Meeting Place (Toronto)
Street Outreach Services (Toronto)
Youthlink (Toronto)
Opération retour au foyer (Ottawa)
The Backdoor (Calgary)
EXIT Outreach (Calgary)
Covenant House (Vancouver)
Downtown Eastside Youth Action Society (Vancouver)

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire.....	6
PARTIE I - INTRODUCTION ET MÉTHODE	8
Introduction.....	8
Dimensions contextuelles.....	9
Schéma des éléments analytiques	15
Aperçu du rapport	19
MÉTHODE.....	20
Naturalisme	20
Méthode de recherche et projet pilote	24
Recrutement	27
Collecte des données	30
Participants.....	33
Analyse des données.....	35
Études de cas	37
Diffusion.....	38
PARTIE II – LE PROCESSUS DE SORTIE.....	40
PRÉAMBULE.....	40
Qui sont les jeunes de la rue?.....	41
Se retrouver dans la rue	42
CERNER LE PROCESSUS DE SORTIE	46
Pourquoi sortir?	46
Comment sortir?	46
Notions d'identité.....	46
CONTEMPLER L'IDÉE D'ABANDONNER LA VIE DANS LA RUE.....	48
Faire face à un événement traumatisant.....	49
Remettre en question la vie dans la rue	55
Éprouver de l'ennui ou de la fatigue face à la vie dans la rue	57
Être épuisé par la vie dans la rue	59
Décider que « c'est assez ».....	61
Sommaire	65
MOTIVATION À CHANGER : À L'INTÉRIEUR ET À L'EXTÉRIEUR	66
Le désir de sortir	67
Surcroît de responsabilités.....	74
L'estime de soi.....	83
Trouver une passion	87

Apprendre à demander de l'aide et à l'accepter.....	91
Aide de la famille.....	93
Réseau de soutien personnel.....	98
Sommaire.....	111

**PRENDRE DES MESURES POSITIVES : SURMONTER LES OBSTACLES
LIÉS AUX PROBLÈMES PERSONNELS, À LA SANTÉ MENTALE, AUX
COMPÉTENCES DE BASE, AU LOGEMENT, À L'EMPLOI ET À**

L'ÉDUCATION	112
Problèmes personnels	112
Santé mentale	116
Compétences de base : fixer des objectifs réalistes	122
Compétences de base : devenir responsable.....	125
Compétences de base : préparer un budget	127
Les refuges.....	132
Aide sociale	139
Logement : trouver un endroit où vivre	146
Logement : capacité de le conserver.....	159
L'emploi.....	174
L'éducation	190
Sommaire.....	195

SORTIR DU CŒUR DU CENTRE-VILLE	196
S'éloigner de la rue	196
La difficulté de sortir de la rue	202
Modifier les liens avec les services.....	209
Créer de nouvelles communautés.....	213
Changer la routine	216
Sommaire.....	221

« UNE SORTIE RÉUSSIE ».....	222
« Chaque personne est unique »	222
Autonomie et stabilité.....	224
Obtenir des résultats concrets.....	226
Sûreté et sécurité.....	229
Le sentiment de réussite	230
Sommaire.....	232

PARTIE III – LES SERVICES PROMETTEURS	234
Introduction.....	234
L'importance du personnel et des services de soutien.....	235
Les types de services offerts	237
Les concepts liés aux styles de services offerts	240

TORONTO	243
Evergreen (Yonge Street Mission).....	244

Covenant House (Toronto).....	251
Youthlink	257
OTTAWA	262
Opération retour au foyer (orf)	262
HALIFAX	264
Phoenix Youth Services (PSY).....	265
ARK.....	267
MONTRÉAL	270
Dans la rue (DLR).....	270
Le Roc	278
VANCOUVER.....	280
Covenant House (Vancouver) (CHV).....	280
Downtown Eastside Youth Activities Society (DEYAS).....	284
CALGARY	288
EXIT Outreach.....	288
The Back Door.....	291
Sommaire.....	296
PARTIE IV — CONCLUSION.....	297
Bibliographie	304

TABLEAUX ET FIGURES

Figure 1. Processus de sortie	18
Tableau 1. Profil démographique des jeunes participants	34
Tableau 2. Fournisseurs de services participants	35
Figure 2. Services offerts aux jeunes	230

SOMMAIRE

Le présent rapport est fondé sur les résultats d'entrevues qualitatives poussées réalisées avec 128 jeunes et 50 fournisseurs de services dans six villes, soit Halifax, Montréal, Ottawa, Toronto, Calgary et Vancouver. En plus de recueillir ces données, on a effectué une brève étude de cas dans divers organismes oeuvrant auprès des jeunes de la rue un peu partout au Canada.

Cette étude a révélé qu'avant de sortir de la rue, la plupart des jeunes passent par différents niveaux qui ne s'excluent pas mutuellement et ne constituent pas non plus un processus linéaire. L'étude fait plutôt ressortir les principales étapes ou caractéristiques généralement propres aux personnes qui essaient de mettre fin à l'itinérance.

Le *niveau un* est caractérisé par des facteurs déclenchants qui amènent les jeunes à envisager de quitter la rue. En général, ces jeunes commencent à remettre en question leur mode de vie à la suite d'expériences traumatisantes vécues dans la rue, d'un désenchantement face à la culture de la rue ou bien parce qu'ils trouvent profondément ennuyeuses les activités de survie dans la rue. Le *niveau deux* est celui où le jeune de la rue doit trouver le courage de changer, décision généralement renforcée par un surcroît de responsabilités (p. ex. tomber enceinte ou avoir un partenaire intime), l'aide de la famille et des amis, la prise de conscience du fait que quelqu'un se soucie de lui ainsi que par la motivation personnelle et la volonté de changer son mode de vie. Le *niveau trois* est étroitement lié au niveau deux et consiste à chercher de l'aide au cours des premières étapes de la démarche en vue de quitter la rue. À ce niveau, le jeune a généralement recours aux services accessibles, cherche un emploi officiel et un logement stable et, enfin, a recours d'une façon quelconque aux institutions officielles (p. ex. en retournant aux études ou en s'inscrivant à des programmes de logements supervisés ou à d'autres programmes structurés). Le *niveau quatre* est celui où le jeune quitte réellement la rue, ce qui, d'après notre étude, s'est révélé une étape complexe et difficile. Quitter la rue signifie s'éloigner physiquement du centre-ville, réduire les liens avec la culture de la rue et les amis qui s'y trouvent, de même qu'établir ou rétablir des relations avec la société en général. À ce niveau, les jeunes ont indiqué que la culture de la rue leur manquait, mais qu'ils avaient réussi à trouver des employeurs et des propriétaires compréhensifs et se sentaient plus sûrs d'eux. Au *niveau cinq*, le jeune doit restructurer complètement sa routine sur le plan de l'emploi, de l'éducation et du logement, changer sa façon d'envisager son avenir et obtenir une certaine forme d'aide sociale pour faciliter la transition. Durant cette étape, les jeunes ont souligné qu'ils se sentaient revigorés et particulièrement bien, sûrs d'eux et motivés. L'*étape finale* est celle qui est décrite comme étant la « sortie réussie » et correspond principalement au sentiment d'identité du jeune sur les plans affectif et spirituel. Une « sortie réussie » signifie, par exemple, « maîtriser sa vie » ou « avoir un but ». La plupart des participants se sont dits fiers d'avoir abandonné la vie dans la rue et heureux de pouvoir enfin profiter de la vie comme ils l'entendent, d'avoir acquis une plus grande estime de soi, de se sentir plus sûrs d'eux, d'être autonomes et de se sentir stables sur le plan du logement,

de la sécurité et du mieux-être. Nous explorons en détail chaque niveau dans toute sa complexité tout au long de notre analyse.

Chacun des organismes examinés au cours de notre étude a contribué d'une façon ou d'une autre à la survie des jeunes et à leur démarche pour quitter la rue. Tous ces organismes ont chacun des caractéristiques propres et une approche unique en matière de prestation de services, qui reflètent la diversité et l'hétérogénéité des jeunes Canadiens de la rue. Parmi les conclusions probantes de l'étude, mentionnons le fait que des services qui se sont révélés efficaces pour un jeune ne le sont pas nécessairement pour un autre. Souvent, il existe une opposition entre les organismes ayant une structure informelle axée sur la réduction des méfaits et ceux offrant un environnement plus rigide s'appuyant sur des règles. Quoi qu'il en soit, dans chaque cas, on montre un engagement marqué envers les jeunes de la rue, et les services sont offerts de façon respectueuse et bienveillante. En général, les jeunes étaient plus positifs à l'égard des services complets (services à guichet unique), mais il convient de souligner que la plupart des jeunes itinérants utilisent plusieurs services.

L'analyse de cas devrait permettre non seulement de « tirer des leçons pratiques » au sujet de structures organisationnelles prometteuses et utiles au Canada, mais aussi de montrer aux décideurs et au public l'importance de financer divers organismes pour aider le plus grand nombre possible de jeunes de la rue. Les organismes de services à l'intention de ces jeunes doivent également reconnaître qu'ils ne peuvent aider « tous les jeunes » ni répondre à « tous leurs besoins », et donc comprendre l'importance d'établir des partenariats et des réseaux avec d'autres organismes. Ce n'est qu'en prenant de telles mesures qu'il sera possible d'offrir des services intégrés et appropriés à tous les jeunes de la rue au Canada.

PARTIE I – INTRODUCTION ET MÉTHODE

Introduction

Les jeunes âgés de 16 à 24 ans sont généralement considérés comme le groupe de la population des sans-abri qui connaît la croissance la plus rapide (Cauce et coll., 2000; groupe de travail du maire sur l'itinérance, 1998; Moncrieff, 2001). Même si la plupart des ouvrages sur les jeunes de la rue portent sur les causes de l'itinérance et la culture de la rue, quelques analyses systématiques ont été faites des stratégies mises en oeuvre par ces jeunes pour sortir de l'itinérance (Karabanow, 2004a). Dans notre étude, nous examinons les divers moyens employés par des jeunes de six villes canadiennes (Calgary, Vancouver, Halifax, Montréal, Ottawa et Toronto) qui ont réussi ou échoué dans leur projet de quitter la rue. Nous faisons aussi porter notre examen sur les nombreux services destinés aux jeunes de la rue qui les ont effectivement attirés et aidés.

Le présent rapport est fondé sur les résultats d'entrevues qualitatives poussées réalisées avec 128 jeunes et 50 fournisseurs de services dans les villes de Halifax, Montréal, Ottawa, Toronto, Calgary et Vancouver. Dans notre étude, nous reconnaissons la valeur unique de la recherche naturaliste et les principes de la théorie à base empirique, où les données servent de fondement pour le développement du fond et des concepts. C'est pourquoi, dans ce rapport, nous laissons en grande partie la parole aux divers participants : les jeunes qui vivent dans la rue, ceux qui sont en train d'en sortir et ceux qui ont réussi, ainsi que les personnes qui travaillent courageusement avec eux.

Dimensions contextuelles

Tout au long du présent rapport, nous soulignerons et démontrerons l'hétérogénéité chez les jeunes de la rue. Comme les autres sous-cultures, la culture de la rue a un caractère hétérogène et complexe. Par conséquent, les antécédents, les expériences actuelles et les aspirations futures des jeunes de la rue ou jeunes itinérant sont tout aussi diversifiés.

Dans les ouvrages qui portent sur ces jeunes, on utilise des étiquettes comme « squeegees », « punks », « jeunes itinérants », « jeunes de foyer de groupe », « rentrants et sortants », « fugueurs » ou « jeunes de refuge » afin de répartir cette population selon un ordre logique et de structurer les analyses (voir, par exemple, Kufeldt et Nimmo, 1987, McCarthy, 1990, Morrisette et McIntyre, 1989, Shane, 1989, et van der Ploeg, 1989). Dans notre étude, nous nous sommes efforcés de ne pas accoler d'étiquettes pour montrer la diversité des jeunes de la rue. D'une part, ces désignations sont statiques et vagues, et, d'autre part, comme la vie dans la rue est extrêmement éphémère, le sens de ces catégories peut varier selon la situation dans laquelle le jeune se trouve. Plusieurs fournisseurs de services ont souligné l'importance de reconnaître la diversité des populations de la rue :

[Traduction]

La plupart des gens, quand ils pensent aux jeunes itinérants, pensent seulement aux punks avec leurs cheveux dressés sur la tête et peut-être aussi aux prostituées qui font la rue, se droguent et toute cette sorte de choses, mais il y a aussi des jeunes ordinaires que personne n'aurait pu imaginer dans la rue. Bien sûr, nous avons des punks, mais il est assez dur de classer les jeunes dans une catégorie, car la plupart d'entre eux ne font même pas partie de groupes : ce sont tout simplement des gens ordinaires que vous n'auriez jamais cru voir un jour dans la rue. Ça ne veut pas dire non plus que la plupart

d'entre eux sont sans abri, mais ils peuvent avoir un faible revenu, ne pas avoir beaucoup d'argent, ou bien ils peuvent se retrouver dans la rue même s'ils habitaient avec leurs parents parce qu'ils ont des problèmes avec eux. Nous acceptons à peu près tout le monde, et nous aidons toutes les personnes qui viennent frapper à notre porte, qu'ils aient de l'argent ou non, car beaucoup de vendeurs de drogues ont probablement plus d'argent que vous et moi réunis, mais ce n'est pas pour ça que nous refuserions de les accepter. (Fournisseur de services, Montréal)

Des fugueurs de domicile familial ou de centre d'accueil. Des jeunes, pas des jeunes qui viennent juste tripper à Montréal pour une fin de semaine là. Vraiment ceux qui sont dans rue. Y'a des prostitués, y'a des homosexuels, y'a des noirs, tsé je veux dire on accepte tout le monde là. Aller aussi jusqu'aux toxicomanes. On peut voir ceux qui ont perdu leur appart pour la fin de semaine pis qui sont juste venus ici. Des squeegees. C'est ça qui est cool. Tout le monde ensemble dans le même. Ça fait vraiment du bien de voir qu'y a une place pour tout le monde. Pis du monde de partout aussi là : du Canada, de l'Amérique du Nord. (Fournisseur de services, Montréal)

Cette diversité chez les jeunes de la rue est particulièrement importante aux fins du présent rapport, car s'ils viennent de milieux différents et ne vivent pas leur expérience dans la rue de la même manière, cela signifie que leur processus de sortie est également différent. Les raisons pour lesquelles un jeune se retrouve dans la rue et la manière dont il s'y prend pour survivre dans cette situation auront un impact considérable sur sa capacité de quitter ce genre de vie :

[Traduction]

Je crois que ça dépend, disons, de tes problèmes, je veux dire, il y a une différence entre se retrouver dans la rue parce que t'as manqué un chèque ou parce que t'es bipolaire et que tu te drogues à la méthamphétamine en cristaux. Je veux dire le taux de réussite est

différent dans ces deux situations, d'accord. Mais les choses se compliquent : plus ça fait longtemps que t'es dans la rue, et plus t'as de la difficulté à t'en sortir, car plus ça va, et plus tu fais partie de cette culture, avec tous les problèmes qui s'y rattachent.

(Fournisseur de services, Vancouver).

Fait intéressant, malgré cette hétérogénéité chez les jeunes de la rue, on n'a constaté aucune différence majeure, selon la région ou le sexe de la personne, dans les façons de sortir de l'itinérance. Dans notre rapport, nous ferons ressortir les quelques cas où il y avait un certain écart entre ces sous-groupes et d'autres du même genre, mais, sinon, on peut tenir pour acquis que nos données sont semblables pour les hommes et les femmes et selon les différents sites. Toutefois, il importe de noter que les recherches ont été effectuées dans de grands centres urbains (quoique de différentes tailles), de sorte qu'il pourrait y avoir des différences entre les régions urbaines et les régions rurales dont nous n'avons pas tenu compte. Les études de cas feront état de toute différence en ce qui concerne la culture de la rue et la prestation des services à l'intérieur de chacune des villes examinées et entre celles-ci.

Les jeunes sans abri sont, par nature, une population mobile, c'est-à-dire qui se déplace fréquemment d'une localité à une autre et à l'intérieur des localités à la recherche de services de soutien, ainsi que pour répondre à ses besoins de base, satisfaire son goût de l'aventure, ressentir un sentiment d'appartenance à une communauté et profiter de meilleures occasions (réelles ou perçues) (Karabanow, 2004a). Ce qui n'est pas surprenant, c'est que l'itinérance chez les jeunes est un problème extrêmement complexe, en raison non seulement de la diversité de cette population, mais aussi de la difficulté de

définir, de décrire et de comprendre les causes de l'itinérance et la culture de la rue et, surtout, ceux qu'on appelle communément les « jeunes de la rue ». Cette constatation est à la base du cadre de données et d'analyse. Par exemple, il semble que très peu de jeunes arrivent à abandonner la rue dès leur première tentative, pour des raisons que nous examinerons en détail tout au long du présent rapport. Les jeunes de la rue auraient tendance à dormir en alternance dans la rue, dans des refuges, des locaux vacants et des logements de piètre qualité, et cela à plusieurs reprises, avant d'arriver à conserver un logement pendant une plus longue période. Les entrevues menées auprès des fournisseurs de services ont confirmé cette réalité :

[Traduction]

D'après mon expérience, il faut de nombreuses tentatives, ça c'est sûr [avant de s'en sortir]. Ça prend, vous savez, il faut beaucoup de [temps pour]... trouver un endroit, s'inscrire à un programme et obtenir un emploi, de sorte qu'on se décourage et qu'on retourne dans la rue et au refuge. Ça prend un certain nombre de ces cycles pour que quelqu'un arrive au point où il se dit, oui, il faut que ça change pour moi, et je dois trouver comment y arriver; il faut que cette personne soit vraiment décidée à changer, que ce soit pour se débarrasser d'un problème de toxicomanie ou pour obtenir de l'aide sur le plan psychologique, ou autre chose comme ça. Ouais, pour moi, c'est comme la cigarette : on dit qu'il faut, comme, vous savez, en moyenne huit tentatives à un fumeur moyen pour vraiment arrêter de fumer. Donc, c'est vraiment un processus et, pour moi, il s'agit de reconnaître qu'il y a un cycle, mais espérer que, à chaque reprise du cycle, on avance un peu en avant, au lieu de reculer. (Fournisseur de services, Halifax)

Dans une certaine mesure, cette complexité pose un problème lorsqu'on parle d'« anciens » et d'« actuels » jeunes de la rue, étiquettes utilisées initialement comme cadre de base de notre enquête pour recruter des participants. En effet, même lorsque

d'« anciens » jeunes de la rue trouvent un logement et un véritable emploi, ils continuent d'être une population extrêmement marginalisée et vulnérable. Par conséquent, des mois ou même des années après avoir quitté la rue, un jeune peut se retrouver tout à coup sans abri de nouveau. Un autre fournisseur de services a comparé cela au processus cyclique par lequel passe une personne qui veut se débarrasser d'un problème de toxicomanie :

[Traduction]

Sortir de la rue, c'est à peu près comme se sortir de la drogue ou de l'alcool. En général, ça peut prendre plus qu'un essai. Parfois, la personne trouve un appartement et essaie de vivre normalement, mais elle gâche tout et se retrouve à la rue de nouveau, et puis, vous savez, six ou huit mois plus tard, vous entendez dire que, eh bien, elle a trouvé de nouveau un appartement et essaie de se prendre en main, puis, elle se retrouve de nouveau à la rue en quelques mois. Donc, je crois que les gens finissent par y arriver, mais ça prend quatre ou cinq tentatives. (Fournisseur de services, Toronto)

Il faut aussi reconnaître que les jeunes de la rue, comme les jeunes en général, sont à une période de leur vie où ils cherchent constamment à mieux se connaître et à définir leur milieu, ce qui les amène à changer d'identité et de perspective, à acquérir une certaine compréhension et des connaissances. On doit donc examiner le processus d'abandon de l'itinérance dans ce contexte, car, chaque fois que les jeunes passent de la vie dans la rue et une vie plus stable, ils apprennent des choses sur eux-mêmes et sur le monde qui les entoure. L'apprentissage comprend aussi bien l'acquisition de connaissances particulières que le processus ou les expériences entourant cette acquisition (Lindsey et coll., 2000). À beaucoup d'égards, le développement des jeunes de la rue ressemble à celui des jeunes de la société en général, mis à part le fait qu'ils n'ont pas, contrairement à la plupart de ces jeunes, tout ce qu'il faut pour se sentir en sécurité. Par conséquent, il

est significatif de constater que le processus d'abandon de l'itinérance n'est pas un processus linéaire entrepris par les jeunes qui font la transition non seulement de la rue à une vie stable, mais vers les premières étapes de la vie adulte.

Il y a aussi une autre dimension contextuelle dont il faut tenir compte : la vie de rue proprement dite est en quelque sorte une culture et, de ce fait, comprend une série de valeurs, de normes et de mœurs particulières qui ont des répercussions importantes sur le jeune lorsqu'il quitte la rue. Un fournisseur de services a comparé cela au phénomène du choc culturel qu'un nouvel immigrant subit à son arrivée au Canada :

[Traduction]

Pour les gens de différentes cultures qui pourraient immigrer au Canada, on constate qu'il y a des choses en place qui fonctionnent bien. Donc, si quelqu'un d'une autre culture arrive ici, il y a des associations communautaires composées de gens qui comprennent bien cette culture et auxquelles cette personne peut se joindre, ce qui l'empêche de se sentir seule dans une nouvelle culture, ce qui fonctionne assez bien. Mais on n'a pas ce genre de choses [pour les jeunes de la rue], et je crois que c'est parce que la culture de la rue n'est pas vraiment reconnue, car, comme vous le savez, on semble la considérer comme une anomalie. En fait, il y a tout un mouvement dans la rue qui est légitime aux yeux des gens qui y vivent, et ceux-ci ont des règles pour tout. Donc, si quelqu'un veut quitter tout ça, cette culture, c'est bien beau, mais il lui faut pour cela l'aide d'autres personnes qui l'ont fait; sinon, ouais, il se sentira complètement isolé. Par exemple, je ne pourrais pas juste m'en aller en Inde comme ça sans me sentir complètement isolé; il me faudrait [de l'aide], vous savez, sinon je n'y arriverais probablement pas, et je reviendrais sans doute ici. (Fournisseur de services, Calgary)

Parce que la culture de la rue est perçue comme étant isolante, déviante ou criminelle et à part du reste de la société, les jeunes qui essaient de faire le pont entre ces deux mondes distincts et de se sentir de nouveau citoyens de la société civile se heurtent à d'importants obstacles.

La dernière dimension contextuelle de nos recherches est la suivante : il faut comprendre avant tout que cette population se compose de jeunes – d'adolescents – qui affichent à de nombreux égards les mêmes caractéristiques que leurs pairs du reste de la société – ils sont vifs d'esprit, aventureux et résistants et ils cherchent à se tailler une place dans leur milieu. Toutefois, il y a également une grande différence chez ces jeunes. En effet, les jeunes de la rue sont un groupe traumatisé : ils ne sont pas en santé sur le plan spirituel, physique et émotionnel, et ils ont subi des choses inimaginables aux mains de leurs gardiens et de la société civile en général, qui les ont exploités, négligés, violentés et fait souffrir (Green, 1998; Karabanow, 2004a; Panter-Brick et Smith, 2000; Weber, 1991). Par conséquent, les recherches sur les moyens utilisés pour quitter la rue sont d'autant plus importantes si l'on veut aider et protéger cette population très marginalisée.

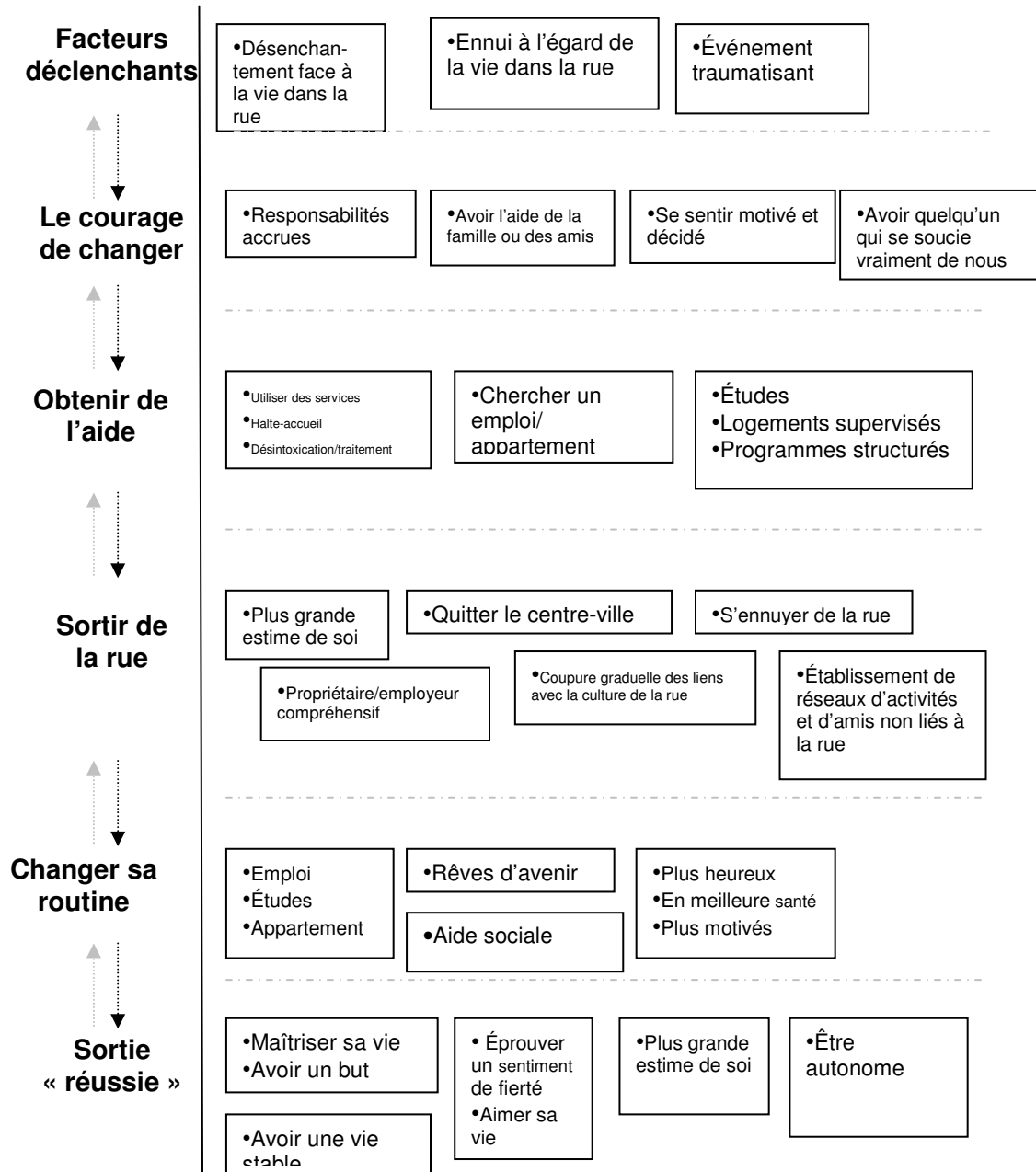
Schéma des éléments analytiques

Cette étude a révélé qu'avant de sortir de la rue (« processus de sortie ») la plupart des jeunes passent par une série de niveaux. Ces niveaux ne s'excluent pas l'un l'autre et ne constituent pas non plus un processus linéaire. La figure 1 montre les principales étapes ou caractéristiques généralement propres aux personnes qui essaient de mettre fin à l'itinérance.

Le niveau un est caractérisé par des facteurs déclenchants qui amènent les jeunes à penser à quitter la rue. En général, ces jeunes à remettre en question leur mode de vie à la suite d'expériences traumatisantes vécues dans la rue, d'un désenchantement face à la culture de la rue, ou bien parce qu'ils trouvent profondément ennuyeuses les activités de survie dans la rue. Le niveau deux est celui où le jeune de la rue doit trouver le courage de changer, décision qui est généralement renforcée par un surcroît de responsabilités (p. ex. tomber enceinte ou avoir un partenaire intime); c'est aussi le moment où il s'efforce d'obtenir de l'aide de sa famille et de ses amis, prend conscience du fait que quelqu'un se soucie de lui et où il doit se motiver et s'engager à changer son mode de vie. Le niveau trois est étroitement lié au niveau deux et consiste à chercher de l'aide au cours des premières étapes de la démarche en vue de quitter la rue. À ce niveau, le jeune a généralement recours aux services accessibles, cherche un emploi officiel et un logement stable, et a recours d'une façon quelconque aux institutions officielles (p. ex. en retournant aux études ou en s'inscrivant à des programmes de logements supervisés ou à d'autres programmes structurés). Le niveau quatre est celui où le jeune quitte réellement la rue, ce qui, d'après notre étude, s'est révélé une étape complexe et difficile. Quitter la rue signifie s'éloigner physiquement du centre-ville, réduire les liens avec la culture de la rue et les amis qui s'y trouvent, de même qu'établir ou rétablir des relations avec la société en général. À ce niveau, les jeunes ont indiqué que la culture de la rue leur manquait, mais qu'ils avaient réussi à trouver des employeurs et des propriétaires compréhensifs et se sentaient plus sûrs d'eux. Au niveau cinq, le jeune doit restructurer complètement sa routine sur le plan de l'emploi, de l'éducation et du logement, changer sa façon d'envisager son avenir et obtenir une certaine forme d'aide

sociale pour faciliter la transition. Durant cette étape, les jeunes ont souligné qu'ils se sentaient revigorés et particulièrement bien, sûrs d'eux et motivés. L'étape finale est celle décrite comme étant la « sortie réussie » et correspond principalement au sentiment d'identité du jeune sur les plans émotionnel et spirituel. Une « sortie réussie » signifie, par exemple, « maîtriser sa vie » ou « avoir un but ». La plupart des participants se sont dits fiers d'avoir abandonné la vie dans la rue et heureux de pouvoir enfin profiter de la vie comme ils l'entendent, d'avoir acquis une plus grande estime de soi, de se sentir plus sûrs d'eux, d'être autonomes et de se sentir stables sur le plan du logement, de la sécurité et du mieux-être. La complexité de chaque niveau est explorée tout au long de notre analyse.

Figure 1. Processus de sortie



Aperçu du rapport

Le présent rapport porte sur l'enquête détaillée relative au processus visant à mettre fin à la vie dans la rue. L'analyse sera divisée selon les six grandes sections que la démarche méthodologique utilisée, fondée sur la théorie à base empirique, a permis de dégager. Premièrement, nous explorerons les facteurs qui incitent les jeunes à sortir de la rue. Deuxièmement, l'analyse sera axée sur ce qui motive le processus de sortie et sur les mesures d'aide qui l'accompagnent souvent. Troisièmement, nous examinerons les facteurs liés aux problèmes personnels, à la santé mentale, aux connaissances de base, au logement, à l'emploi et à l'éducation qui peuvent constituer un obstacle ou garantir le succès de l'entreprise. Quatrièmement, nous soulignerons les problèmes et les raisons qui peuvent inciter quelqu'un à quitter la rue. Nous nous pencherons ensuite sur les changements que la plupart des jeunes doivent apporter à leur routine lorsqu'ils quittent la rue, et nous terminerons par une analyse du concept de « sortie réussie », qui est difficile à cerner.

En plus de l'analyse du processus d'abandon de la rue, nous examinerons brièvement les services offerts aux jeunes de la rue et plusieurs études de cas de services prometteurs dans ce domaine, qui sont dispensés au Canada. Dans le dernier chapitre de notre rapport, nous résumerons nos conclusions, sur lesquelles nous nous fonderons ensuite pour formuler nos recommandations. Toutefois, avant d'analyser nos données, nous devons vous présenter une description détaillée de notre méthode unique.

MÉTHODE

Dans le cadre de notre étude, nous avons utilisé une méthode qualitative afin d'examiner les stratégies mises en oeuvre par les jeunes de la rue pour mettre fin à l'itinérance. Nos recherches ont été effectuées sur une période de six mois (de juin à novembre 2004) dans six sites répartis un peu partout au Canada : Vancouver, Calgary, Montréal, Ottawa, Toronto et Halifax. Nous avons analysé nos données et rédigé notre rapport de décembre 2004 à mai 2005. Le présent chapitre offre une description détaillée de notre méthode de recherche, de nos techniques de recrutement de participants, de notre processus de collecte de données, de nos participants, de notre analyse de données et de nos études de cas.

Naturalisme

[Traduction]

Aucune connaissance n'est vraie en elle-même, car toutes les connaissances dépendent des langues et des institutions que nous avons créées et inventées. La réalité empirique est non pas une vérité universelle, mais une collection infinie « d'histoires » que nous racontons. La vérité, c'est non pas quelque chose que nous trouvons, mais que nous fabriquons (Irving, 1999, p. 32).

Dans notre analyse, nous présentons une « collection d'histoires » relatant les expériences de jeunes qui vivent dans la rue ou essaient d'en sortir. Les méthodes d'enquête sont naturalistes : elles sont fondées sur des entrevues narratives semi-structurées avec des jeunes et des fournisseurs de services, sur des observations

informelles formulées par les participants et sur l'examen de documents provenant des organismes. Nous nous étions fixé comme objectif de jeter de la lumière sur les processus complexes qui permettent de sortir de la rue. Toutefois, notre analyse n'est pas exclusivement un portrait de ce processus de sortie, mais offre aussi l'occasion à tous de comprendre la culture de la rue en général.

L'étude se situe quelque part entre deux démarches qualitatives : la théorie à base empirique et l'ethnographie. Ces deux écoles naturalistes ne s'excluent pas l'une l'autre, mais chacune adopte ses propres techniques pour comprendre le monde social. La recherche ethnographique compte beaucoup sur l'observation des participants, ses adeptes estimant que, pour être en mesure de décrire une culture, il faut « s'immerger dedans ». Les partisans de la théorie à base empirique « se plongent » dans les données, afin de permettre l'émergence d'une théorie fondée sur des procédés de corroboration, qui correspondra à la situation examinée et pourra s'appliquer en pratique (Glaser et Strauss, 1967, p. 3). Dès le début du processus de recherche, le chercheur compte sur les données, s'y fiant étroitement. Comme Eisenhardt (1989, p. 547) l'a laissé entendre, cette relation étroite avec les véritables preuves produit souvent une théorie qui reflète de près la réalité. Les adeptes de la théorie à base empirique comptent généralement sur les entrevues avec les participants pour déterminer leur point de vue sur un phénomène social particulier. Au bout du compte, les deux formes d'enquête naturalistes visent à décrire la manière dont les gens « comprennent leur monde ».

Comme outil méthodologique, la philosophie du naturalisme consiste à respecter la nature du phénomène étudié (Matza, 1969, p. 5). Ainsi, le paradigme naturaliste permet de mettre l'accent sur la compréhension, le respect et l'appréciation du monde social, plutôt que sur la manipulation, le contrôle et la création de milieux artificiels (Hammersley et Atkinson, 1995). Grâce à la recherche naturaliste, on peut cerner le phénomène social, dans le contexte naturel où il se produit (Ruckdeschel, 1985, p. 17).

À l'intérieur de ce paradigme, on considère la réalité comme étant multiple, construite et holistique. On tient pour acquis que les gens ont généralement tendance à interpréter et à construire des symboles pour donner un sens à leur monde (Ruckdeschel, 1985, p. 18). Comme Blumer (1978, p. 98 et 99) l'a expliqué, les humains cherchent à interpréter ou à définir les actions des autres au lieu de réagir tout simplement à ces actions. Il y a non pas une vérité universelle ou unique « quelque part », mais de nombreuses perspectives différentes qui reflètent la manière dont les gens perçoivent leur milieu (Hammersley et Atkinson, 1995; Creswell, 1994; Peile, 1988; Gergen, 1985; Lincoln et Guba, 1985; Ruckdeschel, 1985; Matza, 1969).

Dans ce paradigme, les outils de recherche – observations des participants, entrevues structurées ou non et examen de la documentation – montrent l'importance qu'on accorde au respect et à la compréhension du monde social, ainsi qu'à la *compréhension* et à la *description* du phénomène à l'étude. Pour « respecter le phénomène », les chercheurs naturalistes évitent les schémas ou les modèles qui tendent à trop simplifier la vie quotidienne, pourtant si complexe (Denzin, 1971, p. 168). Hammersley et

Atkinson (1995, p. 8) ont avancé de façon convaincante que tout espoir de découvrir les « lois » qui régissent le comportement humain est hors de propos, car le comportement humain est continuellement construit et reconstruit en fonction de l'interprétation que les gens donnent à une situation dans laquelle ils se trouvent. Les naturalistes préfèrent donc « décrire en détail » le phénomène à l'étude. Ils se fient beaucoup aux connaissances tacites (sentiment ou intuition) acquises grâce à l'expérience. La valeur du processus d'enquête est fonction des valeurs de l'interrogateur, des hypothèses qui sous-tendent la théorie de corroboration et le paradigme méthodologique, et des valeurs qui caractérisent le contexte dans lequel l'enquête est menée (Lincoln et Guba, 1985, p. 161). La recherche ne peut être considérée comme ayant une valeur neutre, et les naturalistes accordent une grande importance à la réflexibilité. En effet, la réflexibilité suppose que l'on rejette la notion selon laquelle la recherche sociale peut s'effectuer de façon indépendante, sans qu'on tienne compte de la biographie du chercheur (Hammersley et Atkinson, 1995, p. 16). Comme Hammersley et Atkinson (1995, p. 17) l'ont souligné, il nous est impossible d'échapper au monde social pour l'étudier. Le chercheur est plutôt perçu comme un « instrument » de l'enquête, car il réagit aux participants, s'adapte à eux, explore leur monde, le résume, leur pose des questions et interagit avec eux (Lincoln et Guba, 1985, p. 193). Il y a un échange réciproque entre le connaissant et le connu (Lincoln et Guba, 1985, p. 65). On fait ressortir la connaissance grâce à la participation et à la mobilisation (Ruckdeschel, 1985, p. 19). Selon Wax (1971, p. 14), ce processus permet d'avoir une « vision d'initié » du monde du participant, ce qu'on ne pourrait obtenir au moyen de méthodes quantitatives.

Cette façon « d'effectuer les recherches » nous permet de mieux comprendre le phénomène grâce à une « description très détaillée ». Geertz (1973) et Lincoln et Guba (1985) ont utilisé cette expression pour désigner la représentation, dans un cadre contextuel, de la façon dont le participant voit le monde. Le processus consiste à étudier le phénomène social de façon très complète et détaillée (Ruckdeschel, 1985, p. 17). Au lieu de se concentrer sur le rapport de causalité ou encore d'essayer d'expliquer le phénomène ou de faire des prévisions, l'enquête naturaliste met l'accent sur la complexité des personnes qui composent le monde social et sur leurs rapports. Lincoln et Guba (1985, p. 151) ont bien décrit cette idée en parlant d'influence réciproque simultanée, ce qui signifie que tout a une influence sur tout dans le présent. Ce processus inductif permet de « laisser parler les données ».

Méthode de recherche et projet pilote

La méthode de recherche est le fruit des efforts concertés du chercheur principal, de deux coordonnateurs de projet et d'une adjointe de recherche. Ceux-ci ont discuté de tous les détails relatifs au projet avec un comité consultatif composé de diverses personnes d'expérience, soit de fournisseurs de services, de représentants du gouvernement, d'universitaires et de participants directs du Halifax Community Action on Homelessness Research Sub-Committee. La méthode de recherche a été évaluée par l'Ethics Review Committee for Humanities and Social Science de l'Université Dalhousie, et a été approuvée en juin 2004.

On a entrepris un projet pilote à Halifax au début de juin 2004. Ensemble, les membres de l'équipe ont rédigé un guide d'entrevue fondé sur l'idée d'un scénario narratif détaillé (semblable à une histoire orale), afin d'encourager les jeunes à décrire leurs expériences dans leurs propres mots et à leur façon. L'équipe a effectué cinq entrevues pilotes avec des jeunes, en gardant à l'esprit les questions qui ont permis d'obtenir des réponses satisfaisantes et celles dont ça n'a pas été le cas. On a pris des notes détaillées à ce sujet et concernant d'autres problèmes que le guide d'entrevue avait pu poser. À la suite de ces cinq entrevues, l'équipe de recherche et le comité consultatif se sont rencontrés pour discuter de la manière d'améliorer les entrevues et de perfectionner la méthode. À la suite de ces discussions, on a apporté d'importantes modifications aux questions d'entrevue, afin de les rendre plus claires et plus fluides.

L'opinion de notre adjointe de recherche (Pixie), une ancienne jeune de la rue, nous a grandement aidés à élaborer notre guide d'entrevue, car cela nous a permis de savoir quelles questions portaient à confusion et d'ajouter d'autres thèmes importants permettant d'approfondir la question. L'étude pilote a confirmé que l'équipe devait effectivement encourager les participants à raconter leur histoire (au lieu de procéder à une entrevue plus structurée sous forme de questions et de réponses). Le projet pilote a également montré l'importance d'avoir des guides d'entrevue distincts pour les « anciens » jeunes de la rue et les jeunes de la rue « actuels ». Comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, nous sommes conscients des problèmes liés à ces définitions plutôt éphémères, mais nous avons tout de même estimé qu'il convenait de poser des questions quelque peu différentes aux jeunes qui ont actuellement un logement et à ceux

qui n'en ont pas. Nous avons principalement modifié nos questions et notre style d'entrevue après avoir effectué ces entrevues pilotes, même si nous avons apporté des rajustements plus nuancés à la suite des réunions de l'équipe tenues au début de l'étape de la collecte des données.

Enfin, l'étude pilote a permis de déterminer qu'une entrevue avec un participant durait en moyenne une heure et demie. Les données recueillies dans le cadre de ces entrevues narratives relativement peu structurées se sont révélées particulièrement riches et complexes, de sorte que l'équipe de recherche a décidé qu'un questionnaire quantitatif supplémentaire ne serait pas nécessaire au bout du compte. Au cours de discussions avec le comité consultatif, on en est venu à la conclusion que le questionnaire abrégé (dans lequel on posait le même genre de questions que dans le guide d'entrevue qualitatif) était répétitif et faisait perdre trop de temps. On estimait également que l'utilisation d'un questionnaire officiel pourrait gâcher le climat établi grâce à la démarche de recherche, qui est fondée sur un style décontracté et des conversations approfondies. De plus, au cours d'une récente étude sur les problèmes importants auxquels font face les jeunes sans abri à Halifax (Nouvelle-Écosse), le chercheur principal (Karabanow, 2004c) a utilisé un questionnaire semblable, dont le principal avantage a été d'améliorer la fiabilité et la validité des données plutôt que d'apporter de nouvelles informations ou du matériel nouveau.

Compte tenu de ces facteurs, et avec l'appui du comité consultatif, l'équipe de recherche a décidé de laisser de côté toute recherche quantitative officielle. Toutefois, on reconnaît

que la recherche qualitative et la recherche quantitative ne s'excluent pas nécessairement l'une l'autre. Tout au long du présent rapport, le lecteur retrouvera des termes propres à la recherche quantitative comme « la majorité », « fréquemment », « plusieurs » et « beaucoup » en ce qui a trait aux données. Comme Brockington et Sullivan l'ont laissé entendre, on pourrait ainsi considérer que les méthodes qualitatives intègrent des techniques quantitatives, qui seraient alors utilisées à des fins différentes et peut-être plus nuancées (2003, p. 71).

Recrutement

Dans chaque ville, les coordonnateurs de recherche ont communiqué avec des organismes partenaires qui, selon nos recherches initiales, notre connaissance des sites et l'avis de notre comité consultatif, travaillent avec les jeunes de la rue. Le soutien que nous ont apporté ces organismes a garanti le succès de nos recherches : ils nous ont aidés à recruter des jeunes et des fournisseurs de services à interviewer, en plus de nous donner la possibilité de faire des études de cas sur eux. Ces partenariats ont permis à l'équipe de rejoindre une population cachée (les personnes qui sont sorties de la rue), qu'il aurait été difficile de recruter autrement. Autre avantage important de ces partenariats : bon nombre des entrevues ont été faites dans des salles privées de ces organismes, où les jeunes se sentaient en sécurité et à l'aise – ce qui a permis d'avoir des discussions plus poussées et plus personnelles. Dans l'ensemble, ces partenariats ont permis de conférer un caractère légitime aux recherches et de susciter un sentiment de confiance et de sécurité.

Toutefois, il importe de souligner que bon nombre des participants ont été recrutés sans l'aide du personnel des organismes partenaires, afin d'obtenir un échantillonnage plus aléatoire en fonction du but visé. Cela était particulièrement important pour nos études de cas, car l'équipe tenait à réduire au minimum les risques que le personnel choisisse des jeunes qui donneraient la meilleure image possible de leur organisme. Pour recruter des participants, l'équipe de recherche a également passé du temps chez les organismes partenaires pour « côtoyer » les jeunes (forme d'observation des participants) et fixer des entrevues sans passer par le personnel. L'équipe a aussi utilisé une technique de recrutement cumulative, qui consistait à interroger aussi les amis et les collègues de personnes déjà interrogées. L'adjointe de recherche de l'équipe (Pixie) a joué un rôle central dans l'étape du recrutement, car elle a fourni aux participants l'occasion de parler avec un autre jeune qui a bien connu la culture de la rue. De plus, Pixie a organisé d'autres entrevues avec certains de ses anciens amis de la rue à Halifax et à Montréal.

Dans le but de recruter des participants qui n'avaient peut-être plus aucun lien avec des organismes oeuvrant auprès des jeunes de la rue ou bien d'autres jeunes de la rue, l'équipe a publié des annonces dans des journaux hebdomadaires gratuits que beaucoup de jeunes lisent. En outre, elle a placé des affiches de recrutement dans différents organismes fréquentés par les jeunes marginalisés, comme les haltes-accueil et les refuges pour jeunes de la rue, les cliniques de santé communautaire et les banques d'alimentation. Les participants recrutés grâce à ces annonces ont dû communiquer avec les coordonnateurs de recherche, qui leur ont posé quelques questions ne risquant pas de les identifier (p. ex. concernant leur âge, le temps qu'ils ont passé dans la rue et le temps

qu'ils ont passé hors de la rue), afin de déterminer s'ils étaient bel et bien admissibles à l'étude. On a ensuite organisé des entrevues à l'heure et à l'endroit qui convenaient aux chercheurs et aux participants. Même si on a recruté relativement peu de participants au moyen de ces annonces, notre démarche multidimensionnelle a permis à l'équipe de recherche d'interroger différents jeunes, dont des jeunes actuellement dans la rue, des jeunes qui viennent d'en sortir (mais qui sont encore rattachés à la rue) et des jeunes qui ne sont plus dans la rue depuis longtemps et qui ont maintenant peu de liens avec des services destinés à cette clientèle, voire même aucun lien.

En général, l'équipe s'est efforcée de recruter divers jeunes âgés de 16 à 24 ans (groupe d'âge le plus commun chez les jeunes de la rue), qui vivent dans la rue ou qui ont déjà connu cette culture. Toutefois, certains des participants étaient un peu plus âgés et avaient quitté la rue depuis plusieurs années; les entrevues menées auprès d'eux étaient surtout axées sur leurs expériences lorsqu'ils étaient plus jeunes et sans abri. À plusieurs reprises, les chercheurs sont arrivés à une saturation des données pour certains sous-groupes (p. ex. les jeunes mères ou les jeunes actuellement dans la rue), mais, dans un esprit de recherche qualitative naturaliste, l'équipe a délibérément ciblé des échantillons de sous-groupes qui n'étaient pas encore surreprésentés (p. ex. les anciens jeunes de la rue) afin de mieux étayer les recherches. Si l'on se fonde sur une philosophie de recherche qualitative, ces processus de recrutement doivent donner non pas des conclusions générales aléatoires, mais des données transférables approfondies. Par conséquent, nos recherches ont pour objectif principal de mettre en lumière les caractéristiques complexes et diversifiées du processus d'abandon de la rue, et cela au

moyen de témoignages échantillonnés à cette fin; ces recherches ne représentent donc pas les expériences de tous les jeunes de la rue au Canada.

Collecte des données

On a réalisé des entrevues informelles, semi structurées et ouvertes sous forme de conversations, afin d'amener chacun des participants à raconter son histoire en détail et de manière descriptive. Même si, pour chaque entrevue, les intervieweurs ont suivi le guide pertinent afin d'être sûrs de ne pas omettre de renseignements utiles, ils ont encouragé les participants à raconter leur histoire à leur façon. Les chercheurs ont essayé d'obtenir de tous les participants une réponse à chaque question, même si les questions n'ont pas toujours été posées dans le même ordre que dans le guide. En raison du style narratif des entrevues, certaines questions ont été explorées plus à fond avec certains répondants, ce qui fait qu'on n'a pas consacré le même temps ni les mêmes efforts à chaque question. Donc, toutes les entrevues respectaient le guide général, mais chaque entrevue était unique, puisque tous les participants avaient une histoire différente à raconter.

Chaque entrevue a duré environ une heure et demie et était enregistrée sur audiocassette, et les jeunes ont reçu chacun 15 \$. On a réalisé des entrevues dans des endroits privés ou sûrs, dans les bureaux d'organismes oeuvrant auprès des jeunes, ou encore dans des parcs ou des cafés. L'équipe a adopté une démarche d'entrevue souple et permettant d'accommoder tout le monde (par exemple, pour ce qui est de la durée et du lieu de l'entrevue), afin de faciliter la participation des jeunes qui ne pouvaient se rendre loin de

chez eux, qui étaient mal à l'aise à l'idée de venir dans les bureaux d'un organisme oeuvrant auprès des jeunes de la rue, qui préféraient être interrogés en même temps qu'un ami ou un partenaire, ou bien qui ne pouvaient participer que le soir ou la fin de semaine. Les intervieweurs possédaient des compétences de base dans le domaine des entrevues naturalistes (p. ex. celles qui consistent à poser des questions, à essayer d'obtenir des renseignements et à écouter) et tenaient compte des considérations éthiques. En outre, ils connaissaient bien la culture des jeunes de la rue, étaient eux-mêmes jeunes, s'habillaient de façon décontractée et étaient à l'aise avec les jeunes de la rue. Enregistrées sur audiocassette, les entrevues avec les fournisseurs de services ont eu lieu pendant les heures d'ouverture de leur entreprise dans des locaux privés chez les organismes.

Les intervieweurs ont également tenu un journal d'entrevues (des notes sur le terrain), en plus de noter leurs impressions, leurs pensées, leurs sentiments et leurs idées concernant la méthodologie et l'analyse. Ces inscriptions dans leur journal ont permis de compléter l'information recueillie pendant l'entrevue et les données des études de cas, en plus de servir aux chercheurs dans leur réflexion. En outre, comme les enregistrements d'environ vingt cassettes étaient difficiles à comprendre et à transcrire, les chercheurs se sont fiés aux notes détaillées de leur journal pour décrire de façon schématique les discussions.

Conformément à l'engagement de l'équipe face à la recherche communautaire participative, 34 des entrevues ont été menées par une adjointe de recherche (Pixie) qui a déjà vécu dans la rue. Elle a particulièrement bien réussi à connaître le point de vue des

jeunes qui vivent ou ont déjà vécu dans la rue, qui se sentaient plus à l'aise à l'idée de parler avec quelqu'un qui a déjà été l'une des leurs et a connu une vie semblable. Ces sentiments étaient particulièrement évidents chez les jeunes de la rue de longue date. Comme nous l'avons déjà souligné, comme elle connaît bien la culture de la rue, notre adjointe de recherche a pu faire d'excellentes suggestions quant à la formulation des questions et au genre de questions à insérer dans le guide d'entrevue. Son propre journal de recherche a aussi été une source de commentaires et de renseignements intéressants, puisqu'elle poursuit encore elle-même sa démarche pour sortir de la rue :

[Traduction]

Plus je fais d'entrevues, et plus je veux sortir de la rue et rester de l'autre côté pour de bon. Je suis encore l'une d'entre eux, et en même temps je ne le suis plus. Je sens que je fais des pas en avant, plutôt que de rester au même point. Il m'arrive encore d'adopter à fond ce mode de vie. . . et de ne pas m'en faire pour rien, de mettre tout de côté. . . puis, une semaine plus tard, fatiguée et exténuée, frustrée, je vais parler à... [fournisseur de services] et commence à reprendre graduellement ma vie en main. (Pixie)

En particulier, ses expériences personnelles semblent correspondre à de nombreuses constatations de l'étude. Par exemple, Pixie a eu de la difficulté à retourner à Montréal pour y faire des entrevues, car elle avait déjà vécu dans la rue là-bas, ce qui confirme l'une des conclusions de l'étude quant à l'importance pour les jeunes de quitter le milieu qu'ils connaissent lorsqu'ils entreprennent le processus de sortie. La citation suivante décrit bien comment Pixie se sentait lorsqu'elle interrogeait des pairs qui vivaient toujours dans la rue :

[Traduction]

Parfois, je trouve ça bizarre d'interroger mes amis; à d'autres moments, j'ai l'impression de faire un meilleur travail parce qu'ils me connaissent, mais, d'autres fois, je sens qu'ils sont mal à l'aise parce que je suis plus loin de la rue qu'eux. (Pixie)

La participation d'une ancienne jeune de la rue au processus de recherche a été très utile non seulement sur le plan méthodologique, mais aussi parce que cela a permis à l'équipe d'avoir une confirmation directe des nombreuses conclusions de l'étude. Les commentaires de Pixie, ainsi que ses poèmes et ses réflexions, font partie intégrante du texte.

Participants

Le tableau 1 qui suit trace le profil démographique des jeunes participants. Plus précisément, il présente une répartition des participants selon leur sexe, leur âge et le lieu de l'entrevue. Au total, on a réalisé 128 entrevues auprès des jeunes (à qui l'on a donné des pseudonymes dans le texte). Il importe de noter que la population des jeunes de la rue est très mobile, de sorte que le lieu représente uniquement l'endroit où s'est tenue l'entrevue, et non pas l'endroit d'où elle vient.

Tableau 1. Profil démographique des jeunes participants

	Femmes			Hommes		
	N ^{bre}	Groupe d'âge	Âge moyen	N ^{bre}	Groupe d'âge	Âge moyen
Lieu de l'entrevue						
Halifax	12	18-25	21	21	16-27	21,3
Toronto	8	17-27	19,87	17	18-23	20,37
Ottawa	2	17-20	18,5	5	21-26	24,4
Montréal	4	18-25	21,5	15	20-27	22,18
Calgary	2	23	23	18	18-27	23,16
Vancouver	10	17-23	19,3	14	17-23	21
Totaux	38			90		

On a également interrogé des fournisseurs de services afin de savoir comment ils perçoivent la culture de la rue et le processus de sortie. On a aussi questionné les intervenants qui travaillent avec les jeunes au sujet des services offerts à ces jeunes et de leurs perceptions quant à l'efficacité des organismes. Comme on peut le voir au tableau 2, 50 fournisseurs de services en tout ont participé aux entrevues.

Tableau 2. Fournisseurs de services participants

	Nombre
Halifax	8
Toronto	11
Montréal	10
Calgary	8
Vancouver	12
Ottawa	1
Total	50

Analyse des données

L'analyse était fondée sur des techniques de codage ouvertes, axiales et sélectives, qui consistaient notamment à segmenter les données en catégories et thèmes conceptuels spécifiques, puis à les reconstruire d'une nouvelle façon en reliant les catégories primaires et les thèmes secondaires en une analyse des pistes causales et, enfin, à construire un scénario théorique grâce à l'intégration des données et à la construction des catégories (pour de plus amples renseignements au sujet des processus de codage, voir Strauss et Corbin, 1990).

On a enregistré toutes les entrevues sur audiocassette, puis on les a transcrites, sauf les entrevues inaudibles, qui ont été reconstituées à l'aide des inscriptions de journal. On a

analysé les transcriptions des entrevues à l'aide du logiciel Atlas-Ti, qui a permis à l'équipe d'organiser et de coder les données de manière efficiente et structurée. Pour analyser les entrevues, on a utilisé la procédure d'analyse du contenu rigoureuse, qui est le fondement de la théorie à base empirique. Tout d'abord, on a lu attentivement les transcriptions des entrevues, avant de les répartir en unités ou expressions significatives pouvant aller de plusieurs phrases à quelques mots. Ensuite, on a établi une série de codes en fonction de ces unités et on a créé au besoin un nouveau code pour chaque unité signifiante qui ne pouvait correspondre à un code déjà établi (« codage ouvert »). On a désigné les codes en fonction d'expressions ou de significations se dégageant des entrevues elles-mêmes (ce qu'on appelle des « codes in vivo »). Par exemple, l'énoncé « *comme ça procure un certain sentiment de sécurité d'être dans la rue, lorsqu'on en sort, c'est comme si on perdait ses amis* » pourrait être codé comme suit « Sortir – quitter ses amis ». On a ensuite regroupé les codes et on les a répartis en catégories, tout en essayant de garder les catégories aussi exclusives que possible tout en évitant de créer plus de catégories que nécessaire (« codage axial »). Une fois ce processus terminé, on a combiné tous les codes pour élaborer un schéma conceptuel ou un cadre narratif (« codage sélectif »).

Afin de garantir la validité de l'analyse, on s'est assuré que les données correspondaient le plus possible aux entrevues proprement dites. Par conséquent, au lieu d'imprimer les listes d'unités significatives à partir des listes de codes distincts (ce qui aurait été plus simple), on a effectué une recherche de chaque liste de codes à l'aide du logiciel Atlas-Ti, pour que les citations ou catégories fassent toujours partie intégrante du

contexte entourant toute l'entrevue. On a pu ainsi s'assurer que les participants étaient bien représentés ainsi que réduire les déductions ou les interprétations de la part des chercheurs. Conformément aux principes du naturalisme, et dans le but de produire des données plus transférables, on a parsemé le rapport de citations des participants eux-mêmes. Ainsi, le lecteur dispose de bons renseignements descriptifs, qui lui permettront de décider si les conclusions pourraient s'appliquer à d'autres milieux (Lincoln et Guba, 1985).

Études de cas

En plus de réaliser des entrevues poussées avec les participants, l'équipe de recherche a décidé de documenter les activités de certains services destinés aux jeunes de la rue, que l'on a découvert au cours de l'étape de l'analyse des données. Par conséquent, ces études de cas font état de structures de prestation des services prometteuses selon les fournisseurs de services et les jeunes de la rue interrogés. On a effectué ces études de cas en utilisant différents moyens. Tout d'abord, des appels téléphoniques officieux, des réunions et des visites sur place ont permis aux chercheurs d'obtenir un aperçu général de l'organisation de service, des services qui y sont offerts et des mécanismes d'exécution des programmes. Les entrevues menées auprès des jeunes et des employés ont permis de connaître directement l'organisation et sa structure de prestation des services. Les chercheurs ont posé aux participants des questions sur les aspects positifs et négatifs de ces services, ainsi que sur la mesure dans laquelle les services sont accessibles, selon eux, dans la ville visée. On a fait savoir aux participants que tous ces renseignements demeureraient confidentiels, et qu'on assignerait un code

d'identification à chaque entrevue. On peut donc supposer de façon assez certaine que les participants ont répondu aux questions de façon ouverte et franche. Enfin, l'équipe a procédé à un examen documentaire des renseignements disponibles sur l'organisme de services visé, c'est-à-dire qu'elle a passé en revue des publications de l'organisme, ses sites Web, ses rapports annuels et ses documents promotionnels.

Selon les participants, les organismes sélectionnés pour les études de cas comptaient généralement parmi les services destinés aux jeunes de la rue les plus connus dans chacun des sites respectifs. Toutefois, notamment dans certaines des grandes villes, de nombreux services ne sont pas inclus dans notre étude. On a communiqué avec certains d'entre eux, mais ils ont refusé de participer pour diverses raisons. Plusieurs organismes étaient d'accord pour que l'équipe réalise des entrevues avec leurs employés, mais refusaient, pour des raisons éthiques ou logistiques, de permettre le recrutement des jeunes. C'est pourquoi les organismes représentés dans la section sur les études de cas ne devraient pas être considérés comme les seuls services offerts aux jeunes de la rue dans leur ville respective. Toutefois, les jeunes interrogés ont signalé que tous ces organismes sont prometteurs, utiles et nécessaires.

Diffusion

L'équipe de recherche compte diffuser le présent rapport de diverses manières. Jusqu'à maintenant, on a présenté les conclusions de l'étude à l'occasion des événements suivants : la Conférence canadienne sur l'itinérance (Toronto, Canada, 2005); la cinquième Conférence internationale sur la diversité dans les organisations, les

collectivités et les pays (Beijing, Chine, 2005); la Third International Conference on New Directions in the Humanities (troisième conférence internationale sur les nouvelles orientations en sciences humaines) (Cambridge, Angleterre, 2005); le douzième Congrès biennuel sur les politiques sociales canadiennes (Fredericton, Canada, 2005); l'atelier Homes First: Opening Doors to Supportive Housing Workshop (atelier un logement d'abord : ouvrir les portes aux logements supervisés) de l'organisme Community Action on Homelessness (Halifax, Canada, 2005); le Colloquium on the Criminalization of Poverty (colloque sur la criminalisation de la pauvreté) (Halifax, Canada, 2005); enfin, dans le cadre du discours liminaire présenté pendant le Building Partnerships, Building Solutions Workshop (atelier établir des partenariats et trouver des solutions) de l'organisme Phoenix Youth Services (Halifax, Canada, 2005). Les conclusions de l'étude ont déjà suscité une certaine attention de la part des médias. En outre, de concert avec les organismes partenaires, l'équipe de recherche présentera ces conclusions dans le cadre de tribunes communautaires qui se tiendront dans chacun des six sites. De plus, on compte produire un court documentaire, dans lequel on soulignerait les principes directeurs du processus d'abandon de la rue, afin de communiquer les conclusions de l'étude à un public plus vaste. Enfin, dans un avenir rapproché, on soumettra à des revues spécialisées des articles de recherche à ce sujet.

PARTIE II – LE PROCESSUS DE SORTIE

[Traduction]

Perdue dans les plaisirs fallacieux,
Comble le vide par d'autres moyens insatisfaisants
Qui font que vous n'en avez jamais assez,
À jamais insatisfaite de vivre tous ces mensonges,
J'ai peur de la vérité, non disposée à affronter le véritable ennemi,
Moi, mes rêves (Pixie)

PRÉAMBULE

La grande majorité des ouvrages spécialisés concernant les jeunes de la rue se sont surtout intéressés à ce qui a mené le jeune dans la rue et à la culture de la rue. Même s'il faut se pencher sur ces aspects pour comprendre les motifs sous-jacents et les expériences de la vie dans la rue, il est néanmoins surprenant de constater à quel point les chercheurs ont négligé l'analyse des tendances des jeunes de la rue sur le plan de la carrière (Karabanow, sous presse). Les ouvrages spécialisés ont grandement permis de comprendre les causes et les conséquences de la vie dans la rue – y compris les familles dysfonctionnelles, la violence et les traumatismes, l'exploitation et l'isolement, la pauvreté, la toxicomanie, les troubles mentaux et les lacunes des services d'aide à l'enfance –, mais on n'a pas vraiment mis en lumière le fait que certains de ces jeunes arrivent à se faire une carrière et à se détacher de la culture de la rue (Karabanow,

2004a). Notre étude a pour objet de souligner les voies et les étapes à suivre pour « sortir de la rue », selon les jeunes et les fournisseurs de services. Aux fins de la présente introduction, nous rappelons les points communs relatifs à l'étiologie de la rue, de façon à mieux comprendre et à contextualiser le phénomène moins bien compris qui consiste à sortir de la rue.

Qui sont les jeunes de la rue?

[Traduction]

C'est fou le nombre de sous-cultures différentes dans la rue, et moi je me tenais toujours avec les punks et je suivais ce mode de vie là. Je ne me suis jamais vraiment demandé comment les autres gens faisaient de l'argent, où ils vivaient et comment ils survivaient. Je n'ai jamais connu d'autres moyens pour faire de l'argent que de quêter ou de faire le squeegee; il semble que les punks rejettent carrément la société et toutes ses possessions, tandis que d'autres essaient de cacher qu'ils sont dans la rue en essayant de maintenir un mode de vie en dehors de la rue. (Pixie)

Nos recherches nous ont tout d'abord permis de conclure que les jeunes de la rue représentent une population diversifiée, complexe et hétérogène. Même si cette notion a déjà été mentionnée (voir par exemple Karabanow, 2004a), elle est essentielle ici pour comprendre la multitude de moyens que prennent les jeunes pour se détacher (ou essayer de se détacher) de la culture de la rue. L'expression générale « jeunes de la rue » regroupe un certain nombre de sous-cultures (qui ne sont pas mutuellement exclusives), notamment les jeunes itinérants de longue date, les squatteurs, les jeunes de foyer de groupe, les enfants pris en charge par les services sociaux, les jeunes femmes nouvellement sans abri (« twinkies »), les entrants et les sortants, les punks, les fugueurs,

les laissés pour compte, les réfugiés et les immigrants, les jeunes mères monoparentales et ceux qui sont sans abri parce que toute leur famille l'est aussi. À l'intérieur de ces « catégories » sommaires, nous avons de nombreux descripteurs qui sont généralement associés à des activités de rue, par exemple « gang bangers », prostituées, vendeurs de drogue, drogués, quêteux et squeegees. Même si ces étiquettes peuvent s'appliquer à certaines des actions des jeunes de la rue, aux fins de notre recherche, nous avons défini les jeunes de la rue comme étant des jeunes qui n'ont pas de domicile permanent et qui passent la majeure partie de leur temps et dépensent surtout leur énergie dans la rue (p. ex. dans des ruelles et des parcs, devant les magasins et autour des conteneurs à déchets), dans des locaux vacants (généralement situés dans des édifices abandonnés), dans des refuges et des centres pour jeunes ou chez des amis (ceux que l'on appelle généralement des « squatteurs de divan »). Une description aussi large permet d'établir un cadre d'analyse globale, qui fait ressortir les histoires et thèmes communs émergeant des expériences d'un groupe de jeunes gens très diversifié.

Se retrouver dans la rue

En explorant comment on se retrouve dans la rue, on peut se faire une bonne idée du processus qui consiste à en sortir. Pour la plupart des jeunes composant l'échantillon, la vie familiale avant qu'ils ne vivent dans la rue était caractérisée par la violence physique, sexuelle ou émotionnelle, la violence et la toxicomanie à la maison ainsi qu'une instabilité de la famille résultant en un grand nombre de transitions et de déménagements (c.-à.-d., divorce, séparation, arrivée de parents et d'enfants par alliance, déménagements, changement de ville et changement des conditions de

logement). Dans l'ensemble, la vie familiale est décrite comme étant chaotique, perturbatrice et erratique, les parents ou parents-substituts donnant peu d'amour, de soins, d'intérêt et de soutien. Dans la plupart des cas, les jeunes ont fait face à la solitude, à l'ennui, à l'isolement et à la négligence (en plus de traumatismes comme être témoins ou victimes de violence, d'agression et de toxicomanie) au sein de leur famille. Par conséquent, il n'y a rien de surprenant à ce que la rue soit perçue par la vaste majorité des jeunes de l'échantillon étudié comme étant un milieu plus sûr et plus stable que le domicile familial :

[Traduction]

Voici la raison pour laquelle je n'essayerais jamais de revenir chez moi : la dernière journée ou la dernière nuit où j'ai dormi là-bas, mon père m'a attrapée par la gorge et m'a collée contre le mur parce que je pensais à m'en aller; c'était sa façon de me répondre parce que mon père se met en colère très facilement et s'énerve pour des riens; ce n'était jamais prémédité. J'aime mieux rester dans la rue que de retourner là-bas. (Lisa, 24 ans, Halifax).

[Traduction]

Je crois que j'avais 13 ou 14 ans... les choses ont commencé à aller vraiment mal après que ma mère se soit remariée, et les choses sont devenues très compliquées à la maison : nous nous disputions tout le temps et, enfin, tout ça a fini par en venir au point où, vous savez, ils s'en foutaient que je parte. Donc, je me suis dit que c'était la meilleure chose à faire pour tout le monde. (Anna, 21 ans, Halifax)

Autre facteur tout aussi important (et assez alarmant) qui « incite » les jeunes à choisir de vivre dans la rue : les problèmes liés au placement des enfants pris en charge par les

services sociaux. Plus de la moitié des jeunes de l'échantillon se sont retrouvés dans la rue à la suite d'un placement dans un foyer de groupe ou un foyer d'accueil. De telles expériences étaient généralement décrites comme étant marquées par l'indifférence, l'exploitation et l'instabilité. Les jeunes passant souvent d'un foyer de groupe à un autre (ou d'un foyer d'accueil à un autre) avaient l'impression d'être traités comme des « criminels », des « délinquants » ou des « laissés pour compte », ce qui les a amenés à se réfugier dans la rue. Selon les participants, le milieu des services à l'enfance ne répond pas à leurs besoins et est perçu comme une « prison », plutôt que comme une structure évoquant l'amour et le giron familial. La vie dans la rue est devenue un choix attrayant pour les jeunes qui ont fait des « fugues » ou qui ont été placés par les services à l'enfance :

[Traduction]

Je suis parti de chez ma mère parce que je n'y étais pas en sécurité, et j'ai été placé dans un foyer de groupe, dont je partais souvent pour aller dans la rue, et je vis ici maintenant... Je ne sais pas, j'y suis juste allé la première fois lorsque je suis arrivé au foyer de groupe, c'est que, je n'aimais pas la structure là-bas, et je croyais que ce serait mieux d'être sans abri ou autre chose comme ça. (Jim, 18 ans, Calgary)

[Traduction]

Je faisais des fugues et j'ai commencé à me tenir dans la rue. J'aimais mieux être dans la rue qu'au centre pour jeunes où je me faisais faire un lavage de cerveau ou quelque chose du genre... c'est [le centre pour jeunes] comme une prison, c'est comme un pénitencier. (Nick, 17 ans, Vancouver)

Il importe de noter que bon nombre de participants ont dit avoir « choisi » la vie dans la rue dans les contextes analysés ci-dessus. Il ne se sont pas décrits comme étant des acteurs passifs ou des victimes de circonstances; ils parlaient plutôt de leur propre participation au processus qui consiste à s'intégrer à la vie dans la rue. Certains ont évoqué leur propre part de responsabilité face à leurs problèmes familiaux ou à leurs expériences avec les services à l'enfance; d'autres, par ailleurs, voyaient la rue comme leur seul choix lorsque les foyers ou les services à l'enfance devenaient insoutenables; d'autres encore voyaient la vie dans la rue comme un « temps mort », pendant lequel ils peuvent réfléchir à leur propre situation tout en fraternisant avec d'autres jeunes dans la même situation. Au bout du compte, quelles que soient les raisons pour lesquelles les jeunes se retrouvent dans la rue, ils sont des participants actifs au processus de transition et à l'établissement de leur identité de jeunes de la rue (voir, par exemple, Greene, 2000, et Karabanow, 2004a) :

J'avais 14 ans. Pis là, j'ai commencé à vendre de la drogue au centre ville je voyais qui avait quelqu'un qui m'aimait vraiment. J'avais une famille ce que j'avais pas avant. Ma mère était pas là pour moi, mes frères étaient pas là pour moi. Personne n'était là pour moi. Quand j'ai vu qu'au centre-ville, je pouvais avoir des amis, je pouvais sortir à tous les soirs, j'avais de l'argent comme je voulais, je pouvais coucher où je voulais avec du monde qui m'aimait. Le bonheur total. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Cette notion de **capacité d'agir personnelle** est évidente tout au long du texte et représente une caractéristique importante des expériences des jeunes dans le processus de sortie de la rue.

CERNER LE PROCESSUS DE SORTIE

Pourquoi sortir?

Dans la première section, nous explorerons les processus et les tendances qui amènent les jeunes à effectuer la transition vers un milieu de vie plus stable. Certains jeunes ont relié leur décision de sortir de la rue à un événement particulier, tandis que d'autres l'ont associée au fait « de se sentir épuisés » par tous les efforts qu'ils doivent déployer pour survivre dans la rue, ou de sentir que c'était le temps « de passer à autre chose ». Après avoir décidé de sortir de la rue, les jeunes devaient rester bien déterminés à garder leur nouvelle trajectoire qui les éloignait de la rue. Pour certains jeunes, c'est à l'intérieur d'eux-mêmes qu'ils ont trouvé la force et la motivation nécessaires pour vivre ailleurs que dans la rue, tandis que d'autres les ont trouvées auprès de sources externes.

Comment sortir?

Ensuite, il faut mettre l'accent sur le « comment » du processus de sortie. On examine des éléments cruciaux du processus, comme le logement, l'emploi et l'établissement de nouveaux liens. Comme nous le verrons, une bonne partie du « comment » repose sur les fournisseurs de services et sur le rôle qu'ils jouent pour aider les jeunes.

Notions d'identité

Enfin, l'étude explore le changement d'identité qui s'effectue chez les jeunes lorsqu'ils commencent la transition pour sortir de la rue. Peu à peu, l'identité du « jeune de la rue » cède la place à celle du « citoyen » de la société en général. On a souligné l'importance des premières étapes qui consistent à quitter le centre-ville et à couper les liens avec le

milieu de la rue. À mesure que les jeunes effectuent la transition, ils commencent à remarquer un changement dans leur routine et à parler des transformations physiques, émotionnelles et spirituelles qui se produisent dans leur vie. Enfin, l'étude vise à déterminer ce qui représente le « succès » pour les jeunes et à quel moment ils ont vraiment l'impression d'avoir « réussi à sortir de la rue ». La plupart des participants ont laissé entendre que quitter la rue ne signifie pas simplement trouver un appartement et quitter physiquement la rue, même si ce sont des étapes difficiles à franchir. Les jeunes ont souligné le rôle important que jouent l'état d'esprit et les émotions dans ce processus. Par conséquent, le processus de sortie de la rue est généralement décrit comme un processus fluide qui comporte un risque de « rechute » et nécessite un apprentissage et beaucoup d'énergie. Notre étude cherche à montrer que le processus de sortie est un ensemble complexe de niveaux interreliés (voir la figure 1), qui commence par la réflexion, étape où le jeune se demande « pourquoi » quitter la culture de la rue.

CONTEMPLER L'IDÉE D'ABANDONNER LA VIE DANS LA RUE

[Traduction]

Ça a l'air que je me retrouve toujours dans cette situation merdique... Tout est si confus. Quand je dors, c'est vraiment l'enfer parfois, avec les cauchemars du passé, sur un plancher de salle de bain froid, puis je me réveille et je me sens tellement impuissante et seule. Violée et sale. Je ressens une profonde colère dans mes tripes. Je ne veux plus m'en faire pour rien. L'espoir est le dernier à partir. J'ai l'impression que mon espoir est comme une chandelle dont la flamme vacille dans le vent. Je veux aimer et être aimée. . . Je m'en veux d'être si faible. On vit dans un monde méchant. (Pixie)

Les anciens jeunes de la rue ont souvent déclaré qu'ils pouvaient se rappeler le moment précis où ils ont décidé de sortir de la rue ou encore l'événement ou la cause qui les a incités à prendre cette décision. Il pouvait s'agir, par exemple, d'un événement traumatisant, d'une impression d'épuisement physique et mental causé par la vie dans la rue, ou encore un sentiment de grande fatigue ou d'ennui profond face à la vie quotidienne dans la rue. Ces jeunes décrivent souvent un moment où ils ont eu « une prise de conscience soudaine » qui les a incités à remettre en question leur vie dans la rue ou à décider tout simplement que c'était le temps de dire : « Assez, c'est assez ». Pour bon nombre de jeunes, c'est ce genre de grande découverte qui les a poussés à s'engager sur le long chemin qui les amènera hors de la rue. Nous examinerons chaque cas du point de vue des jeunes et des fournisseurs de services, afin de mieux comprendre pourquoi et quand les jeunes décident de sortir de la rue. En lisant leurs témoignages, il importe de bien comprendre que le fait de contempler l'idée d'abandonner la vie dans la

rue n'est que la première étape d'un processus de sortie long et difficile, et que la plupart des jeunes repassent plusieurs fois par cette étape avant de réussir dans leur démarche.

Faire face à un événement traumatisant

[Traduction]

Pourquoi est-ce que, si souvent, il faut que les jeunes passent par un événement marquant ou traumatisant avant que la lumière se fasse en eux et qu'ils se disent j'en ai assez? Ils doivent changer. Pourquoi le changement fait-il si peur? (Pixie)

Un grand nombre de jeunes se sont rappelés que ce sont certains événements traumatisants qui les ont amenés à sortir de la rue. Parfois, pour échapper à la dure réalité de la vie dans la rue, les jeunes se réfugient dans le monde surréel de la drogue, de l'alcool et des fêtes et, ainsi, oublier les dangers de leur vie quotidienne. Une soudaine expérience traumatisante peut leur faire peur et leur donner le coup de pied dont ils ont besoin pour quitter la rue, comme un fournisseur de services à Toronto l'a expliqué :

[Traduction]

Certains jeunes sortent de la rue après une bonne frousse : la terreur est un bon facteur de motivation. Nous avons des jeunes qui ont été agressés. Je veux dire que, en fait, vous voyez, je sais qu'un certain nombre de jeunes sont morts et pour certains, c'est ce qui les a incités à quitter la rue. (Fournisseur de service, Toronto)

Heidi, une jeune de la rue, a expliqué de quelle façon le fait d'avoir été victime de viol et de violence l'a poussée à prendre des décisions difficiles concernant l'utilisation de la drogue et la vie dans la rue :

[Traduction]

J'étais à Montréal, et beaucoup de choses vraiment dures à prendre sont arrivées. . . j'ai perdu la raison, et pendant mes cinq derniers jours à Montréal, je suis restée au Bunker [centre pour les jeunes], je me suis promenée, je n'ai même pas pris de drogues, mais j'ai seulement fumé de la mari, je perdais l'esprit. . . je me disais : ou bien je laisse cet homme prendre le dessus sur moi. . . et je vais me piquer à l'héroïne pour mourir sur Mont-Royal [secteur de Montréal], ou bien je retourne chez moi [à Halifax], et c'est ce que j'ai fait, je crois que c'est la meilleure décision que j'aie jamais prise. (Heidi, 19 ans, Halifax)

Un autre jeune qui a vu un bon ami à lui mourir dans la rue a compris qu'il ne voulait vraiment pas subir le même sort :

Les trois derniers mois que j'étais dans rue, j'avais vraiment la grosse volonté de m'en sortir. À tous les jours, je cherchais des apparts. À tous les jours, je faisais des démarches pour n'importe quoi...Ben moi, c'est mon ami qui est mort. J'ai un ami qui est décédé. Y s'est fait battre par des polices dans une ruelle. Ça m'a fait allumer pis je me suis dit que je voulais pas crever de même. Pis dans ma tête, c'est depuis ce temps-là que je bâche. Pis je veux pu y retourner dans rue, je fais toute pour pas y retourner. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

La toxicomanie est un problème commun et grave chez les jeunes de la rue (Karabanow, sous presse). Par conséquent, il n'est pas surprenant que les jeunes et les fournisseurs de services considèrent souvent que le fait de régler les problèmes de toxicomanie et le fait d'abandonner la vie dans la rue sont étroitement liés. En ce qui a trait à notre analyse de l'impact des événements traumatisants, plusieurs jeunes ont précisé que des surdoses ou

des « mauvais voyages » (« bad trips ») les ont poussés à remettre en question leur vie dans la rue et leur toxicomanie, ainsi qu'à vouloir abandonner la culture de la rue :

C'est vraiment j'étais dans mon appartement pis j'ai fait un « bad trip » d'ecstasy. J'ai été gelé pendant trois jours. On se sent, sérieux traumatisme. Plus jamais j'ai voulu me sentir comme ça. (Marcel, 20 ans, Montréal)

[Traduction]

J'ai arrêté après avoir fait une surdose. J'ai dû rester à l'hôpital pendant à peu près deux semaines. Ils m'ont dit que je devais, genre, faire face à la réalité, et ils m'ont demandé si je voulais vivre ou mourir. J'aime beaucoup mieux ma vie maintenant. (Paul, 25 ans, Calgary)

D'autres jeunes ont reçu un choc encore plus grand (et une douche froide) parce qu'à cause de leur toxicomanie leur état de santé s'est détérioré à un point tel que leur vie a été mise en danger. Par conséquent, ils ont dû faire face à la réalité : s'ils n'arrêtaient pas de se droguer, ils risquaient de mourir :

[Traduction]

Quand j'ai appris que j'étais enceinte, j'ai arrêté net et j'ai passé un certain temps à l'hôpital; j'ai eu un problème cardiaque et, après, mon médecin m'a dit, genre, que, en plus d'être enceinte, j'avais un problème de cœur et que si je continuais de me droguer, j'allais avoir une crise cardiaque et que mon bébé mourrait. Genre, si je n'habite pas à un endroit précis, personne ne saura que j'ai besoin d'aide. Donc, ça m'a encore plus secouée, alors je devais absolument arrêter. (Tammy, 27 ans, Toronto)

Je suis tombé malade pour une année de temps. J'avais des problèmes de vessie pis c'est à cause que genre je prenais trop de drogues. Je suis tombé vraiment malade, j'ai eu une opération pour ça pis euh, je faisais pas attention à ma santé... Ça c'est quand j'ai arrêté

tout là ...Me semble que ça, j'étais pas bien. Tous des tubes. J'avais de la misère à aller aux toilettes en plus. Y m'ont fait l'opération pis je me suis dit que je devrais arrêter avant que ça empire ça fait que j'ai arrêté. (Jean-Paul, 23 ans, Montréal)

Autre considération, la pratique courante dans la rue qui consiste à faire de l'argent en vendant de la drogue peut également entraîner des expériences traumatisantes. Cette activité est particulièrement dangereuse dans une ville comme Montréal, où des bandes de motards violents ont le monopole sur le commerce de la drogue. Les jeunes sont pris entre deux feux, d'une part les bandes de motards et, d'autre part, des forces de police souvent tout aussi brutales. Ça peut prendre un coup très dur pour que les jeunes cessent cette activité plutôt lucrative :

Qu'est-ce qui m'a vraiment aidé, c'est quand je me suis fait arrêter par la police... C'est assez là. Y'a des limites...j'ai vraiment eu peur. Comme tu vois dans les films là? C'est ça qui arrive, les hommes habillés en noir avec les fusils, les mitraillettes, les 12 comme ça? Quand y'en arrive 200 sur toi là, tu capotes là. Tu peux pu rien faire. Eux autres, y sont là pour te tuer. Y s'en foutent. Quand ça c'est arrivé, j'ai vraiment eu peur. J'ai eu la chienne de ma vie. Pis c'est là que je me suis dit, wow, j'arrête. C'est ça. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Une jeune fille nommée Lisa a expliqué comment le traumatisme de la perte son enfant pris en charge par la Société d'aide à l'enfance [SAE] l'a obligée à reconnaître la nature destructive de sa vie de jeune prostituée également aux prises avec une relation abusive :

[Traduction]

Je crois que c'est parce que j'étais sans abri au moment où [mon fils] a été pris en charge par la SAE que je me suis vraiment réveillée, parce que j'ai touché le fond du baril : j'ai tout perdu, vraiment tout; c'est là que j'ai compris que si je ne me réveillais

pas, il faudrait que je [continue de] rester avec un gars avec qui je ne voulais pas être et de coucher avec lui parce que je n'avais nulle part ailleurs où aller. (Lisa, 24 ans, Halifax)

Plusieurs fournisseurs de services ont corroboré ces histoires selon lesquelles ce sont des événements traumatisants, souvent liés à la drogue, à la prostitution, à la mort et à l'appareil judiciaire, qui ont dans bien des cas incité les jeunes à abandonner la vie dans la rue. Quelque chose qui leur fait voir la réalité en face et leur fait peur peut non seulement amener les jeunes à remettre en question leur mode de vie, mais aussi les aider à comprendre qu'ils doivent changer :

C'est souvent là que des fois, ou sinon quand y passent près de mourir. Toxicomane, overdose. À un moment donné, ça allume. Y'a quelque chose qui allume. (Fournisseur de services, Montréal)

[Traduction]

Donc, c'est une raison pour laquelle les gens viennent ici : s'ils ont été [en prison] et [se sont dit] : Je n'arrive pas à croire que je suis en prison. L'autre raison pour laquelle les gens viennent ici, c'est parce qu'ils ont touché le fond, qu'ils ont passé une période vraiment difficile, avec beaucoup de violence, et qu'ils réalisent qu'ils vont mourir s'ils ne changent pas. (Fournisseur de services, Calgary).

Il est important de noter que, dans le présent rapport, nous ne prétendons pas que les traumatismes subis par les jeunes de la rue sont des facteurs positifs de motivation à quitter la rue. La vie dans la rue elle-même est traumatisante, et bon nombre de jeunes ont souligné les répercussions à long terme des situations violentes, terrifiantes ou abusives qu'ils ont vécues dans la rue ou avant d'y vivre. Par exemple, Randall, un jeune

de la rue vivant à Toronto, a expliqué comment les expériences traumatisantes auxquelles il a fait face avant de vivre dans la rue et pendant qu'il y était ont entravé le processus de sortie :

[Traduction]

J'ai tout simplement de la difficulté à ne pas retourner dans la rue, car une fois que tu y as été, tu y restes, mais, ouais, tu peux trouver un appartement et obtenir un emploi, et tout peut aller bien dans ta vie, mais si ton passé refait surface et que tu n'obtiens pas l'aide requise, tu peux retomber là-dedans. . . j'ai vu mon meilleur ami mourir, son oreille a atterri sur mon épaule, et après ça va et après tout ce que j'ai vécu, si quelqu'un, genre, se met à crier ici, si quelqu'un crie, je me mets à trembler parce que, d'après mon expérience, lorsque quelqu'un crie, ça veut dire, vous savez, qu'il va y avoir de la violence. Et ce genre de chose arrive à ceux qui viennent juste de sortir de la rue et qui ne reçoivent pas d'aide... on risque toujours de retomber dans l'itinérance.

(Randall, 20 ans, Toronto)

Les traumatismes que vivent les jeunes dans la rue en incitent effectivement certains à entreprendre le processus de sortie. D'autres jeunes ont plus de difficulté à abandonner la rue parce qu'ils sont en contact quotidien et étroit avec d'anciens ou d'actuels épisodes traumatisants. Étant donné la grande complexité de la notion de traumatisme, nous devons reconnaître qu'être sans abri et vivre dans un état traumatique a une très grande influence. En fait, les fournisseurs de services et la société civile en général devraient comprendre et voir cette population (et toutes les populations dans la rue) comme des jeunes essayant de survivre dans une situation traumatique ou post-traumatique.

Remettre en question la vie dans la rue

[Traduction]

Tristes, perdus, sans éducation, ils font ce qu'ils peuvent pour se maintenir en vie. . . boire pour perdre conscience, se droguer pour ne rien sentir et s'isoler, n'importe quoi pour échapper aux véritables problèmes. (Pixie)

Bon nombre des jeunes interrogés sont devenus très pensifs et ont réfléchi longuement lorsqu'on leur a demandé pourquoi ils ont décidé de quitter la rue. Certains jeunes étaient très introspectifs (ils se posaient des questions difficiles au sujet de leur place dans la rue) en ce qui a trait à leur décision d'abandonner la rue. La question que se posaient tous ces jeunes était la suivante : « Qu'est-ce que je me fais à moi-même? » Le fait de prendre véritablement conscience des dommages physiques et physiologiques qu'ils se causaient en essayant de survivre dans la rue était suffisant pour en inciter plusieurs à changer leur vie :

[Traduction]

Je me disais tout simplement : Qu'est-ce que je me fais à moi-même? Vous savez, la personne qui vous fait du mal, c'est vous-même. Donc, j'ai décidé de quitter la rue et de trouver un logement. (Kirk, 21 ans, Toronto)

Pour Chris, un ancien jeune de la rue, le fait de prendre conscience qu'il se faisait du mal à lui-même provoquait un malaise physique, et cette sensation qui l'a poussé à sortir de la rue :

[Traduction]

C'était, genre, une journée où je me suis tout simplement assis et où j'ai commencé à réfléchir et à examiner la situation des amis avec lesquels je me tenais dans la rue. J'ai

examiné la situation dans laquelle je me trouvais, les vêtements que je portais, ce qui m'arrivait physiquement et mentalement, et j'en suis arrivé au point où ça m'a tout simplement rendu malade, j'en avais littéralement mal au ventre, et je me suis dit : Bon sang, qu'est-ce que je suis en train de faire? Pourquoi est-ce que je me laisse aller comme ça? (Chris, 27 ans, Calgary)

Dans le cas d'un autre jeune vivant à Ottawa, c'est pendant qu'il purgeait une peine dans un pénitencier fédéral qu'il s'est rendu compte à quel point il faisait du mal aux autres, notamment à sa propre famille. Après en avoir pris conscience, il a décidé de changer sa vie lorsqu'il sortirait de prison :

[Traduction]

Je ne me rendais pas compte à quel point je faisais du mal aux gens; je ne croyais pas que j'étais un mauvais père, mais j'étais affreux. (Grant, 25 ans, Ottawa)

Dans le cas d'un autre jeune nommé William, c'est après s'être demandé où il s'en allait dans la vie et avoir compris qu'il n'était pas heureux qu'il s'est décidé à sortir de la rue :

[Traduction]

Puis, j'ai regardé ma vie et j'ai réalisé que je n'allais nulle part. Je n'étais pas heureux de la façon dont les choses avaient tourné, alors j'ai décidé d'essayer de les changer... c'était, genre, j'peux plus continuer comme ça, j'peux pas rester là à rien faire, ça fait qu'il va falloir que je change les choses. (William, 20 ans, Toronto)

Un autre participant nommé Louis a commencé à s'inquiéter de ce qui lui arriverait en vieillissant s'il continuait de vivre dans la rue :

C'est-à-dire je me suis vu moi plus vieux. À 50 ans, encore dans la rue pas de BS [aide sociale], à quêter. Je me suis même pas reconnu. À boire une bière pis que je sais que je

l'ai quêté y'a cinq minutes. Je me suis placé dans le même bag, encore plus vieux que ça. J'ai commencé à me voir à 30 ans, 40-50 jusqu'au jour de ma mort. Pis à ma mort, j'ai découvert que je n'aurais personne. (Louis, 24 ans, Montréal)

Parfois, des événements dans leur vie personnelle ont également amené les jeunes à remettre en question leur mode de vie. Dans l'exemple suivant, Steve décrit comment le fait de rompre avec sa fiancée l'a aidé à se rendre compte que la vie dans la rue n'était pas exactement comme il l'avait imaginé :

[Traduction]

Lorsque nous nous sommes séparés ici en 2002, moi et mon ex-fiancée, je crois que c'est ce qui m'a vraiment secoué... L'illusion dans laquelle je vivais, cette vision de ma vie dans la rue, partiellement voilée par les drogues, a été pour ainsi dire ébranlée, et ce n'était plus juste moi, ma gang et notre liberté. C'était, oh non, je suis tout seul par moi-même, y'a personne, je suis sale, mal en point, j'ai rien à manger et j'ai plus d'espoir, aucune idée où je m'en vais. Et je ne me rendais pas compte que j'avais été comme ça tout ce temps, mais ce qui m'est arrivé m'a vraiment donné un coup de fouet.

(Steve, 19 ans, Toronto)

Ces jeunes de la rue ont réfléchi à leur situation et ont essayé consciemment de planifier leur démarche pour sortir de la rue.

Éprouver de l'ennui ou de la fatigue face à la vie dans la rue

D'autres jeunes ont parlé non pas d'un événement important ou d'une réflexion qui les ont poussés hors de la rue, mais du fait d'être arrivé à un point dans leur vie où ils ressentaient tout simplement de la fatigue ou de l'ennui par rapport à la vie dans la rue.

Le sentiment de liberté qui les avait tout d'abord attirés vers la rue (ou les avait sortis d'autres situations difficiles) s'est transformé et ils ont maintenant l'impression de ne pas savoir où ils s'en vont et de s'ennuyer, et donc ils ne veulent quelque chose de plus que de vivre dans la rue. Intimement relié à cette notion, il y a le combat que les jeunes doivent mener tous les jours pour survivre dans la rue – trouver un abri, de l'argent, de la nourriture et des vêtements, et se protéger :

[Traduction]

Je veux dire, tout finit par nous ennuyer après un certain temps... ça m'ennuie vraiment de m'asseoir dans la rue pour demander de l'argent ou essayer de polir des chaussures ou de lire de la poésie, ou d'autre chose du genre, vous savez, je suis juste tanné de tout ça, ça fait que je vais, genre, essayer de trouver un emploi et de sortir de la rue pendant un certain temps, parce que je m'ennuie. . . j'en ai assez de tout ça, vous savez. (Roger, 21 ans, Halifax)

[Traduction]

Je me suis tannée de la rue, à vrai dire. J'ai commencé à en avoir assez de vivre dans une tente ou sous les ponts et tout ça. M'asseoir partout à rien faire. J'avais besoin de quelque chose de plus, parce que j'étais vraiment tannée. J'imagine que je vieillis, en un sens. Mon chum en est sorti depuis près de 6 ans, lorsqu'il a commencé à être vraiment tanné. (Rose, 17 ans, Toronto)

Lorsque les jeunes ressentent une grande fatigue et un ennui profond face à la culture de la rue, ils commencent à perdre leurs illusions et, comme Collin l'indique, cela peut les décider à abandonner la vie dans la rue :

[Traduction]

J'étais tellement tanné de vivre dans la rue que j'ai tout simplement commencé à garder tout mon argent pour payer un loyer et de la nourriture, au lieu de me droguer et de boire... ce qui m'a poussé à prendre cette décision, c'est tout simplement que j'étais vraiment malheureux chaque fois que je me réveillais le matin dans un refuge et que je regardais autour de moi pour voir un gars juste là et, je ne sais pas, rien que des règles, des règles et encore des règles... c'était vraiment déprimant, je veux dire, ça devenait déprimant après un certain temps lorsqu'il n'y avait pas d'argent, ni aucune drogue, genre, et que je me disais : Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire. (Collin, 23 ans, Calgary)

Être épuisé par la vie dans la rue

Comme nous l'avons déjà mentionné, la vie dans la rue peut, entre autres, être difficile pour les jeunes sur le plan physique et émotionnel. Après des semaines, voire des années à mal se nourrir, à négliger sa santé et à consommer beaucoup de drogue, sans oublier le fait de dormir dans des lieux inadéquats et malsains, la vie dans la rue finit par épuiser physiquement les jeunes. Certains décrivent comment leur santé déclinante les a forcés à voir qu'ils devaient sortir de la rue :

[Traduction]

J'ai pris une décision. J'étais squelettique, je mourais de faim et j'avais toutes sortes d'autres problèmes, ça fait que j'ai dû me décider à demander de l'aide. (Alicia, 24 ans, Halifax)

[Traduction]

Eh bien, l'infirmier [local vacant] était un gros problème pour moi, parce que je commençais à avoir des troubles de santé à cause de toutes les moisissures et de l'amiante; quand je me réveillais, j'avais mal aux poumons, et puis tous ces déchets dans lesquels je dormais, et les souris, tout ça a fait que je me suis tout simplement

réveillé et que je me suis dit : je ne veux plus faire ça. Il doit y avoir un moyen, je ne peux plus vivre comme ça. C'était ce qui m'a décidé à agir. (Charles, 20 ans, Halifax)

[Traduction]

Je crois que beaucoup de gens doivent toucher le fond et, genre, vous savez, se regarder dans le miroir et se dire : mon Dieu, de quoi j'ai l'air, j'ai pas mangé. (Gillian, 22 ans, Ottawa)

Pour d'autres jeunes, les effets de la consommation excessive de drogue ainsi que le passage du temps les ont épuisés tant physiquement que mentalement, à tel point qu'ils ont décidé de changer :

[Traduction]

J'essaie de changer ma vie, comme travailler pour DEYAS (centre pour jeunes)... Maintenant, tout ce que je veux c'est crisser mon camp de cette ville, qui me fait mourir à petit feu, et puis les drogues, c'est rendu trop loin. (Jordan, 21 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je ne sais pas, ce n'est tout simplement plus de mon âge de flâner dans le centre-ville à fumer du pot toute la journée et à ne rien faire de bon, et puis, genre, je fumais beaucoup de méthamphétamine en cristaux et tout ça... c'était juste trop facile, vous savez, quand il fait froid et que vous n'arrivez pas à trouver un endroit où dormir, vous quêtez jusqu'à ce que vous ayez 10 \$ et vous achetez un peu de méthamphétamine en cristaux, et puis vous avez chaud et vous n'avez plus à vous demander où vous allez dormir ce soir-là, parce que vous ne pouvez pas dormir de toute façon. (Heather, 23 ans, Calgary)

Comme on le laisse entendre dans la dernière citation, en vieillissant, on a de plus en plus de difficulté à supporter les dures conditions de vie dans la rue. Plusieurs fournisseurs de services étaient de cet avis :

Généralement, c'est l'âge qui les sort de la rue parce que la rue va brûler les jeunes. La moyenne de jeunes sur la rue, c'est 2 ans. Après ça, la rue l'a brûlé pis comme y veut pas se retrouver dans les mêmes difficulté, passer un deuxième hiver à geler, y vont essayer de se trouver un logement et de se fixer. Y'en a qui durent plus longtemps... [mais] généralement, les gens sortent de la rue parce que la rue les brûle, parce qu'ils sont plus capables d'y vivre. (Fournisseur de services, Montréal)

De même, un fournisseur de services rattaché à un organisme d'aide pour les jeunes qui se prostituent a souligné que, à mesure que les jeunes vieillissent et s'épuisent dans la rue, ils ont de plus en plus de difficulté à trouver des « clients » pour se faire de l'argent :

[Traduction]

Je crois que l'autre chose qui pousse sans aucun doute les jeunes à sortir de la rue, c'est l'âge. Vous savez, c'est dur de se prostituer lorsque vous avez 46 ans. Vous n'êtes pas aussi attirant que les jeunes. (Fournisseur de services, Toronto)

Décider que « c'est assez »

Peut-être que l'une des catégories les plus intéressantes, quoique éphémère, dans notre examen des facteurs qui incitent les jeunes à sortir de la rue, c'est le grand nombre de ceux qui ont tout simplement décidé qu'ils en avaient assez. Même si certains de ces jeunes disent que c'est l'ennui, la fatigue, la consommation excessive de drogues et le fait de vieillir qui les a poussés à sortir de la rue, les témoignages suivants montrent que

bon nombre de jeunes étaient tout simplement arrivés à un point où ils ne voyaient plus comment ils pourraient continuer à s'en sortir comme ça, sans aucune autre raison ou explication que de dire que « quelque chose a cliqué » en eux :

[Traduction]

Je suis fier de moi. Ça faisait un an et demi que je me droguais. J'ai finalement décidé que, pour moi, c'était assez. Alors j'ai suivi un programme de 28 jours, parce qu'en fait, c'est justement pour ça que je me suis retrouvé dans la rue : je me droguais et je ne payais pas mon loyer, donc je ne prenais pas mes responsabilités. Un soir, je me suis dit que j'en avais assez et je me suis inscrit au programme de désintoxication. (Daniel, 22 ans, Calgary)

Combien de fois j'ai essayé de sortir de la rue? Je peux te dire, eh, je peux pas te dire que j'ai vraiment essayé de sortir de la rue parce que j'étais bien. La fois que je me suis dit que c'était assez, c'était assez. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Un fournisseur de services, à Montréal, a expliqué comment quelqu'un qu'il connaissait depuis l'adolescence avait fini par se dire « assez, c'est assez », après plusieurs séjours en prison qui lui ont fait comprendre qu'il ne pouvait plus continuer de vivre en criminel dans la rue :

Je connais un jeune qui, lui, depuis pratiquement l'adolescence a été dans les crimes : gangs de rue, les crimes euh prostitution. Lui, y'était pimp et tout ça... Bon, en prison, y s'est fait tabasser...Y'a plusieurs fois qui retournent en prison, ça leur fait prendre conscience que ça va faire là, ça suffit. Moi, j'suis pu capable. Et, ce n'est pas une vie. Y se rendent compte que c'est vraiment pas une vie pour eux. (Fournisseur de services, Montréal)

Jim, qui vit actuellement dans la rue, a expliqué comment il avait vu plusieurs de ses amis arriver au point où ils ont décidé qu'ils en avaient assez, de sorte qu'il s'attendait à ce que ce soit la même chose pour lui :

[Traduction]

Donc, c'est comme dire : j'en ai assez, c'est fini, je dois m'en aller, j'en ai assez de ça dans ma vie, je suis en train de couler, et lorsque quelqu'un se rend compte de ça, je crois que c'est vraiment facile pour lui de dire : Ok, ça suffit, je dois arrêter de prendre du crack, je vais aller en désintox, je vais retourner aux études et, un jour, je retournerai complètement aux études pour obtenir mon diplôme d'études secondaires, mais pas aujourd'hui ni demain. (Jim, 18 ans, Calgary)

Certains jeunes attribuent ce genre de décision apparemment impromptue d'abandonner la rue au fait de se rendre soudain compte qu'ils vieillissent. Contrairement à ceux des exemples précédents où l'âge était important parce qu'il entraînait un « épuisement », ces jeunes soulignent que le fait de vieillir est un facteur important parce qu'ils éprouvent de la culpabilité et de la honte à « ne pas faire grand-chose » de leur vie :

[Traduction]

Au cours des trois dernières années pendant lesquelles je n'ai pas cessé de boire, je n'avais pas l'impression de faire grand-chose de ma vie. Je travaillais et tout ça, mais c'était pour payer ma boisson. J'ai trouvé un emploi dans un bar, où je pouvais me saouler tous les soirs... je crois que je me suis tout simplement rendu compte qu'il était temps... je veux dire qu'il était temps que je vieillisse. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Pour certains, l'âge a joué un rôle important parce que cela signifiait que bon nombre de leurs amis avaient quitté la rue, de sorte que le sentiment de communauté et d'appartenance qu'ils avaient connu n'était plus aussi fort :

[Traduction]

Quand j'étais dans la rue, c'était bien, et je voulais seulement avoir du bon temps, puis je me suis rendu compte que j'avais maintenant 22 ans et que je commençais à être un peu trop vieux pour tout ça, tu comprends. J'ai vécu dans la rue pendant 10 ans. Je commence à être un peu trop vieux, parce que quand je viens ici maintenant, je ne vois personne que je connais, ce sont toutes des nouvelles personnes... je ne connais plus beaucoup de monde ici, alors, je n'ai plus rien à faire là-bas parce que la moitié des gens que je connais ont aujourd'hui leur propre logement. (John, 22 ans, Toronto)

Un autre fait vient étayer l'hypothèse selon laquelle, d'après notre étude, le processus de sortie de la rue est un phénomène éphémère et complexe. En effet, un grand nombre de jeunes ne réussissent pas à décrire ou à expliquer exactement leur propre processus de sortie. Ce processus semble comporter des dimensions tangibles ou perceptibles de même qu'intangibles ou difficiles à cerner. Un fournisseur de services a conclu que même s'il est pratiquement impossible de savoir vraiment pourquoi ces jeunes ont pris cette décision à ce moment précis, l'explication simple qu'ils donnaient généralement, c'était qu'ils étaient « enfin prêts » :

[Traduction]

J'ai vu certains jeunes, j'en reviens pas, qui y sont restés pendant 5 ans, puis, boum! un jour [ils s'en vont] et, chaque fois, quand je leur demande ce qui les a poussés à faire ça, ils disent tout simplement qu'ils étaient prêts, ils donnent toujours la même réponse : j'étais prêt. Donc, je crois que, souvent, ça doit venir du plus profond d'eux-mêmes, lorsqu'ils n'en peuvent plus, ou pour toute autre raison. Mais, ouais, alors, certaines personnes n'arrivent jamais à ce point-là, et donc je me demande pourquoi ça ne leur arrive pas à elles. Je ne sais pas, je me le demande toujours : qu'est-ce qui fait la différence? (Fournisseur de services, Vancouver)

Sommaire

Dans les sections précédentes, nous avons examiné comment certains jeunes décident de sortir de la rue après avoir fait des constations précises. Ce qui ressort, c'est que sortir de la rue est un processus difficile et non linéaire, comme nous le verrons plus en détail dans les sections suivantes. La décision d'abandonner la rue est complexe et exige du courage dans diverses mesures. Les jeunes de la rue qui dorment généralement dans des refuges ou chez des amis ne deviendront peut-être jamais des itinérants à part entière, et c'est probablement plus facile pour eux de décider de changer que pour ceux qui ont passé des années à « coucher à la dure ». Les catégories décrites ci-dessus sont présentées comme étant les raisons les plus courantes qui poussent les jeunes à sortir de la rue, mais ce ne sont pas les seules, comme nous le verrons dans la section suivante. De plus, même lorsqu'ils ont décidé d'abandonner la rue, les jeunes continuent de faire face à de nombreux obstacles avant de devenir « d'anciens jeunes de la rue ».

MOTIVATION À CHANGER : À L'INTÉRIEUR ET À L'EXTÉRIEUR

[Traduction]
Accepter la vérité
Mon âme me renvoie mon image
La fille que j'étais,
La fille que je suis devenue
La fille que je suis
La fille que vous voulez devenir. (Pixie)

Quitter la rue est un processus complexe et cyclique qui peut rarement être défini au moyen d'étapes claires et précises. Pour certains jeunes, une décision capitale fondée sur une prise de conscience soudaine (comme nous en avons parlé à la section précédente) suffit à les motiver tout au long du processus de sortie. Toutefois, la plupart des jeunes ont besoin d'autres formes d'inspiration pour les soutenir et les guider dans les changements qu'ils doivent effectuer. Dans la présente section, nous examinerons certains de ces facteurs et le rôle qu'ils jouent lorsque les jeunes essaient d'abandonner la vie dans la rue. Les participants ont parlé des éléments suivants, qui influeraient sur leur capacité de sortir de la rue : un fort désir de changer; un surcroît de responsabilités; une plus grande estime de soi; une plus forte motivation; l'aide de leur famille; apprendre à demander de l'aide; avoir quelqu'un qui croit en eux; une relation amoureuse. Ces facteurs devraient être considérés non pas comme des étapes secondaires du processus de sortie la rue, mais plutôt comme un autre niveau dans leur processus de décision ou leurs tentatives à cet égard. La présente section portera sur les facteurs qui motivent, encouragent et soutiennent les jeunes désireux de sortir de la rue, ainsi que sur les obstacles auxquels ils font face lorsque ces conditions sont absentes.

Le désir de sortir

Sortir de la rue est un processus long et ardu. Il n'est donc pas surprenant que les jeunes et les fournisseurs de services aient souvent mentionné à quel point il est important d'avoir beaucoup de volonté. Ce sont l'impulsion et le désir de changer qui incitent les jeunes à arrêter de se droguer et à régler d'autres problèmes personnels, à trouver du travail et un logement ainsi qu'à s'entourer de nouvelles communautés :

[Traduction]

La plupart du temps, la seule ressource qui permettra à une personne de sortir de la rue, c'est la personne elle-même. Il faut que les gens [veillent] sortir, ils doivent vouloir quelque chose. Ils veulent atteindre un objectif. S'ils n'ont pas d'objectif ou s'ils ne veulent pas passer à autre chose, ils ne feront rien. Ils doivent avoir la volonté de le faire. (Randall, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Il faut vraiment le vouloir pour toi-même. Tu ne peux pas te dire tout simplement, ouais, pourquoi pas, je crois que je voudrais bien, mais je voudrais que ça se fasse tout seul. Tu dois prendre les choses en main et obtenir ce dont tu as besoin et faire tout ça pour toi-même. Ce n'est pas facile de sortir [de la rue], ça fait que tu dois vraiment le vouloir. (Erica, 17 ans, Vancouver)

Pour diverses raisons, il n'est pas toujours facile d'en arriver à une telle motivation.

L'obstacle le plus pertinent et le plus commun, peut-être, c'est le fait que la motivation peut rarement survivre sans l'espoir, comme un fournisseur de services l'a fait remarquer :

[Traduction]

Je crois que la motivation est très importante, ainsi que l'espoir. Certaines personnes ont été tellement blessées qu'elles pensent que rien de bon ne peut arriver, alors pourquoi essayer? (Fournisseur de services, Toronto)

La vie dans la rue apparaît comme l'antithèse de l'espoir; la plupart des participants l'ont décrite comme un milieu dur et dangereux, où on ne se préoccupe pas des autres et où on les exploite. Quoiqu'il en soit, bon nombre de jeunes arrivent à garder un certain espoir. Un profond désir de sortir de la rue aide ces jeunes parce que c'est un élément positif sur lequel ils peuvent se concentrer, un but qu'ils pourraient atteindre et qui devient pour un grand nombre d'entre eux une forme d'espoir, l'espoir d'avoir « quelque chose de mieux dans leur vie ». Après une vie passée dans la rue et dans des refuges, ce désir et cet espoir peut être simplement d'avoir le confort et l'autonomie que procure un appartement bien à soi :

[Traduction]

Je me réveillais chaque matin [au refuge] en me disant que je ne voulais pas me retrouver chaque soir avec ces personnes. Je veux mon appartement à moi. Ce n'est tout simplement pas confortable. J'y pense tout le temps : j'ai tellement hâte d'avoir mon propre appartement. Lorsqu'on pense à quelque chose tout le temps, j'imagine qu'on finit par l'obtenir. (Julio, 24 ans, Montréal)

[Traduction]

Un de nos clients nous a dit, vous savez, qu'il était déterminé à sortir de la rue maintenant... il a dit que c'est tout ce qu'il veut, pouvoir se réveiller chez lui et se promener en bobettes jusqu'au réfrigérateur pour boire du lait directement de la pinte à trois heures du matin. Il a dit que même quelque chose d'aussi simple fait qu'il le veut

encore plus. Donc, ça dépend à quel point vous le voulez. (Fournisseur de services, Calgary)

Plusieurs anciens jeunes de la rue ont expliqué que leur désir d'abandonner ce genre de vie était si fort qu'ils étaient certains de réussir :

[Traduction]

Je n'ai pas vraiment rencontré d'obstacles, car je savais que je voulais sortir de la rue. Non seulement pour moi-même, mais aussi pour mon bébé à naître. Rien ne pouvait m'en empêcher, parce que je voulais sortir de la rue et trouver un endroit plus sûr, où je me sentirais en sécurité, après la violence que j'ai subie et tout ce que j'ai vécu. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

Lorsque j'ai voulu savoir quels conseils les participants donneraient aux jeunes qui vivent actuellement dans la rue pour les aider à s'en sortir, la suggestion de Rose, présentée ci-dessous, illustre bien l'opinion de la majorité :

[Traduction]

Tu dois juste être vraiment décidé à sortir de la rue. Si tu gardes cette idée en tête et tout, tu vas y arriver. Si tu te dis que tu vas le faire, mais que ce n'est pas vraiment important pour toi, que tu ne le veux pas vraiment, ça n'arrivera pas. Tu dois le vouloir vraiment pour que ça se produise. (Rose, 17 ans, Toronto)

À Toronto, les jeunes immigrants représentent une proportion importante de la population de jeunes dans les refuges, surtout dans de grands organismes comme la Covenant House. Un intervenant là-bas a décrit comment ces jeunes semblent être encore plus déterminés que les jeunes Canadiens de naissance à mettre fin à l'itinérance, ce qui a été corroboré par les entrevues que nous avons réalisées avec un petit nombre de

jeunes immigrants. Un désir aussi profond de s'en sortir tient à leur origine et à un ensemble d'objectifs et de besoins qui leur sont propres :

[Traduction]

Je dois dire que nous arrivons très bien à placer nos jeunes qui viennent d'autres pays, et qu'ils ne retournent généralement pas dans la rue. Je crois que c'est en raison de leur mentalité différente... Je crois que la principale raison, c'est qu'ils viennent d'ailleurs, souvent d'un pays ravagé par la guerre, de sorte qu'ils sont fascinés lorsqu'ils arrivent au Canada... Je crois tout simplement qu'ils apprécient beaucoup tout ce que le Canada leur offre. Le logement est vraiment important pour eux et ils veulent trouver quelque chose de stable, entre autres parce que leur [agent] d'immigration tiendra compte de ça. Ils doivent montrer aux Canadiens, j'imagine, qu'ils ont le droit d'être ici, au Canada. (Fournisseur de services, Toronto)

De même, les jeunes participants ont décrit comment leur manque de motivation a nui considérablement à leur processus de sortie :

À quoi ça sert si tu forces tandis que tu veux pas le faire? Y faut que tu commences par toi-même, après tu peux t'en sortir. Si ton esprit le veut pas, mais tu le forces à le faire, tu gaspilles de l'énergie pour rien. (François, 24 ans, Montréal)

[Traduction]

Ce qui n'a pas marché [avant], c'était le manque de motivation. Vous voyez ce que je veux dire? Je veux dire que si je m'en fous, si je fais la fête et que je bois tout le temps, ça va être difficile de sortir de la rue, mais si j'arrête tout ça et que je me décide à faire quelque chose, alors je réussis. (Dean, 22 ans, Montréal)

Une jeune femme de Toronto a souligné à quel point il peut être décourageant d'essayer de sortir de la rue quand on n'est pas vraiment décidé. Le processus de sortie est

tellement difficile que les jeunes doivent être très motivés et déterminés pour y arriver.

Simone souligne que s'ils essaient de sortir avant d'être vraiment prêts, les jeunes risquent de se décourager et de ne plus vouloir essayer :

[Traduction]

N'essaie pas [de sortir] si tu n'es pas sérieux, car si tu essaies et que tu ne l'es pas, que tu ne veux pas vraiment essayer, que tu ne fais pas d'efforts chaque jour, mais seulement de temps en temps, alors ne le fais pas parce que ça ne marchera pas. Tu ne voudras tout simplement plus essayer et tu te diras, eh bien, ça ne marche pas, alors je ne ferai rien du tout. Donc, quand tu es prêt, utilise toutes les ressources à ta disposition. (Simone, 19 ans, Toronto)

Les commentaires de Simone sont instructifs et reflètent pour la plupart le point de vue des participants sur la sortie de la rue. Pour certains jeunes, « ne pas être prêts », c'est ne pas être disposé à laisser de côté tout ce que leur offre la vie dans la rue, ce qui les a amenés à résister aux efforts de ceux qui voulaient les forcer à sortir de la rue. Gillian a décrit la façon dont la vie dans la rue lui a permis de se faire un groupe d'amis et de vivre des choses excitantes, toutes nouvelles pour elle, de sorte qu'elle n'était pas prête à changer de mode de vie :

[Traduction]

Ma famille, même mes sœurs, peuvent me parler... [en me disant] qu'elles s'inquiètent à mon sujet. Elles peuvent me sermonner à n'en plus finir, mais ce n'est pas ça qui m'empêchera de faire à ma tête, pas vrai? Je veux dire, si tu as du bon temps, et que ce n'était pas le cas il y a deux ans, donc, si tu as du bon temps maintenant, tu es aussi bien d'en profiter. C'était ce que je pensais, genre, je n'avais jamais eu beaucoup d'amis. . . c'est l'fun, laissez-moi tranquille, stressez-vous tout seul, je n'ai pas besoin de vos problèmes (Gillian, 22 ans, Ottawa).

Les commentaires de Gillian offrent une importante leçon à ceux qui travaillent avec les jeunes de la rue : la rue ne peut pas être décrite essentiellement comme un milieu destructif; pour certains jeunes (quoique une petite minorité), elle génère véritablement un sentiment d'appartenance à une communauté et constitue une source de plaisir. Par conséquent, la vie dans la rue est complexe et contradictoire – d'une part, elle représente effectivement un milieu plus sûr et plus sain que celui d'où viennent bon nombre de ces jeunes (ce qui montre bien que les jeunes de la rue ont vécu antérieurement des expériences très dures); d'autre part, la rue devient inévitablement un lieu dangereux, où les gens sont exploités – ce qui amène bon nombre de jeunes à se sentir perdus et de nouveau abandonnés.

Dans un témoignage quelque peu différent, Louis a expliqué que, pendant longtemps, il n'était pas prêt à affronter les problèmes qu'il essayait d'oublier (en se droguant). Il a donné en exemple son propre cas pour montrer que, lorsque les jeunes ne sont pas prêts à s'aider eux-mêmes, il n'y a pas grand-chose que quelqu'un d'autre puisse faire pour les aider à sortir de la rue :

Vraiment si le jeune veut pas s'aider, ça fera pas grand chose... qu'y aiment ça être dans leur monde, qui aiment ça vivre dans leur monde, dans cette réalité de se droguer pour oublier leurs problèmes. J'en connais pas beaucoup qui ne sont pas passés par là. Moi, personnellement, je suis tombé dans la coke. Tu vis des problèmes pis t'essaies de trouver un moyen d'oublier. (Louis, 24 ans, Montréal)

Les fournisseurs de services partout au Canada corroborent les témoignages des jeunes qui disent « qu'ils doivent être prêts » et « avoir le désir de changer » pour véritablement amorcer le processus de sortie de la rue. Les fournisseurs de services ont souligné que si les jeunes ne souhaitent pas quitter la rue, cela signifie non pas qu'ils y sont heureux, mais plutôt qu'ils sont incapables de faire face à leurs problèmes, qui ne sont peut-être pas encore trop graves :

Sinon, y'en a qui veulent pas sortir de la rue. Y sont pas prêts. Y'a ceux là qui veulent trop tsé qui euh. Qui disent qui veulent, qui veulent, qui veulent pis qui font rien... Souvent, c'est eux autres qui donnent l'impression qui veulent pas sortir de la rue, mais c'est plus parce qu'y a beaucoup d'autres problématiques avant à régler. (Fournisseur de services, Montréal)

[Traduction]

Beaucoup d'entre eux [les jeunes] disent qu'ils ne veulent pas sortir de la rue parce qu'ils n'ont pas encore atteint ce point, qu'ils ne sont pas encore arrivés au stade où ils le voudraient. Ils sont encore, et je ne veux pas dire qu'ils ont du fun, mais ils sont encore satisfaits de leur sort, parce que leurs problèmes ne sont pas encore trop graves. (Fournisseur de services, Toronto)

Il importe de noter que, même si un profond désir de quitter la rue joue un grand rôle dans le processus de sortie, c'est loin d'être le seul facteur déterminant. Les jeunes de la rue ont besoin de beaucoup d'aide externe. Dans son témoignage évocateur, Simone explique qu'il faut de la chance et de la motivation à quelqu'un pour réussir à sortir de la rue :

[Traduction]

Tout dépend, j'imagine, si [le jeune] veut vraiment [sortir de la rue]. Si un jeune le veut ou non, on peut pas le savoir, puisqu'il peut vouloir le faire, mais qu'il ne peut pas. Il faut beaucoup de motivation et de chance. Ces deux choses vont ensemble. Si tu es chanceux et que tu es très motivé, tu iras loin. Si tu es très motivé mais que tu n'as pas de chance, tu n'iras nul part. (Simone, 19 ans, Toronto)

Les commentaires éloquentes de Simone montrent qu'il faut tenir compte d'un autre aspect important dans notre analyse. Le fait « d'être prêt » et « d'avoir le désir » de quitter la rue doit être mis en contexte selon les expériences propres à chaque jeune vivant dans la rue. Il faut garder à l'esprit que la plupart des jeunes de la rue ont subi des traumatismes, de sorte que, même si bon nombre d'entre eux souhaitent abandonner ce mode de vie, leur énergie est constamment drainée et leur motivation minée par les efforts qu'ils doivent déployer pour assurer leur survie quotidienne dans la rue, sans compter les séquelles laissées par les blessures, le sentiment de perte et les souffrances de leur passé.

Surcroît de responsabilités

Parmi les facteurs le plus souvent cités pour expliquer la décision de certains jeunes de sortir de la rue, il y a le fait l'accroissement de leurs responsabilités à cause d'une autre personne. Dans bien des cas, les jeunes ont été grandement motivés à changer leur vie après avoir eu un enfant ou avoir établi une relation amoureuse sérieuse. Il s'agit de l'une des quelques catégories où il semble y avoir une nette différence selon le sexe de la personne, puisque les femmes comptent pour plus de 90 % des jeunes qui déclarent être sortis de la rue après être devenus parents. Par contre, les hommes étaient plus

susceptibles que les femmes de citer leur sentiment de responsabilité à l'égard d'un partenaire comme raison de leur décision d'abandonner la vie dans la rue. Dans les deux cas, en prenant conscience que quelqu'un dépendait d'eux, ces jeunes ont acquis une plus grande estime de soi. De plus, ils ont compris que, pour sortir de la rue, ils devaient le vouloir non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour ceux qu'ils aiment. Par conséquent, le fait de se sentir responsable de quelqu'un les a aidés à se prendre en main.

Avoir un enfant

Le fait de tomber enceintes et de décider de garder leur bébé a joué un rôle important dans la décision d'un grand nombre de jeunes femmes de sortir de la rue. Elles ont fourni plusieurs explications différentes à ce sujet.

Un thème revenait souvent, soit que le fait d'avoir un enfant a renforcé leur volonté de changer, comme nous l'avons déjà dit, ce qui constitue une étape essentielle du processus de sortie de la rue :

[Traduction]

Lorsque je suis tombée enceinte, j'ai commencé à bien penser à mon affaire; j'allais être responsable de quelqu'un d'autre, alors je suis devenue plus déterminée à sortir de la rue... Pour en sortir, il faut vraiment vouloir changer sa vie. (Lindsey, 20 ans, Toronto)

Les jeunes femmes itinérantes étaient extrêmement conscientes de l'importance d'adopter un mode de vie plus stable pour pouvoir subvenir aux besoins de leur enfant et réduire le plus possible les risques d'avoir affaire aux sociétés d'aide à l'enfance. Selon les participants, il semble que les femmes enceintes peuvent recevoir plus d'aide

(quoique celle-ci soit toujours insuffisante) que les autres jeunes de la rue pour trouver un logement abordable. Toutefois, comme tous les autres jeunes de la rue, les femmes enceintes ont dû surmonter beaucoup d'obstacles avant d'arriver à quitter la rue. Bon nombre d'entre elles tenaient vraiment à les surmonter parce qu'elles souhaitaient ardemment garder leur enfant :

[Traduction]

Je voulais changer beaucoup de choses pour moi-même et pour mon bébé à naître. C'était l'un des facteurs les plus importants de ma vie... C'est que je voulais, je voulais tellement... je ne voulais pas que mon enfant se retrouve aux services d'aide à l'enfance; je voulais qu'on me laisse le garder parce que beaucoup de filles avec qui je me tenais s'étaient fait retirer leur enfant par ces services... Je ne voulais pas que [ça] m'arrive à moi aussi. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Les enfants, ça vous occupe beaucoup, mais ce qui est sûr, c'est que mon fils m'a sauvé [de la drogue ou de la prison]. Je l'appelle mon sauveur ou mon ange... Je savais que, si je voulais garder mon fils, je devais changer. (Lindsey, 20 ans, Toronto)

C'est aussi le cas d'une autre jeune mère qui était convaincue que c'est parce qu'elle était tombée enceinte qu'elle avait brisé le cycle de l'itinérance, car elle savait bien que ce n'était pas une vie pour un bébé. Pour Kelly, le choix de la maternité signifiait qu'elle devait retourner chez sa mère, l'un des nombreux sacrifices qu'elle était prête à faire pour sa fille. Elle a précisé ce que d'autres jeunes mères ont souvent laissé entendre : leur bonheur et leur stabilité étaient maintenant liés à ceux de leur enfant donc, tant que

leur bébé recevait ce dont il avait besoin, leur bien-être était aussi assuré dans une certaine mesure :

[Traduction]

Je ne crois pas que je redeviendrai itinérante un jour, surtout parce que j'ai maintenant un bébé... Comme j'habite chez ma mère, je sais que tout ira bien, même si ce n'est pas toujours parfait, mais ça va et c'est tout ce qui compte pour moi. Ce qui compte surtout, c'est d'avoir [ma fille], car tant qu'elle aura un foyer, qu'elle mangera à sa faim et qu'elle aura tout ce qu'il lui faut, ça ira. Même si rien ne va plus pour moi, tant que ma fille va bien, je suis contente. (Kelly, 20 ans, Halifax)

Chez certaines femmes, le fait d'être mère a eu des effets positifs : cela les a tenues occupées loin de la vie de la rue au centre-ville :

[Traduction]

J'ai trouvé que le fait d'avoir des enfants m'a surtout aidée parce que cela me tenait occupée et que j'ai perdu contact [avec mes anciens amis], mais aussi le fait de déménager du centre-ville. (Lisa, 24 ans, Halifax)

[Traduction]

Beaucoup de gens que j'ai connus à l'époque ne sont plus là ou, s'ils le sont, ils sont toujours dans le même état d'esprit qu'il y a quatre ans, alors que le mien a changé du tout au tout maintenant que j'ai un enfant. Donc, si je les vois, je ne commencerai pas à faire ma fraîche et à les ignorer, mais je m'arrêterai pour prendre de leurs nouvelles ou parler avec eux d'autres choses, mais ils savent bien que j'ai un enfant et que je ne fais plus les mêmes choses qu'avant. (Christine, 19 ans, Toronto)

Pour d'autres jeunes mères, le fait d'avoir un enfant les a amenées à se soucier davantage de leur vie actuelle et future, c'est-à-dire qu'elles ont dû trouver des solutions à leurs problèmes et se fixer des objectifs :

[Traduction]

Je ne me voyais tout simplement pas avec un enfant à élever comme ça, en comptant sur l'aide sociale... [Quand j'étais jeune], nous n'avons jamais eu de maison à nous comme les autres familles. Je voulais qu'il connaisse ça, ça fait que je me disais que si je voulais y arriver, il faudrait que je règle des affaires. Alors je suis retournée aux études, j'ai obtenu mon diplôme et j'ai participé à beaucoup de programmes travail-études, et j'ai surmonté beaucoup de problèmes personnels, ainsi que mes difficultés à supporter la pression, mes troubles de l'anxiété, ma dépendance au pot et tout ça, mais ce qui est certain, c'est que c'est [mon fils] qui m'a incitée à me reprendre en main. (Gillian, 22 ans, Ottawa)

[Traduction]

J'avais passé tellement de temps dans la rue et tellement de temps à faire l'autruche que lorsque je me suis décidée à me désintoxiquer, tous mes foutus problèmes n'ont fait que se multiplier... [c'est difficile d'arrêter de se droguer et d'essayer de les régler en même temps], jusqu'à ce qu'il arrive quelque chose de vraiment important. Et tomber enceinte, c'était vraiment quelque chose de très important pour moi. Dieu merci! (Tammy, 27 ans, Toronto)

Même si le fait d'avoir un enfant a de toute évidence incité ces jeunes femmes à abandonner la rue, ça ne veut pas dire que cela facilite nécessairement le processus de sortie. Les conclusions de l'étude montrent que le fait d'être enceinte ne leur rend pas la

tâche plus facile, mais donne à certaines jeunes femmes l'espoir et la motivation nécessaires dans des situations difficiles. Allison explique comme suit ce phénomène :

[Traduction]

Ce qui n'allait pas [avant], c'était que je refusais qu'on m'aide; je voulais faire à ma tête... puis, ce qui m'a vraiment aidé, c'est quand je suis tombée enceinte. Si je n'avais pas eu mon fils, je n'aurais pas d'appartement maintenant et je serais probablement encore dans la rue... Ce n'est pas juste parce que j'ai eu un enfant que je suis sortie de la rue. Ça a pris plus que ça. Il a fallu que je sois vraiment décidée à le faire; alors, je ne veux pas que des jeunes filles me prennent en exemple et se disent que si elles tombent enceinte, elles pourront sortir de la rue : ce n'est pas comme ça que ça marche...

(Allison, 20 ans, Toronto)

Dans cette section, nous avons cité uniquement les commentaires des jeunes femmes, ce qui correspond bien aux données. Toutefois, le fait d'avoir des enfants a également eu un impact sur les processus de sortie des jeunes hommes; plusieurs ont parlé de ce qu'ils voulaient faire pour améliorer leur vie afin d'être des pères responsables pour leurs enfants. La distinction importante qu'il faut faire, c'est que les jeunes mères ont souvent déclaré qu'elles étaient sorties de la rue en raison de leurs enfants ou pour eux; par ailleurs, dans le cas des jeunes hommes, c'était en général l'un des facteurs seulement, et il était rarement suffisant par lui-même pour les inciter à quitter la rue. Toutefois, il y a eu certaines exceptions, comme l'illustrent bien les témoignages de deux jeunes hommes :

[Traduction]

Cette fois, je suis un peu plus motivé à sortir de la rue. Je viens juste d'avoir un fils, qui a un peu plus de deux mois maintenant, ça fait que je ne peux plus penser seulement à moi. Alors, vous savez, je ne peux pas vivre dans la rue et m'occuper de mon fils en

même temps. Maintenant, je dois faire quelque chose de mieux que ça. (William, 20 ans, Toronto)

La bonne nouvelle d'avoir mon gars... C'est le seul que j'ai pis je tiens à le conserver. Je vais faire n'importe quoi pour l'aider. Je ferai pas la même chose que mon père a fait avec moi... j'ai mon appartement, le monde m'appartient maintenant. Juste sortir de ça, y'a plus de police qui me court après. Plus de vie de gangs, je vends plus de drogues. Je peux me concentrer sur mon gars, me concentrer sur moi. C'est exactement ce que je voulais. (François, 24 ans, Montréal)

Tant les jeunes hommes que les jeunes femmes étaient excités et dépassés à l'idée de devenir parents – compte tenu du fait qu'ils voulaient créer un milieu plus stable et plus sain pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Tout comme François, les participants croyaient en général qu'ils apporteraient à leurs enfants tout ce qu'ils n'avaient pas reçu eux-mêmes lorsqu'ils grandissaient (p. ex. de l'amour, de l'affection et du respect).

Relations amoureuses

Plusieurs jeunes ont précisé que le fait d'avoir une relation amoureuse sérieuse avait joué un rôle majeur dans leur processus de sortie. Un point commun chez les couples qui se forment dans la rue, c'est qu'ils essaient d'en sortir ensemble. Toutefois, l'impact de ces relations était quelque peu différent selon le sexe du jeune. Comme nous l'avons déjà mentionné, plusieurs jeunes hommes ont déclaré avoir été poussés à quitter la rue par un sentiment accru de responsabilité lié à une relation amoureuse, ce qui n'était le cas d'aucune jeune femme. Pour ce qui est des relations, les femmes avaient plus tendance à dire que le soutien offert par leur petit ami les avait aidées à quitter la rue (question que

nous aborderons à la section suivante), mais elles indiquaient rarement que leur sentiment de responsabilité envers leur partenaire les avait incitées à le faire. Jay explique comment l'amour qu'il porte à sa copine les a aidés tous les deux à quitter la rue :

[Traduction]

J'ai ce genre de problème de codépendance vraiment bizarre qui fait que je fais mieux les choses si ce n'est pas pour moi : j'ai plus de patience si je fais quelque chose pour quelqu'un d'autre. Alors, comme ma copine me ressemble beaucoup, c'était parfait pour qu'on arrive à lâcher la meth [méthamphétamine] ensemble, mais je voulais m'assurer que j'avais le temps et tout ce qu'il faut, ça fait que j'ai attendu pour tout ça juste parce que je voulais être sûr [qu'elle] ait un endroit où aller. (Jay, 23 ans, Vancouver)

De même, Rose décrit comment son petit ami et elle sont sortis de la rue ensemble, entre autres parce qu'il voulait qu'elle ait un endroit où habiter :

[Traduction]

[Mon petit ami] s'est toujours senti assez mal parce qu'il s'en voulait pas mal du fait que [je me sois enfuie de chez moi pour vivre avec lui dans la rue]. Ça fait qu'il se disait toujours : Ok, il faut que je me prenne en main et que je trouve un appartement, afin qu'elle soit heureuse. (Rose, 17 ans, Toronto)

Les jeunes hommes étaient également plus susceptibles de quitter la rue lorsqu'ils tombaient amoureux de quelqu'un qui ne connaissait pas la culture de la rue. Seth explique que les profonds sentiments qu'il éprouvait pour une femme, ainsi que son aide, sont les deux principaux facteurs qui l'ont incité à sortir de la rue :

[Traduction]

Lorsque j'ai rencontré [ma copine], je suis devenu obsédé par elle, elle me fascinait, je suis tombé en amour... et grâce à ses parents, nous avons toujours eu un endroit où aller, alors on peut dire que je suis sorti de la rue pour cette fille. (Seth, 24 ans, Ottawa)

Roger a décrit comment le fait d'avoir une nouvelle copine (qui était une étudiante à l'université et n'avait jamais connu la vie dans la rue) avait accru sa détermination à commencer sa démarche pour sortir de la rue après y avoir passé plusieurs années. C'était en grande partie à cause des sentiments d'embarras et de honte qu'il ressentait lorsqu'il rencontrait les amis de sa copine et qu'il devait leur dire qu'il était sans abri :

[Traduction]

Si c'était pas [de ma nouvelle copine], je n'essaierais pas de trouver un emploi ou de faire autre chose. Je passerais tout simplement mes journées à me geler jusqu'à ce que je décide de partir encore et de m'en aller d'ici en faisant du pouce, mais comme j'ai une copine et tout ça, [je suis] pas mal déçu d'être sans abri alors qu'elle ne l'est pas, ça fait que je me dis, eh bien... je vais sortir de la rue. (Roger, 21 ans, Halifax)

Dans le cas d'Olivier, c'est sa copine qui l'a aidé à sortir de la rue pour de bon en lui rappelant constamment ses responsabilités en tant que partenaire et père. Ainsi, ces rappels l'ont aidé à arrêter de vendre de la drogue, ce qui l'a empêché de retourner en prison :

Ma copine m'a beaucoup aidé parce que si c'était pas d'elle, je serais encore [dans la rue]... Dans le fond, elle me parle pis elle essaye de me contenir pis elle dit, regarde, c'est pas bon si tu fais ça. Si tu fais ça, tu retournes en dedans. Ton gars, ben regarde, tu l'auras pas. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Autres formes de responsabilités

Même si les enfants et les relations étaient les deux principales causes de l'accroissement des responsabilités qui amenaient les jeunes à sortir de la rue, plusieurs d'entre eux ont également laissé entendre que leur responsabilité envers leurs animaux domestiques et leur famille étaient des facteurs déterminants :

[Traduction]

Mon chien m'a aidé aussi lorsque j'essayais de lâcher les drogues et de quitter la rue, tout simplement parce que je ne pouvais pas m'occuper de lui si j'étais complètement gelée. (Heidi, 19 ans, Halifax)

[Traduction]

Eh bien, il y a ce couple qui vivait sous le pont de Bathurst... ils ont un chien, ce qui fait qu'ils sont devenus responsables de quelque chose; donc, ils voulaient que le chien ait une maison, et maintenant, la fille est revenue hier. Elle a dit que son petit ami cherchait un emploi, et je crois qu'ils sont assez heureux, et ça fait maintenant quelques mois. (Fournisseur de services, Toronto).

[Traduction]

J'ai eu des amis dont le petit frère ou la petite soeur les a retrouvés et leur a dit quelque chose comme : j'ai besoin de toi à la maison. Quand ce genre de chose se produit, ça te fait vraiment voir que tu dois sortir de la rue. (Gillian, 22 ans, Ottawa)

L'estime de soi

La grande majorité des jeunes et des fournisseurs de services estimaient qu'il existe un lien étroit entre l'estime de soi ou la confiance en soi et l'itinérance. Chez les sans-abri, l'estime de soi est souvent déficiente, cette déficience joue un rôle dans la décision des

jeunes de devenir des itinérants, dans les activités qu'ils choisissent dans la rue et dans le processus de sortie. Plusieurs jeunes ont expliqué comment un manque d'estime de soi et de confiance en soi résultant d'influences extérieures les a menés vers la rue :

[Traduction]

Je me rappelle qu'au secondaire j'avais vraiment honte, vous savez, quand t'as un problème de drogue, que t'es une perdante et que ta vie ne va nulle part... j'ai [fait] face à beaucoup d'oppression [homophobie], la société qui me disait que j'étais de la merde, alors pas étonnant que je prenne de la drogue. (Susan, 20 ans, Vancouver)

L'humiliation et la discrimination que subissent les jeunes qui vivent dans la rue réduisent encore plus leur estime de soi, déjà faible :

[Traduction]

On s'assoyait dans la rue pour quêter... Un jour, on a demandé dix cents ou quelque chose comme ça et une personne qui passait nous a dit que c'était tout ce qu'on valait. Il est [même] arrivé que des gens nous crachent dessus. (Christine, 19 ans, Toronto)

Les jeunes et les fournisseurs de services s'accordent pour dire qu'il faut absolument régler les problèmes d'estime de soi pour arriver à quitter la rue. Les participants ont donné plusieurs raisons à cela, y compris le fait que s'ils ne se font pas confiance, les jeunes croient souvent qu'ils ne seront jamais capables de faire ce qu'il faut pour abandonner la vie dans la rue :

[Traduction]

Je crois que c'est probablement un problème de confiance en soi, en grande partie. Ils ne croient pas pouvoir obtenir un emploi, s'occuper d'un logement ou supporter la pression d'avoir à payer plein de factures... Il faut avoir confiance en ses capacités, trouver ce qui te passionne et juste utiliser ça pour te remettre sur pied. (Gillian, 22 ans, Ottawa)

Je suis sûre que c'est surtout parce qu'on a peur d'avoir à faire tout ça, parce qu'il y a beaucoup d'étapes à franchir. C'est un processus, et beaucoup de gens ont tout simplement peur de ça, parce qu'ils ne se font pas suffisamment confiance, qu'ils ne comprennent pas qu'ils le méritent, ça fait qu'ils ne le font pas pour de vrai... [je me rappelle que je me suis demandée] : Est-ce que je serai vraiment une bonne mère pour mon fils? (Tammy, 27 ans, Toronto)

Ce qui leur cause encore plus de tort, comme l'a déjà mentionnée Tammy, c'est que certains jeunes croient qu'ils sont carrément des bons à rien parce qu'ils manquent de confiance en eux. Leurs expériences avant de vivre dans la rue déterminent comment ces jeunes comprennent et expliquent qui ils sont. S'ils n'ont pas une très bonne estime de soi, ces jeunes n'auront pas la motivation nécessaire pour changer leur situation actuelle, car ils croient qu'ils ne méritent pas mieux. Les témoignages des deux fournisseurs de services présentés ci-dessous illustrent à quel point ce genre de croyance peut causer du tort :

[Traduction]

Pour bon nombre de gens, si quelqu'un est dans la rue, c'est qu'il ne mérite rien de mieux, qu'il ne vaut pas mieux que, disons, un chien ou quelque chose comme ça, parce que c'est ce qu'on lui a dit ou que c'est la façon dont on l'a traité, et toutes ces choses. Donc, si quelqu'un a toujours pensé comme ça, c'est dur de croire qu'on mérite peut-être d'avoir un bon emploi... d'avoir une famille et d'être différent. Je crois que c'est probablement la raison, c'est juste que si on pense qu'on ne vaut rien, alors c'est dur de changer. (Fournisseur de services, Toronto)

[Traduction]

Donc, il n'y a aucun doute, une faible estime de soi est un gros obstacle. Douter de soi et croire qu'on ne vaut rien. Le jeune se dit je ne peux pas faire ça, alors je ne sais même pas pourquoi j'essaie même de le faire, je ne le mérite pas, j'ai toujours été quelqu'un de nul, alors pourquoi je penserais maintenant que je mérite ça? (Fournisseur de services, Calgary)

Comme le manque d'estime de soi et de confiance en soi sont d'importants obstacles au processus de sortie, il n'est pas surprenant que bon nombre de participants estiment qu'il faut aider les jeunes à renforcer leur estime de soi si on veut qu'ils sortent de la rue, mais aussi qu'ils n'y retournent pas :

[Traduction]

Au départ, il faut qu'ils se sentent bien dans leur peau pour connaître du succès. La détermination. Dans des programmes résidentiels, des jeunes m'ont confié que leurs parents ou leurs beaux-parents leur avaient dit qu'ils seraient nuls toute leur vie et qu'ils n'arriveraient à rien. Donc, ils peuvent en arriver à se convaincre qu'ils sont des perdants, qu'ils ont raté toute leur vie et qu'ils ne vont nulle part. Quand ils se découragent, c'est notre travail, à titre de fournisseurs de services, de les encourager à continuer en leur disant : Hé, tu es vraiment bon dans ce programme d'art, tu es vraiment doué et t'as vraiment du talent. Alors, on essaie de trouver leurs forces et ainsi de suite. (Fournisseur de services, Halifax)

[Traduction]

Certaines personnes sortent de la rue facilement, et les services sociaux ou d'autres organismes les aident et leur trouvent un endroit où habiter, et puis, ils commencent graduellement à avoir un meilleur moral ou à se faire davantage confiance après cela. (Daniel, 22 ans, Calgary)

L'importance de l'estime de soi et de la confiance en soi dans le processus de sortie est démontrée par le fait que pour bon nombre de jeunes l'abandon de la vie dans la rue correspond à l'augmentation du respect de soi et de la confiance en soi :

[Traduction]

Je ne veux plus [me droguer maintenant], parce que je ne veux pas être déçue de moi-même, et je commence à comprendre que... avant, lorsque j'étais dans la rue, je n'avais vraiment rien à cirer de mon petit moi. Je n'avais aucun respect pour moi-même et maintenant, je peux dire que ça revient très lentement. (Heidi, 19 ans, Halifax)

Avant, je pensais régulièrement au suicide, pis je pensais que j'étais une marde pis que je faisais jamais rien de bon, pis euh là asteur je vois que je suis capable de faire de quoi de ma vie... J'ai plus une grosse confiance en moi... je m'aime beaucoup plus qu'avant pis j'ai beaucoup plus de joie de vivre qu'avant. Avant, c'est comme quelqu'un serait arrivé pour me tuer, je lui aurais dit : Regarde, tue moi là. Pis je m'en fous. Aujourd'hui, je pense pas que je lui dirais. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

Trouver une passion

[Traduction]

Les routes se déroulent à l'infini

Rien ne dure sinon le changement

On doit désirer quelque chose pour être en vie

Changer ses pensées et changer son monde. (Pixie)

Les jeunes et les fournisseurs de services ont également insisté sur l'importance d'avoir une activité ou une passion qui aide à motiver les jeunes tout au long du difficile

processus de sortie. Chercher un logement abordable et un emploi au salaire minimum ne sont pas des activités particulièrement inspirantes. Donc, il n'est pas surprenant que les jeunes aient tendance à faire mieux s'ils font en plus quelque chose qu'ils aiment. Quelle que soit leur activité ou leur passion, à partir du moment où ils trouvent quelque chose à l'extérieur de la vie dans la rue qui les encourage à investir du temps et de l'énergie, ils commencent déjà à regagner leur estime de soi et, finalement, réussissent à sortir de la rue :

[Traduction]

[Mon conseil aux jeunes de la rue c'est : trouvez] un passe-temps qui vous aidera plus tard – par exemple, le basket-ball – , n'importe quoi qui vous aidera à ne pas retourner dans la rue. (Randy, 25 ans, Halifax)

Je pense que tous les jeunes ont un potentiel, quelque chose qu'ils aiment. Quand ils arrivent à trouver ce quelque chose et à s'investir dedans, c'est déjà un pas. Yé peut-être dans la rue, mais il vient à tous les jours faire de l'art par exemple, je pense qu'il est dans la voie là. (Fournisseur de services, Montréal)

On associe également le fait de trouver quelque chose de motivant à l'amélioration de l'estime de soi, car les jeunes qui découvrent un passe-temps qu'ils aiment sont susceptibles d'avoir une plus grande confiance en eux-mêmes. Comme nous l'avons vu dans la section précédente, une saine estime de soi est extrêmement bénéfique pour les jeunes, parce qu'elle les aide à faire face aux obstacles qu'ils doivent surmonter pour quitter la rue. Les conseils suivants d'un ancien jeune de la rue pour les jeunes qui vivent actuellement dans la rue illustrent bien le lien qui existe entre le fait de trouver quelque chose de motivant et l'augmentation de l'estime de soi :

[Traduction]

Trouvez quelque chose, n'importe quoi... Trouvez quelque chose qui vous aidera à avoir plus confiance en vous et vous permettra d'envisager l'avenir. Bon nombre d'entre eux ne veulent pas y penser parce que beaucoup de gens les mettent de côté, et j'aimerais qu'ils voient qu'il peuvent créer leur propre style, façonner leur vie, et ils n'ont pour cela qu'à trouver quelque chose qui les aide à voir... le bon côté de la vie. (Mohamed, 23 ans, Montréal)

Plusieurs anciens jeunes de la rue ont décrit comment leur passion pour l'expression créative les a incités à quitter la rue. Mohamed explique de quelle façon la musique l'a aidé à garder en tête son objectif de trouver un logement et lui a permis de ne pas trop penser à ses autres problèmes :

[Traduction]

J'ai été sans abri pendant [seulement] un mois et demi, genre, et comme j'avais des projets [de musique], j'ai dû me remettre sur pied pour les faire avancer. Ça fait que je n'ai pas vécu dans la rue longtemps... Grâce à ce projet, j'ai pu penser à autre chose que mes problèmes, et je consacrais mon énergie à quelque chose que je voulais faire, ce qui m'a aidé à arrêter de penser à mes problèmes et à toutes ces choses. Donc, ça m'a aidé parce que ça m'a donné un but, et ce but, j'y tenais beaucoup, je voulais vraiment y arriver, je voulais vraiment, c'est un but que je veux vraiment atteindre. (Mohamed, 23 ans, Montréal)

Les fournisseurs de services ont également indiqué que le fait de trouver quelque chose d'inspirant ou de motivant pouvait influencer grandement sur la capacité d'un jeune de quitter la rue. Selon le premier témoignage ci-dessous, c'est inséparable du désir de changer. Dans le deuxième, le fournisseur de services établit une corrélation entre le fait

de trouver quelque chose de valorisant et l'acquisition d'une plus grande estime de soi et une prise de conscience de sa situation :

[Traduction]

Parfois, c'est leur nouvel engagement envers les choses qu'ils veulent changer. Parfois, c'est retourner aux études. C'est ce que je crois. Parfois, cette motivation, cette impulsion, cette étincelle qui vient de l'intérieur les incite à changer. Je crois que cela vient du fait de vouloir changer. (Fournisseur de services, Halifax)

Je pense avant tout quand un jeune sort de la rue avec succès, c'est quand il a appris à se donner de la valeur avant tout. Qu'il a pris confiance sur certaines choses. Quand y'arrive, le jeune arrive, à nommer ce qui va pas, à mettre des mots, à articuler sa pensée, à prendre du recul sur sa situation... Je pense que le succès, c'est aussi quand les jeunes réussissent à trouver un sens à leur vie. Y'en a pour qui d'avoir une famille, d'avoir un enfant, ça les aide à trouver une voie, une raison de vivre. (Fournisseur de services, Montréal)

L'importance de trouver une passion qui les aide à sortir de la rue est également illustrée par les témoignages de jeunes qui n'en ont pas encore trouvé une. Contrairement à ceux qui ont réussi, ces jeunes qui vivent actuellement dans la rue n'ont pas l'impression que la vie hors de la rue leur offre beaucoup :

[Traduction]

Pour moi, la seule façon que je pourrais me voir [sortir de la rue], c'est si je trouve quelque chose que j'aime vraiment, quelque chose qui n'est pas monotone, quelque chose qui me permet de voyager et de faire quelque chose d'un peu différent chaque jour... Sinon, je ne vois vraiment pas comment j'y arriverais pour plus longtemps que de courtes périodes. (Dawson, 22 ans, Montréal)

[Traduction]

Si j'avais quelque chose que j'aime vraiment, je le ferais probablement, sans me préoccuper de l'argent... je n'ai rien vu qui m'attire jusqu'ici. (Barb, 17 ans, Ottawa)

Apprendre à demander de l'aide et à l'accepter

L'un des principaux attraits de la vie dans la rue, pour bon nombre de jeunes, est le sentiment de liberté ou d'indépendance qui s'y rattache. Aucun ancien jeune de la rue n'a prétendu avoir réussi à quitter ce mode de vie de lui-même. Les témoignages d'Olivier et d'Ahmed montrent bien, comme l'ont indiqué la plupart des anciens jeunes de la rue, qu'il faut obtenir de l'aide pour s'en sortir :

Je peux te dire que sortir de la rue, c'est se prendre en main dans le fond. Y faut pas juste que tu te prennes en main toi-même, y faut qu'y aille du monde pour t'aider. Regarde moi aussi, je me suis servi d'ici pour m'aider. (Olivier, 20 ans, Montréal)

[Traduction]

Ce qui n'a pas marché, c'est quand j'ai essayé de le faire moi-même et de me fier à des amis qui étaient dans la même position, parce que, je veux dire, c'est un cycle, et tu es attiré encore et encore, si tu ne reçois pas de l'aide de l'extérieur. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Malgré l'importance réelle, pour ceux qui veulent quitter la rue, d'obtenir une certaine forme d'aide externe, plusieurs fournisseurs de services ont indiqué qu'un grand nombre de jeunes ne demandent pas d'aide lorsqu'ils en ont besoin par esprit d'indépendance et par fierté :

Je pense aussi que la première étape, c'est d'accepter de recevoir de l'aide. C'est sûr qu'y a des jeunes qui ont de l'orgueil, de la fierté pis bon y veulent pas nécessairement avoir de l'aide. (Fournisseur de services, Montréal)

[Traduction]

Beaucoup de jeunes ont eu de la difficulté à accepter de l'aide, alors je crois que c'est un gros obstacle. Donc, les jeunes qui sont capables de se dire, par exemple « Ouais, je suis dans une mauvaise passe, j'ai besoin d'aide » sont ceux qui arrivent probablement à s'en sortir, et je crois que c'est une aptitude que d'arriver à dire : « J'ai besoin d'aide », et beaucoup de jeunes n'ont pas cette aptitude. On ne leur a pas appris à le faire, ou bien ils ont honte de demander de l'aide ou quelque chose du genre. (Fournisseur de services, Vancouver)

On peut demander de l'aide de diverses façons, et cela peut être aussi simple que de le faire pour des besoins de base :

[Traduction]

[Le succès] pour certaines personnes, [c'est] de demander une paire de bas propres. Pour ces personnes, c'est très difficile de demander ce genre de chose. (Fournisseur de services, Halifax)

Arriver à surmonter son hésitation à accepter ou à demander de l'aide peut être très libérateur dans la vie d'une jeune personne, comme le montre les témoignages ci-dessous :

[Traduction]

J'avais, disons, un problème de fierté, qui faisait que je ne voulais pas demander d'aide. Je pensais que je devrais tout faire par moi-même, parce que je pensais que ce qui m'arrivait, c'était ma faute. Mais j'ai dû mettre de côté ma fierté et demander de l'aide.

J'ai toujours peur d'être un fardeau, ça fait que j'ai dû oublier tout ça et accepter vraiment qu'on m'aide. Et, en fait, ça a pris vraiment une fois pour que mon chum me dise, t'sais pourquoi tu resterais pas ici? Alors, c'est ce que j'ai fait. (Charles, 20 ans, Halifax)

[Traduction]

La chose la plus importante pour rester en dehors de la rue, c'est demander de l'aide. Et c'est vraiment la seule façon. Et c'est probablement pourquoi ça m'a pris si longtemps, parce que je demandais jamais d'aide. (Alicia, 24 ans, Halifax)

En soulignant l'importance d'accepter de l'aide externe pour sortir de la rue, nous ne cherchons pas à dire que la force intérieure est moins nécessaire. Il faut trouver un juste équilibre entre le soutien intérieur et le soutien extérieur comme le souligne si bien

Simone :

[Traduction]

Tout dépend de la motivation que vous avez, et aussi, j'imagine, des personnes que vous connaissez et de celles qui sont prêtes à vous aider, et jusqu'à quel point vous êtes prêt à accepter de l'aide. Parce que certaines personnes veulent juste essayer de tout faire par elles-mêmes, alors qu'elles ont besoin d'aide, et d'autres personnes veulent toujours qu'on les aide, alors elles ne font rien pour s'aider elles-mêmes. Donc, tout dépend si vous réalisez que vous avez besoin des deux et tout ça. (Simone, 19 ans, Toronto)

Aide de la famille

La possibilité de compter sur l'aide de leur famille a joué un rôle significatif dans le processus de sortie du quart environ des jeunes interrogés. Pour certains jeunes, cela voulait dire renouer avec leur gardien principal (c.-à-d. leur mère ou leur père), tandis

que, pour d'autres, il s'agissait des proches, des grands-parents, des tantes ou des oncles. Le degré et le genre d'aide que ces jeunes reçoivent varient grandement, mais pour certains, cela signifiait retourner vivre dans leur famille afin d'économiser et d'avoir le temps de trouver un appartement bien à eux :

[Traduction]

La façon [dont je suis sortie], c'est que... j'ai un emploi, ma mère m'a dit que je pouvais habiter chez elle pendant quelques semaines. Puis, lorsque mon petit ami est sorti de prison, elle nous a laissés rester chez elle pendant quelques semaines de plus – nous payions un loyer et nous achetions de la nourriture, et toute cette sorte de choses. C'est comme ça que je suis sortie de la rue, j'imagine, grâce à l'aide de ma mère et à mon travail. (Heather, 23 ans, Calgary)

[Traduction]

Puis, je suis retournée à la Phoenix House, et ensuite, après que j'ai été mise à la porte, cette fois je crois que je suis retournée chez Nan. Vous savez, je suis allée périodiquement chez Nan, et j'ai habité chez ma mère pendant un certain temps. J'ai fini par emménager avec une amie, avec laquelle j'ai habité pendant un certain temps avant d'avoir mon chez-moi. (Kelly, 20 ans, Halifax)

Dans le cas d'autres jeunes, le fait de rester dans leur famille leur a permis de s'éloigner suffisamment de la culture de la rue et de ce milieu pour réévaluer leur situation et régler des problèmes personnels. Plusieurs jeunes ont décrit la façon dont leur famille les a aidés à donner une orientation positive à leur vie :

J'ai fait un bad trip d'ecstasy pis euh, j'ai appelé ma mère. Et puis je lui ai dit : maman, je vais arrêter de consommer de la drogue pis tout ça. J'ai été chez ma mère. J'ai arrêté de consommer de la drogue... J'ai rien fait pendant un couple de mois, quatre mois. Pis après, elle m'a obligée à aller à l'école. (Marcel, 20 ans, Montréal)

[Traduction]

J'ai repris contact avec ma sœur, et lorsque j'ai habité avec elle, c'était mon premier logement stable depuis neuf ans... Ma sœur m'a vraiment aidée, vous savez, parce que, après avoir suivi une cure de désintoxication, je ne voulais appeler personne, je ne voulais pas que quelqu'un connaisse mes antécédents médicaux, parce que j'éprouvais tellement de culpabilité et de honte... Elle a arrangé des choses pour moi et m'a aidée à trouver un appartement lorsque j'ai fini le programme de traitement, pis tout ça.

(Tammy, 27 ans, Toronto)

Les jeunes qui s'étaient enfuis de chez eux à cause de problèmes familiaux hésitaient à retourner chez leurs parents, mais certains ont quand même pu compter sur l'aide financière des membres de leur famille après avoir trouvé un endroit où habiter :

[Traduction]

Mes parents m'ont aidée, par exemple lorsque nous avons emménagé ici, ils nous ont acheté de la vaisselle, des casseroles et des plats, ce qui nous a aidés pas mal. Si j'ai vraiment besoin d'argent, ils sont prêts à m'aider: si je ne peux pas payer le loyer pour une raison ou pour une autre, ils sont prêts à m'aider financièrement. (Rose, 17 ans, Toronto)

Comme ma tante m'a aidé pour trouver mon appartement... Elle m'a avancé l'argent pour m'aider. Je lui ai remis quand j'ai eu mon héritage. Elle m'a donné un gros support.

(Mathieu, 27 ans, Montréal)

De même, le soutien affectif des membres de leur famille est décrit par plusieurs jeunes comme un élément essentiel de leur réseau de soutien personnel. C'était important pour

eux de sentir que quelqu'un se souciait d'eux lorsqu'ils ont entrepris le processus de sortie :

[Traduction]

L'aide de ma famille. Ils m'ont répété constamment que je pouvais y arriver, que je pouvais le faire... Réussir à établir une relation saine avec ma famille après toutes ces années de problèmes, ça m'a vraiment aidé à guérir. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Certains jeunes ont décrit leurs parents comme étant plus disposés à aider leur enfant après avoir constaté que leur fille ou leur fils était « décidé à quitter la rue ».

Notamment, quelques jeunes femmes ont réussi à faire la paix avec leur mère après être tombées enceintes et avoir décidé de garder leur bébé :

[Traduction]

[Ma mère] voulait être là pour son petit-fils. C'était son premier petit-fils, et j'avais très besoin d'aide parce que j'étais passée par des moments difficiles; elle s'en est rendue compte et elle a vu que je voulais changer, alors elle m'a dit qu'elle serait là pour moi. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

D'autres jeunes trouvaient que c'était trop difficile de renouer avec leur famille :

[Traduction]

J'ai trop honte pour appeler ma famille, mes amis ou mon frère. Je vais tout simplement attendre d'avoir tout fini. (Mike, 25 ans, Calgary)

[Traduction]

J'avais l'habitude de quêter le long de cette rue-là, où il m'arrivait de voir [ma soeur], et comme je savais qu'elle était au centre-ville parce qu'elle me cherchait, je m'en allais ailleurs pour me cacher parce que j'avais tellement honte : quand tu es partie ou que tu

es gelée, c'est tellement fort que je ne pouvais pas supporter de la voir. (Tammy, 27 ans, Toronto)

D'autres jeunes restent en contact avec leur famille, mais reçoivent peu d'aide de celle-ci, voire aucune :

[Traduction]

Depuis que je suis sorti du placard et que je leur ai dit que j'étais gai, ma famille ne s'est pas montrée très compréhensive, alors ils préfèrent que je les appelle une fois par mois pour leur dire allô et leur dire que je vais bien et que je suis toujours en vie. Je reçois donc plutôt de l'aide de la part de mes amis, je veux dire que ce sont eux qui sont là pour moi. (Jim, 18 ans, Calgary)

[Traduction]

Je parle seulement à ma mère, mais je ne sais pas, elle n'a pas vraiment – elle ne peut pas vraiment m'aider –, elle n'a pas d'argent et habite dans une autre ville. (Erica, 17 ans, Vancouver)

L'importance que revêt l'aide de la famille dans le processus de sortie est inquiétante quand on pense que la plupart des jeunes sont incapables de renouer des liens avec les membres de leur famille ou ne sont pas disposés à le faire. Compte tenu du fait que les jeunes ont beaucoup plus de chances d'arriver à sortir de la rue s'ils ont l'aide de leur famille, un fournisseur de services de Montréal a exprimé ainsi ses préoccupations :

De plus en plus, les jeunes qui ont un père, une mère, un oncle, un cousin, quelqu'un de la famille, quelqu'un de significatif dans leur vie, je pense que ça y est pour beaucoup. Je pense que ce n'est pas tous les jeunes. Y'a des jeunes dont les parents sont décédés. Tsé,

y'ont personne. Ça c'est inquiétant je pense... Les jeunes qui reprennent contact avec leur famille, ça aide beaucoup. (Fournisseur de services, Montréal)

Réseau de soutien personnel

[Traduction]

Parfois, tout ce que je veux ressentir, c'est de l'amour, et parfois, je ne sais pas quand m'arrêter.

(Pixie)

Dans la section précédente, nous avons montré à quel point l'aide de la famille est importante pour certains jeunes quand ils essaient de quitter la rue. Toutefois, ce ne sont pas tous les jeunes qui peuvent compter sur une aide suffisante (ou de l'aide tout court) de leur famille lorsqu'ils en ont le plus besoin. Fait révélateur, tous les anciens jeunes de la rue interrogés ont précisé qu'ils pouvaient compter au moins sur une personne pour avoir de l'aide pendant leur processus de sortie. Il y a diverses raisons pour lesquelles cette aide a été utile aux jeunes qui essayaient de quitter la rue, mais quelle que soit l'aide reçue, les fournisseurs de services et les jeunes estimaient qu'elle était nécessaire :

Tout seul, tu ne t'en sors pas. Ce n'est pas vrai que tu peux t'en sortir tout seul. T'as besoin de personnes autour de toi qui vont te soutenir, qui vont te reconnaître. Tout paraît, y vont te dire c'est quoi qui va pas, du monde qualifié ou des bons amis ou du monde qui ont eu les mêmes situations avant. Tout seul, c'est impossible. (Michel, 22 ans, Montréal)

Pour certains jeunes, le fait d'avoir un ami qui les encourageait les a vraiment aidés à comprendre qu'ils méritaient mieux que la vie dans la rue :

[Traduction]

S'il y a une chose qui m'a aidée à sortir de la rue, [c'est mon amie], qui m'a encouragée et m'a dit que je ne devrais pas vivre à l'église, que je devrais vivre dans une vraie maison, que ce soit un refuge ou chez un ami, que je ne devrais vraiment pas vivre à l'église. Et c'est ce qui m'a encouragée à aller à Barry [refuge]. (Grace, 18 ans, Halifax)

D'autres fois, les jeunes ont reçu l'aide d'amis dans la rue qui essayaient également de s'en sortir, et qui les ont encouragés et soutenus pendant la difficile période de transition :

[Traduction]

Certains de mes meilleurs amis, qui ne sont pas comme ceux que j'ai laissés derrière, mais ceux qui sont comme moi, qui essaient de faire quelque chose d'eux. Ils m'ont vraiment soutenu et m'ont dit des choses comme : Tu sais quoi? Ça va être vraiment plate de ne plus t'avoir avec nous tout le temps, mais c'est super pour toi, vieux, ça fait qu'on va t'aider à te démerder et à déménager dans ta nouvelle place et tout. Donc, c'était vraiment bien qu'ils me soutiennent comme ça. (Steve, 19 ans, Toronto)

Pour certains jeunes, les encouragements de leurs amis les ont aidés à garder un bon moral et à croire en leurs capacités lorsqu'ils étaient découragés dans leur démarche pour quitter la rue :

Pis mes amis, quand j'avais le moral à terre, que j'étais tanné pis que je savais pu quoi faire j'avais tout le temps des amis qui étaient là pour me donner une claque dans le dos pis me dire : Aye, lâche pas le gros tsé. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

[Traduction]

Presque chaque fois que je viens ici [dans la rue], je suis certain de ne pas passer la journée à m'inquiéter ou à me sentir triste parce que chaque fois que je viens ici, quelqu'un a une joke à me raconter ou autre chose qui me fait sourire toute la journée...

ça fait que même si je n'arrête pas de me battre intérieurement, il y a toujours quelqu'un pour venir me voir et me dire que tout ira bien et que j'y arriverai. (Mohamed, 23 ans, Montréal)

Plusieurs participants ont indiqué que le fait d'avoir trouvé ou retrouvé la religion leur avait donné une forme unique de soutien lorsqu'ils effectuaient la transition hors de la rue :

[Traduction]

J'ai toujours été à l'église quand je grandissais, mais je m'en étais éloignée, et maintenant, j'y suis retournée et j'y vais quand je peux. C'était un facteur important [de mon processus de sortie], car, comme je l'ai dit, quand j'ai rencontré l'amie de ma mère à la Christian's Mission, elle m'a dit, comme toujours, que je devais, vous savez, accorder la priorité à Dieu et toutes ces choses, et que si je voulais changer ma vie, je devais me tourner vers Lui, car c'est la seule personne qui peut m'aider dans tout ça. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

Seth a expliqué comment sa participation aux Alcooliques anonymes (AA) l'a aidé non seulement à régler son problème d'alcoolisme, mais aussi à trouver du réconfort auprès de Dieu :

[Traduction]

Aux AA, c'est comme si j'étais le problème, et que Dieu était la solution... Je ne sais pas si je pourrais me qualifier de religieux, mais je veux dire que, depuis un an et demi, depuis que je suis sobre, ça comble un vide. Parce que si je ne parlais pas à Dieu, que je ne parlais pas consciemment avec lui, je n'arriverais pas à supporter tout ce stress... J'ai commencé par prier sans même savoir pourquoi ni ce que je voulais vraiment : il n'y avait pas de but à ma prière, c'était juste pour parler, si on peut dire à Dieu, juste pour

prier, joindre les mains, me mettre à genoux et prier, et à un moment donné, j'ai commencé à avoir la foi, je ne sais pas trop quand. (Seth, 24 ans, Ottawa)

Pour certains jeunes, c'est le soutien et l'amitié que leur nouvelle communauté religieuse leur a offerts qui les a aidés à rester en dehors de la vie de la rue :

[Traduction]

Maintenant, j'ai le soutien de [ma synagogue]... Je me tiens avec certaines personnes du [temple] de Shoal, d'autres membres ou d'autres personnes qui viennent d'arriver, vous savez, on sort, on va manger au restaurant... On fait juste s'asseoir, parler, prendre un café, vous savez, ça fait que je ne dépense pas mon argent comme avant dans des pubs, car j'ai ces liens avec le temple de Shoal. (Kirk, 21 ans, Toronto)

Les jeunes et les fournisseurs de services ont également souligné l'importance d'avoir quelqu'un de fiable à qui se confier et qui peut donner des conseils ou de l'aide, au besoin. Les conclusions de l'étude ont révélé que les jeunes accueillent plus facilement une personne qui n'appartient pas à la culture de la rue, peut-être parce qu'elle est plus éloignée de la situation du jeune et peut donc donner des conseils plus neutres :

[Traduction]

Je crois que les gens dans la rue font leurs propres choix et qu'ils ont juste besoin de quelqu'un à qui parler, comme un ami. Un vrai ami, comme un adulte, pas un ami qui se drogue ou fait autre chose du genre. (Emily, 18 ans, Vancouver)

[Pour sortir de la rue les jeunes ont besoin de] un vrai ami qui est prêt à passer du temps avec eux autres, qui est prêt à écouter, qui est prêt à les encourager et à leur donner des conseils judicieux. Un ami qui est désintéressé, pas quelqu'un qui dit : ah, ok c'est correct, tu peux venir chez nous. Ça va te coûter tant. Y'a des amis qui sont juste

intéressés. Ça prend un ami désintéressé, qui pense d'abord à l'autre. Ça c'est le secret.

Y'en a pas beaucoup de ça, mais... (Fournisseur de services, Montréal)

C'était essentiel pour les jeunes de sentir qu'ils pouvaient compter sur de l'aide, surtout pendant les périodes difficiles et critiques. Cela leur a permis de prendre des risques au cours de leur processus de sortie, un peu comme d'autres adolescents qui peuvent prendre des risques tout en sachant que leurs parents seront là pour eux si les choses tournent mal. Un grand nombre de jeunes de la rue n'ont jamais connu ce genre d'amour et de soutien inconditionnels, ce qui aurait fait une grande différence pour eux :

[Traduction]

Je crois qu'il leur faut un fondement et suffisamment d'expériences... avec le soutien d'adultes, pour qu'ils comprennent en quelque sorte les limites et les dangers de certains choix, mais, ouais, juste connaître des expériences où des choix leur sont offerts, et apprendre en faisant un choix, tout en sachant que même s'ils échouent, ils recevront le soutien nécessaire pour apprendre de cette expérience. (Fournisseur de services, Halifax)

[Traduction]

Le soutien est toujours important, et il faut un bon réseau de soutien : ils doivent savoir que même s'ils échouent, il y a des gens qui sont là pour les aider à sortir de la rue ou à obtenir les services dont ils ont besoin. (Fournisseur de services, Montréal)

Les services à l'intention des jeunes de la rue offrent à ceux-ci un soutien dans leur processus de sortie de différentes façons, que nous examinerons plus à fond dans la section suivante. À ce stade, il importe de noter que certains jeunes arrivent à trouver un soutien inconditionnel auprès d'organismes destinés aux jeunes :

[Traduction]

Je crois que j'étais pas mal bien motivé à ce moment-là. Mais, à part ça, ces gens-là [d'Opération retour au foyer] m'ont aidée, c'est certain. Ils m'ont juste beaucoup encouragée et m'ont dit que je n'étais pas une ratée et que je faisais la bonne chose, que j'étais sur la bonne voie, même si j'avais tout foutu en l'air. Ils me disaient, par exemple : « Tu t'es fourrée dans le pétrin avant, mais ça va, tu en es consciente maintenant et tu veux changer les choses », ce qui m'a vraiment aidée. (Gillian, 22 ans, Ottawa)

Le fait de savoir que « quelqu'un s'en fait pour toi » et qu'il veut que « tu réussisses » peut également remonter le moral et redonner confiance à quelqu'un concernant le processus de sortie. Au cours des entrevues, les jeunes ont fait la distinction entre leur expérience des services (c.-à-d. d'un milieu attentionné) et leur expérience avec d'autres adultes :

[Traduction]

Juste de savoir que quelqu'un s'en fait pour toi, qu'il est prêt à t'aider s'il le faut et qu'il veut que tu réussisses. Je crois que c'est vraiment important pour les jeunes de comprendre qu'il y a des gens qui s'en font pour eux. Parce que, parfois, ils n'ont pas l'aide de leur famille, mais ils ont au moins des ressources vers lesquelles ils peuvent se tourner pour obtenir vraiment de l'aide et tout ce qu'il leur faut. (Joanna, 17 ans, Toronto)

[Traduction]

Les gens qui travaillent au refuge ou au centre de ressources sont tellement gentils... Ils essaient de t'aider dans tout ce qu'il te faut, et c'est tellement intéressant de voir combien de gens s'en font vraiment pour toi, parce que quand tu es dans la rue, d'habitude, tu as l'impression que personne ne s'intéresse à toi parce que tu es dans la

pire des situations, tu te dis personne ne se préoccupe de moi, sinon je ne serais pas ici, mais, je ne sais pas, une fois que tu utilises toutes les ressources et tous les services, ça va, peut-être parce qu'il y a des gens qui s'intéressent à toi. (Matthew, 21 ans, Vancouver)

Pour Cynthia, jeune mère vivant à Toronto, les services de soutien communautaires et le fait de savoir que des gens s'en faisaient pour elle l'a aidée à supporter le stress associé au processus de sortie :

[Traduction]

J'ai beaucoup d'aide de la communauté parce que j'ai un enfant et que tout le monde est prêt à s'occuper des jeunes mères et de leur bébé... Ça m'aide à éviter la rue, parce que là-bas tout le monde te demande si tu as besoin de parler... Ça te donne le sentiment que quelqu'un s'en fait pour toi, et ça te motive à garder un logement stable et à ne pas retourner en arrière. Donc, il y a beaucoup d'aide de ce côté-là. (Cynthia, 20 ans, Toronto).

D'autres jeunes ont déclaré que les fournisseurs de services offrent un soutien irremplaçable (au chapitre de l'encouragement et de la confiance en soi) durant les périodes d'instabilité affective :

[Traduction]

S'il n'y avait pas les centres, on finirait par se foutre de tout... On se dirait : personne ne veut de moi, personne ne croit que je vaudrais quelque chose... Je crois juste que les gens doivent savoir qu'ils valent quelque chose et qu'ils peuvent réussir, parce que quand on vit dans la rue depuis très longtemps, on a l'impression qu'il est impossible d'en sortir. (Karen, 19 ans, Halifax)

[Traduction]

Je n'ai pas pris de PCP et je ne me suis pas piquée [récemment]... Juste de voir le Bunker [refuge] et de me rappeler qu'il y a des gens qui peuvent m'aider et qui croient vraiment en moi, ça m'aide. (Heidi, 19 ans, Halifax)

Le terme « entouré » a souvent été utilisé par les participants de Montréal. Même si l'équivalent anglais de ce terme est moins courant et qu'il n'a pas été mentionné de façon spécifique à d'autres endroits, le sentiment qu'il évoque est commun à toutes les régions du pays et est exprimé dans la troisième citation, celle d'une jeune anglophone. Comme nous l'avons mentionné, une personne peut constituer une importante ressource, mais elle peut rarement fournir à elle seule suffisamment de soutien à un jeune qui tente de sortir de la rue. La plupart des jeunes ont besoin de se sentir « entourés » par d'autres personnes qui les aiment et s'occupent d'eux, et qui peuvent leur fournir une culture ou une communauté de soutien pour les accompagner tout au long du processus de sortie :

Je pense qu'il faut que ces jeunes-là soient entourés. Pas qu'ils puissent faire ce cheminement-là seuls. Ils doivent être accompagnés, que ce soit de la famille. Renouer avec de la famille moi je trouve que c'est important. Avoir de bons amis, avoir de bons intervenants qui les suit. (Fournisseur de services, Montréal)

J'ai ma mère. Y'a Pierre. J'ai mes amis. C'est comme avec la pyramide de Maslow. Y montre tous les besoins qu'on a, pis la famille pis l'entourage, le sentiment d'appartenance, c'est bien important. Pis, ça c'est une grande aide pour moi, mon entourage. (Miriam, 25 ans, Montréal)

[Traduction]

J'ai aussi mon petit ami qui m'aide. Il représente un facteur important dans ma vie maintenant; mes parents aussi. Ma grand-mère m'aide. J'obtiens beaucoup d'aide.
(Cynthia, 20 ans, Toronto)

Quelqu'un qui vous donne une chance ou qui vous tend la main

Le soutien affectif a été cité comme étant un facteur important qui aide les jeunes tout au long du processus de sortie. Cependant, un soutien plus tangible est aussi considéré comme indispensable, particulièrement au chapitre de l'emploi et de l'hébergement :

[Traduction]

C'était un ami de la famille, et je lui ai demandé s'il avait une chambre à louer. Il a dit oui. Je lui ai dit que je ne travaillais pas et il m'a répondu que si je pouvais l'aider à l'extérieur de la maison, dans la cour et dans le garage, tout en faisant un peu de mécanique, ça paierait mon loyer... Si je n'avais pas eu ce genre de personne pour m'aider à franchir cette étape, je ne pense pas que j'en serais là aujourd'hui... Et maintenant, j'ai mon chez-moi, et je ne vis même plus avec lui. (Chris, 27 ans, Calgary)

[Traduction]

Je crois que cette personne, un ami de ma mère, qui m'a aidée à trouver les bonnes ressources, a été vraiment importante, parce que si je ne l'avais pas rencontrée, je serais toujours dans la rue aujourd'hui. Je crois que je serais encore là, même si je voulais un changement; je pense que je serais encore dans la rue aujourd'hui. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

Dans l'exemple suivant, plutôt inhabituel mais très révélateur, l'aide fournie par un étranger (si limitée et modeste soit-elle) a permis à un jeune de trouver du travail et un logement et de quitter la rue :

[Traduction]

Je tenais une pancarte et un homme s'est arrêté en voiture et m'a dit : « Pourquoi tu ne cherches pas un emploi? » J'ai répondu : « Pourquoi est-ce que vous ne m'en donnez pas un? » Il m'a dit d'être là le lendemain à 10 h; j'étais là à l'heure prévue et il m'a emmené travailler... Je devais faire l'entretien d'appartements, et j'ai aussi trouvé là un appartement. (Todd, 26 ans, Ottawa)

Trouver un modèle, une personne qui peut fournir un soutien et servir de mentor, est une forme de soutien moins courante que les autres décrites ci-dessus; cependant, de nombreux jeunes la jugeaient importante. Dans certains cas, les modèles sont devenus des « parents substituts » durant la transition des jeunes vers une nouvelle vie :

[Traduction]

Cet homme est une personne extraordinaire... Cette personne était plus important pour moi que de voler et de commettre des crimes, et j'aimais avoir ce sentiment... Il me disait que j'étais tellement brillant, tellement intelligent... Il m'a dit : « Tu sais, je ne vois pas une étoile filante tous les jours, mais tu en es une ». Il me disait des choses comme ça... Je ne l'ai jamais entendu dire ce genre de choses à quelqu'un d'autre. (Seth, 24 ans, Ottawa)

[Traduction]

De toute évidence, la motivation doit venir de l'intérieur; ils [les jeunes] doivent la trouver eux-mêmes, mais s'ils trouvent une personne modèle capable de leur apporter un bon soutien, cela peut faciliter leur transition vers un mode de vie sain, un changement ou une croissance personnelle. (Fournisseur de services, Vancouver)

Soutien des amis/amies de coeur

L'aide fournie par les amis/amies de cœur représentait une importante forme de soutien pour de nombreux jeunes de la rue. Nous avons déjà mentionné à quel point le fait de se sentir responsables d'une personne avec laquelle ils entretenaient une relation amoureuse a incité plusieurs jeunes à sortir de la rue. Pour les jeunes suivants, leur relation était tout aussi importante durant leur processus de sortie que pour les autres jeunes mentionnés précédemment. Mais pour ces jeunes, leur partenaire représentait quelqu'un sur qui ils pouvaient compter et auquel ils pouvaient se fier au moment où ils voulaient abandonner la vie dans la rue.

Pour plusieurs couples, quitter la rue et trouver un endroit où vivre était une décision qu'ils avaient prise et respectée à deux. Le fait de « vivre le processus à deux » semblait être une source de motivation et de soutien mutuels. En plus de pouvoir compter sur un système de soutien « intégré », les jeunes qui entretenaient une relation amoureuse s'engageaient fermement à sortir de la rue ensemble afin de ne pas abandonner leur partenaire. Un sentiment de camaraderie caractérise de nombreux récits de couples qui veulent sortir de la rue ou qui ont réussi à le faire :

[Traduction]

[J'ai besoin] surtout du soutien de mon petit ami. Ensemble, on sait ce qu'on veut et ce qu'on cherche, et on a décidé de foncer. (Rose, 17 ans, Toronto).

[Traduction]

C'est une décision qu'on a prise ensemble. Elle était dans la rue depuis environ deux ans de plus que moi, elle était là depuis cinq ans. La drogue était l'une des principales raisons pour lesquelles elle restait dans la rue... Et puis, un jour, nous avons juste pris conscience que c'était des conneries tout ça, que ce serait tellement mieux si on avait un

logement et tout ça plutôt que de gaspiller notre argent pour les drogues. (Collin, 23 ans, Calgary)

La relation amoureuse a aussi permis à certains jeunes de maintenir le processus de sortie une fois qu'ils avaient obtenu un logement, habituellement parce que les couples continuaient de se soutenir mutuellement sur le plan affectif et financier :

[Traduction]

[Maintenant, je me tiens surtout avec mon copain], juste parce qu'il me soutient beaucoup, qu'on apprend à se connaître l'un l'autre et qu'on apprend des choses l'un de l'autre. (Simone, 19 ans, Toronto)

Il n'est pas étonnant de constater que les jeunes ayant une relation avec une personne qui compte vraiment pour eux et qui prend vraiment soin d'eux commencent souvent à avoir une plus haute estime d'eux-mêmes. Une relation saine est donc importante pour les jeunes de la rue, non seulement parce qu'elle constitue une importante forme de soutien tout au long du processus de sortie, mais parce que, par synergie, elle peut restaurer l'estime de soi et redonner confiance en soi, ce qui, en retour, qui permet aux partenaires d'entretenir des rapports plus sains et de se soutenir mutuellement :

[Traduction]

Quand je me suis rendu compte que quelqu'un se souciait de moi et qu'il y avait quelque chose de plus important que mon sentiment de vide, mon obsession, j'ai compris que tout ça et toutes les drogues du monde ne sont pas si importants que ça, vous savez. Une fois que j'ai eu l'occasion de goûter à ça, c'est comme si la vie a commencé à changer, et je n'avais jamais connu ça avant. (Seth, 24 ans, Ottawa)

[Traduction]

Ce que je sais, c'est que les jeunes quittent la rue lorsqu'ils ont vraiment touché le fond... Ils n'ont plus rien et n'ont plus du tout confiance en eux-mêmes, puis ils s'arrangent pour bâtir une relation avec quelqu'un, une relation normale, et ils font confiance à quelqu'un pour la première fois de leur vie... [puis] ils commencent progressivement à donner une nouvelle direction à leur vie. (Fournisseur de services, Vancouver)

Un certain nombre de jeunes ont aussi mentionné l'influence qu'ont eue leurs parents sur leur décision de sortir de la rue, parce que ces derniers les ont encouragés et aidés à se débarrasser de leur dépendance à la drogue ou à l'alcool. Comme nous le verrons plus loin, cette étape est souvent considérée comme un facteur extrêmement important du processus de sortie :

[Traduction]

J'avais besoin de l'aide de mon partenaire pour arrêter de boire; la boisson était un gros problème lorsqu'on s'est rencontrés puisqu'il ne boit pas du tout et qu'il m'a dit essentiellement que j'avais un problème. Il a fallu décider si on voulait tenter de régler le problème ensemble; c'était vraiment important pour nous. Ouais, c'est important d'avoir le soutien de quelqu'un qui nous dit qu'il faut prendre soin de nous. (Mary, 20 ans, Halifax)

[Traduction]

Je crois que c'est parce que j'ai commencé à sortir avec quelqu'un que j'ai arrêté de prendre de la drogue, parce qu'il voulait lui-même arrêter, et je crois que ça m'a beaucoup aidée... Un ami à qui on peut faire confiance; je pense que c'est la meilleure chose qu'on puisse avoir. (Emily, 18 ans, Vancouver)

Sommaire

La motivation qui pousse les jeunes à sortir de la rue dépend inévitablement d'une multitude de facteurs internes et externes. Les jeunes participants ont souvent mentionné la nécessité de surmonter des obstacles personnels, comme le manque de motivation et d'énergie, une estime de soi déficiente, l'incertitude concernant leurs passions/intérêts et l'inaptitude à demander de l'aide. Parfois, les jeunes peuvent surmonter seuls de tels obstacles; cependant, la plupart ont indiqué un urgent besoin d'aide et d'orientation. Souvent, le fait de se sentir responsables d'une autre personne ou de savoir que quelqu'un croyait en eux et les soutiendrait même dans l'échec suffisait à les motiver. Les jeunes ayant des réseaux de soutien personnel solides avaient en général moins de difficulté à sortir de la rue. Cependant, ces facteurs ne sont pas mutuellement exclusifs ; ils se recoupent et coïncident souvent. Les jeunes qui désirent ardemment sortir de la rue sont probablement plus disposés à demander de l'aide. Le fait d'être responsable d'un bébé peut motiver une jeune mère à quitter la rue. Ces motivations et ces soutiens peuvent changer tout au long du processus de sortie, et l'étude révèle que, sans des formes de soutien continues, un retour à l'itinérance est plus que probable. En outre, malgré l'existence de solides systèmes de soutien (le sentiment d'être « entouré ») et une grande motivation, les jeunes se heurtent à de nombreux obstacles lorsqu'ils décident de sortir de la rue, comme nous le verrons dans les sections suivantes.

**PRENDRE DES MESURES POSITIVES : SURMONTER LES OBSTACLES
LIÉS AUX PROBLÈMES PERSONNELS, À LA SANTÉ MENTALE, AUX
CONNAISSANCES DE BASE, AU LOGEMENT, À L'EMPLOI ET À
L'ÉDUCATION**

Dans les sections précédentes, nous avons examiné certaines motivations et certaines formes de soutien que les jeunes considèrent comme utiles durant les premières étapes du processus de sortie. Même si d'anciens jeunes de la rue ont souvent affirmé qu'une fois leur décision prise, il n'était pas question de changer d'idée, l'étude révèle que bon nombre de ces jeunes avaient tenté à plusieurs reprises de sortir de la rue. Les obstacles auxquels les jeunes font face lorsqu'ils veulent quitter la rue sont complexes, nombreux et diversifiés, et la difficulté à surmonter l'un ou l'autre de ces obstacles peut entraîner un retour soudain à l'itinérance, et cela des mois ou même des années après une sortie réussie. Certaines des questions les plus pressantes que les jeunes doivent régler lorsqu'ils veulent quitter la rue sont liées aux problèmes personnels, à la santé mentale, aux connaissances de base, au logement, à l'emploi et à l'éducation. Nous examinerons, dans chaque cas, les mesures positives prises par les jeunes pour réussir à surmonter ces obstacles, en mettant particulièrement l'accent sur la façon dont les participants utilisent les services destinés aux jeunes pour obtenir de l'aide durant ce processus.

Problèmes personnels

La vie dans la rue consiste principalement à survivre. Les jeunes de la rue passent la plus grande partie de leurs journées à tenter de subvenir à leurs besoins élémentaires, comme

trouver un refuge, de la nourriture et des vêtements. Les besoins spirituels et affectifs sont rarement une priorité pour cette population (Karabanow, en cours de soumission). Par conséquent, les problèmes personnels liés à la santé et au bien-être (particulièrement ceux qui concernent des traumatismes passés et actuels) sont souvent mis de côté. Comme nous l'avons déjà mentionné, la vie dans la rue proprement dite crée des traumatismes chez ceux qui adoptent ce mode de vie, et cette population subit non seulement des privations physiques associées à l'itinérance, mais aussi une détérioration de l'estime de soi. La grande majorité des jeunes et des fournisseurs de services qui ont participé à la présente étude ont souligné l'importance de s'attaquer à ces problèmes personnels, puisque, s'ils ne sont pas réglés, ils deviennent des entraves évidentes au processus de sortie :

[Traduction]

Il faut qu'on règle nos problèmes personnels avant de pouvoir avoir un logement et un emploi, parce que quand on a ces problèmes, on ne peut garder ni l'un ni l'autre pendant très longtemps. (Kirk, 21 ans, Toronto)

[Traduction]

Les problèmes vont toujours revenir. On peut essayer de les camoufler ou de les oublier. Ça ne veut pas dire qu'ils disparaîtront d'eux-mêmes. Il faut vraiment y faire face. Quand on a un problème de drogue, on ne peut pas avoir un appartement et s'attendre à le conserver si on n'a pas réglé ce problème; ou si on a des problèmes affectifs ou de toxicomanie, on ne peut pas faire face à certaines choses avant d'avoir réglé les problèmes du passé. (Fournisseur de services, Montréal)

Le nombre élevé de toxicomanes chez les jeunes de la rue peut s'expliquer par d'importants problèmes personnels, comme la violence, la négligence ou une estime de soi déficiente. Comme Pixie l'a si bien souligné, « les substances qui agissent sur le cerveau sont des pansements pour les jeunes de la rue ». La lutte contre la toxicomanie est considérée par de nombreux participants comme une étape clé du processus de sortie. Il s'agit d'un problème d'une grande complexité que nous analyserons de façon plus approfondie plus loin dans le présent rapport. Pour ce qui est des problèmes personnels, la toxicomanie chez les jeunes a tendance à être liée à une détresse affective sous-jacente :

[Traduction]

La seule raison pour laquelle je ne prends plus de drogue, c'est que j'ai eu plusieurs séances de counselling qui m'ont obligée à m'attaquer aux causes profondes de ma dépendance. Ce n'est pas tout d'abandonner la drogue. [Ce qui est important], c'est de pouvoir demeurer dans une maison de rétablissement et de s'accorder beaucoup de temps. Il faut que ça devienne une priorité. (Susan, 20 ans, Vancouver)

[Traduction]

Pour beaucoup d'entre eux, lorsqu'on leur demande pourquoi ils se droguent, ils répondent qu'ils veulent arrêter de penser. De penser à quoi? « Je ne veux pas en parler, ok? » Ces jeunes ont subi des traumatismes auxquels ils ne veulent pas faire face, mais parfois, vous savez, c'est en s'y attaquant qu'ils pourront s'en sortir. Mais leurs problèmes peuvent les rattraper. Par exemple, s'ils sont naturellement excités par un programme d'emploi, ils se sentent vraiment bien, mais sans avoir à faire face à leur traumatisme. Alors, quand cette sensation prend fin aussitôt que le programme d'emploi est terminé, le jeune se remet à penser et à prendre de la drogue, et il se retrouve encore une fois dans la rue. (Fournisseur de services, Toronto)

Lorsqu'on leur a demandé de quelle forme de soutien ils avaient besoin pour sortir de la rue, de nombreux jeunes ont indiqué à quel point le counselling les avait aidés à faire face à leurs problèmes affectifs. Sans un sentiment de bien-être et le soutien nécessaire pour acquérir une force affective, les participants étaient moins susceptibles de réussir à relever les nombreux défis et à résister au stress que génère le processus de sortie de la rue :

[Traduction]

J'ai commencé à voir mon conseiller une fois par semaine et on a parlé de toutes sortes de problèmes, comme le fait que j'étais enceinte; j'avais des sautes d'humeur, et il m'a aidée en me donnant le nom d'endroits où je pouvais aller, de gens à qui je pouvais parler et qui me comprendraient, et aussi un numéro de téléphone que je pouvais toujours composer pour parler à quelqu'un et me vider le cœur. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

Selon une minorité de jeunes hommes (aucune fille), la thérapie de maîtrise de la colère a été un élément essentiel de leur processus de sortie. La capacité de maîtriser leur colère leur a permis de réintégrer la société :

[Traduction]

J'avais besoin de maîtriser ma colère et tout ça. Parce qu'avant, je me mettais à gueuler. Je perdais littéralement la tête. Mes yeux devenaient tout rouges, et les gens avaient la chienne en me voyant. Je me faisais peur à moi-même, c'était à ce point-là. (John, 22 ans, Toronto)

J'ai même été jusqu'à un psychologue pour m'en sortir. Grâce à ça, y'a certains problèmes que j'arrivais jamais à comprendre parce que, dans le temps, j'étais quelqu'un

de pas mal d'impulsif pis agressif pis aujourd'hui grâce à tout ça, pouvoir parler du monde, rencontrer du monde, en parler, de m'en sortir. (François, 24 ans, Montréal)

Comme on pouvait s'y attendre, la grande majorité des jeunes participants étaient confrontés à des problèmes personnels dans la rue et au cours du processus de sortie.

Santé mentale

Des problèmes de santé mentale diagnostiqués ont eu une influence marquante sur la vie de nombreux jeunes de la rue et constituaient un obstacle important pour ceux qui tentaient de s'en sortir. Plusieurs fournisseurs de services ont affirmé être témoins chaque année d'une augmentation du nombre de jeunes qui éprouvent des problèmes de santé mentale :

Donc, c'est ça qui fait qu'on a beaucoup de problèmes de santé mentale depuis plusieurs années. Pis on a des chiffres, à chaque année on a un rapport annuel. Pis à chaque année, on voit que ça augmente. Ça augmente de façon significative qu'y a de plus en plus de jeunes avec des problématiques de santé mentale. (Fournisseur de services, Montréal).

Un accès limité aux médicaments et à un counselling approprié, jumelé à la vie dans la rue, empêche les jeunes atteints de troubles mentaux d'obtenir un traitement de longue durée approprié :

[Traduction]

Je suis maniaco-dépressif, et je prends des médicaments pour ça; c'était un autre gros problème quand j'étais dans la rue parce que je ne pouvais pas avoir mes médicaments.
(Chris, 27 ans, Calgary)

[Traduction]

[Le fait d'être dans la rue] m'a probablement empêchée d'avoir un traitement plus rapide. Parce que si j'avais eu un endroit où vivre, quelqu'un se serait aperçu de quelque chose. (Anna, 21 ans, Halifax)

Un fournisseur de services a expliqué comment les caractéristiques propres à la vie dans la rue, comme la toxicomanie et les traumatismes subis, peuvent engendrer et même, dans certains cas, aggraver des problèmes de santé mentale :

[Traduction]

La maladie mentale est un énorme obstacle. Un grand nombre des femmes qui viennent ici souffrent de TSAF [troubles du spectre de l'alcoolisation foetale] ou de psychoses causées par la drogue; vous savez, elles prennent de la drogue depuis si longtemps que la chimie de leur cerveau en est maintenant affectée; elles n'ont aucune capacité d'adaptation parce que leur cerveau est affecté par la drogue qu'elles prennent. Nous voyons beaucoup d'autres problèmes de santé mentale comme le syndrome de stress post-traumatique : vous savez, elles ont subi tellement de traumatismes qu'elles n'ont même pas les moyens de se rétablir et de revenir à une vie normale; c'est trop gros, et elles doivent affronter tellement de sombres secrets qu'elles se sentent complètement dépassées. (Fournisseur de services, Calgary)

De nombreux fournisseurs de services considéraient la combinaison de toxicomanie et de maladie mentale comme un problème terrifiant et dangereux, qu'éprouvent malheureusement trop souvent les itinérants qui vivent dans des milieux malsains et marginalisés :

Y'a des jeunes qui ont des problèmes de santé mentale et de toxicomanie, ça je t'avoue que c'est plus dur. Quand y'ont des problèmes de santé mentale sévères, persistants, pis

qui consomment en même temps, y'a des fortes chances que ce jeune-là face des séjours en prison tout le temps. Quand le jeune perd contact avec la réalité, il peut faire n'importe quoi. Ça je pense que ce sont les cas qui sont les plus inquiétants pis des fois ces jeunes-là, y faut être en mesure de dire qu'on est impuissant. (Fournisseur de services, Montréal)

Tenter de sortir de la rue est encore plus difficile pour les jeunes itinérants de longue date qui éprouvent de graves problèmes de santé mentale :

[Traduction]

Il y a supposément 30 organismes à Toronto qui aident les personnes ayant des problèmes de santé mentale, mais, à l'heure actuelle, nous avons une jeune avec qui nous travaillons et qui nous fait vraiment passer un mauvais quart d'heure. Il y a pourtant toute une équipe qui s'en occupe, mais on a quand même des difficultés à lui trouver un logement et à obtenir le soutien dont elle a besoin. Son âge mental est d'environ 8 ans; la santé mentale est un autre énorme problème pour les jeunes, et plus ils restent longtemps dans la rue, plus leurs problèmes semblent s'aggraver. (Fournisseur de services, Toronto)

Pour certains jeunes, la première étape, qui consiste à reconnaître le problème de santé mentale et à accepter de l'aide, peut marquer le début du processus de sortie :

[Traduction]

Juste le fait de reconnaître que c'était vrai, que j'avais un problème, a été pour moi un succès. Maintenant, je vois un travailleur en santé mentale qui peut peut-être m'aider à sortir de la rue plus rapidement, parce que si on diagnostique un trouble quelconque, je pourrai recevoir des prestations d'invalidité et sortir de la rue. (Randall, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Parfois, il s'agit simplement de reconnaître où on en est, puis de prendre en charge notre problème et d'aller de l'avant. Dans le cas de la santé mentale, des jeunes prennent en charge leurs problèmes, vont voir un médecin, prennent des médicaments... juste le fait de reconnaître où ils en sont, ce qu'ils doivent faire pour eux-mêmes et qu'ils doivent prendre des médicaments leur permet de se rendre compte que prendre du crack n'est pas sain et qu'il vaut mieux prendre des médicaments d'ordonnance qui les aideront à voir plus clair. (Fournisseur de services, Toronto)

Dans les grandes villes comme Vancouver, Toronto et Montréal, on voit apparaître un réseau de plus en plus important de travailleurs et de services en santé mentale (tant gouvernementaux que non gouvernementaux), qui fournit un continuum de soins spécifiquement destinés aux populations itinérantes. Plusieurs jeunes ont décrit comment ces services les ont aidés à sortir de la rue :

[Traduction]

Je suis allée au centre de traitement de jour, juste en face de l'IWK [hôpital], là... Il y avait des groupes sur la colère, la dépression et l'anxiété... Le traitement de jour était vraiment super, il m'a donné beaucoup d'outils pour m'aider, et je les utilise... Ça fonctionne pour la plupart des gens, mais ça n'a pas fonctionné la première fois [mais la deuxième fois, oui]. (Kelly, 20 ans, Halifax)

[Traduction]

Je suis un membre de Lang House – c'est un centre d'accueil pour les jeunes qui ont des problèmes de santé mentale. On les aide à trouver un emploi, un logement, à retourner à l'école, des choses comme ça... Ils m'ont donné de l'information pour que je puisse retourner à l'école. Ils m'ont aidée à regagner la confiance que j'avais perdue quand j'ai quitté mon emploi; j'ai fait beaucoup de recherches là-bas... c'était un projet formidable.

J'ai eu beaucoup de plaisir. On est entré et on a parlé à des élèves d'écoles secondaires à propos de notre expérience personnelle de la maladie mentale, et ils ne la voient plus de la même façon maintenant. (Anna, 21 ans, Halifax)

Même s'il est évident que les structures du système de santé mentale permettent d'aider quelques jeunes à quitter la rue, la plupart des participants à l'étude ont formulé des plaintes à cet égard. Plusieurs ont décrit comment leurs conseillers en santé mentale étaient insensibles et de mauvaise foi. En raison de la première impression qu'a produite leurs conseillers, bon nombre d'entre eux se montraient réticents à demander des conseils et une aide par la suite :

[Traduction]

Quand j'avais environ 14 ans, après ma tentative de suicide, je me suis retrouvée avec une travailleuse en prévention du suicide... Je ne l'aimais vraiment pas, et je trouvais que beaucoup de gens qui travaillent dans le réseau de la santé étaient insensibles à nos émotions; ils m'ont demandé de raconter ma vie en dix minutes et de parler des épreuves que j'ai traversées, puis je suis simplement partie. Je veux dire, je suis totalement vulnérable... J'avais l'impression qu'elle jouait un peu avec mon cerveau. Ce n'était pas très agréable. (Susan, 20 ans, Vancouver).

Simone a décrit son malaise lorsqu'elle a parlé avec un conseiller, et elle croyait aussi que ces conseillers ont tendance à prescrire trop de médicaments aux jeunes de la rue :

[Traduction]

[Mon expérience du réseau de la santé mentale] est vraiment pourrie... Ils te demandent si tu es normale. Mais c'est quoi être normal? Je pense aussi que bien des psychiatres qui sont dans la rue et qui travaillent auprès des jeunes de la rue, voient toutes sortes de choses chaque jour, et ils

trouvent que c'est plus facile de prescrire des médicaments que de s'asseoir avec eux et d'essayer de découvrir leurs problèmes profonds. (Simone, 19 ans, Toronto)

En plus du malaise qu'éprouvent de nombreux jeunes à l'égard du processus de counselling en santé mentale, ils ont aussi des préoccupations au sujet de l'aide financière. Même si, en général, les jeunes croyaient que les prestations d'invalidité étaient, sur le plan financier, plus adaptées au niveau de vie que les paiements d'aide sociale, ils craignaient de perdre ce soutien et de ne pas avoir les moyens de payer leurs médicaments :

[Traduction]

Je pourrais retourner travailler demain, mais je n'ai pas les moyens de payer mes médicaments... [Ils coûtent] trois, quatre cents dollars [par mois]... si on n'a pas les moyens de payer nos pilules, on ne les prend pas et on [finit] à l'hôpital, et là, ça coûte 2 000 \$ par jour par patient. Ça revient donc moins cher de donner ses pilules à la personne. (Anna, 21 ans, Halifax)

Les fournisseurs de services se sont aussi plaints du manque de soutien à long terme, sur le plan de la santé mentale, pour les jeunes, une fois qu'ils ont quitté la rue. Par conséquent, ces derniers ne suivent pas leurs traitements et finissent par perdre leur logement :

[Traduction]

La maladie mentale est un gros problème, vous savez. Nous contribuons à stabiliser bien des jeunes, nous leur faisons prendre des médicaments, mais une fois qu'ils retournent dans la collectivité, les mesures de soutien prennent fin. Par exemple, nous avons en ce moment une fille qui souffre d'une maladie mentale et qui a reçu un congé prolongé de l'hôpital... Mais une fois que nous lui aurons trouvé de l'hébergement, si c'est un hôtel,

elle ne pourra pas prendre ses médicaments et elle finira par retourner à l'hôpital. Alors, vous voyez, tout le monde lui permet d'atteindre un certain point, puis elle passe entre les mailles du système. (Fournisseur de services, Vancouver)

Un autre fournisseur de services est allé encore plus loin, il a expliqué comment, à son avis, le fait de placer des jeunes qui souffrent de maladie mentale dans des situations non supervisées était grandement responsable de l'augmentation des problèmes de santé mentale qu'il observait chez les jeunes de la rue :

Envoie une personne avec des problèmes de santé mentale dans un appartement sans supervision ni rien, moi, je crois que ça durera pas. À moment donné, y va avoir une crise, y va avoir quelque chose qui va arriver pis y va se retrouver encore une fois dans la rue... Je pense que c'est ça qui fait qu'on retrouve de plus en plus de problématiques de santé mentale, c'est que les hôpitaux, les institutions se déchargent de ces jeunes-là. Ok, on donne tes médicaments merci, bonsoir. Ou sinon, on les met dans un appartement mais y'a pas d'encadrement parce qu'y ont pas le temps, y sont chargés, y peuvent pas aller les rencontrer. C'est des fois une fois par mois. (Fournisseur de services, Montréal)

Compétences de base : fixer des objectifs réalistes

Dans le cadre de leur démarche pour sortir de la rue, les jeunes devaient acquérir une gamme complète de compétences de base entièrement différentes de celles dont ils avaient besoin pour survivre dans la rue. Apprendre comment se fixer des objectifs réalistes et les respecter était extrêmement important. La planification de l'avenir constituait un changement culturel pour les jeunes participants, qui ont pris l'habitude de vivre au jour le jour et qui se préoccupaient très peu de l'endroit où ils dormiraient ou

mangeraient chaque soir. Les fournisseurs de services ont raconté que, la première fois qu'ils décident de quitter la rue, les jeunes se fixent souvent des objectifs irréalistes (probablement parce qu'ils sont excités et inexpérimentés) et sont susceptibles de se décourager lorsqu'ils subissent un échec :

[Traduction]

Ils se mettent toujours trop de pression sur le dos, ignorant ce qui se passe dans la société, peut-être même inconscients de leurs propres limites; leurs attentes sont beaucoup trop élevées, et ils croient qu'ils vont quitter la rue pour se retrouver dans un beau logement, avec un bel emploi; et même s'ils n'ont aucune expérience de ce genre de choses; ils brûlent les étapes et croient qu'ils peuvent simplement passer d'une chose à l'autre. Ils veulent quitter la rue pour s'inscrire à une université sans même avoir terminé leurs études secondaires et, parfois, se dirigent tout droit vers l'échec, ce qui peut être un problème. (Fournisseur de services, Montréal)

Un autre fournisseur de services était d'accord avec ce témoignage, expliquant à quel point il est important d'aider les jeunes à comprendre la nécessité d'établir des objectifs réalisables à court terme, qui servent d'étapes vers la destination souhaitée :

Ce que j'observe beaucoup sur le plancher, les jeunes qui décident de s'impliquer à l'école... Si tu veux aller à l'école, est-ce que t'as un appartement? Non, j'ai pas d'appartement mais je veux y aller quand même. Ben on va commencer par une chose. Pour aller à l'école, ça te prend un appartement. Faut que tu dormes la nuit pis que t'aille à l'école le jour... Est-ce qu'on peut essayer de travailler sur la consommation dans le but d'aller à l'école? L'objectif est là, mais y'a des petits objectifs à travailler avant. (Fournisseur de services, Montréal)

Les jeunes qui en sont aux premières étapes du processus de sortie souscrivent à ce conseil. Ils disent souvent à quel point ils trouvent leur processus d'adaptation à la « société » lent et étrange. Pour éviter de retourner dans la rue, ils doivent toujours se concentrer sur leurs objectifs à court terme :

[Traduction]

Je me concentre vraiment sur ce que je fais en ce moment. Je planifie seulement quelques mois à l'avance. Il ne faut pas que j'en fasse trop, pour éviter que tout s'écroule, d'accord? Je ne sais pas. Il y a quelques trucs que j'aimerais faire. J'aimerais travailler sur les bateaux du lac ou être cuisinier sur le lac Supérieur ou le lac Ontario.

(Brett, 19 ans, Halifax)

En se fixant des objectifs réalistes, les jeunes peuvent les utiliser non seulement comme des étapes vers un objectif plus ambitieux, mais aussi comme des renforcements positifs de leur confiance en eux-mêmes, qui est généralement très limitée ou qui a été ébranlée. Joanna décrit la façon dont le processus graduel de réalisation des objectifs, en plus de l'aider à sortir de la rue, a aussi amélioré son autonomie, ce qui lui sera nécessaire, à son avis, pour poursuivre ses efforts afin de ne pas retourner dans la rue :

[Traduction]

Ce qui m'a aidée [à sortir de la rue], je crois, c'est que je me suis fixé des objectifs personnels... Je me suis inscrite à un groupe de méditation, puis à un groupe de recherche d'emploi; j'ai téléphoné à différents endroits et j'ai trouvé un emploi comme bénévole. Juste le fait de prendre des rendez-vous et de les respecter, de m'assurer que je suis à l'heure, ça m'a permis de prendre conscience graduellement que je peux me débrouiller toute seule, et c'est une bonne chose... Je vais à l'école depuis environ un an et demi maintenant. (Joanna, 17 ans, Toronto)

Compétences de base : devenir responsable

Les jeunes ont aussi décrit comment le fait d'apprendre à prendre soin d'eux-mêmes était un élément important, mais difficile, du processus de sortie. Pour ceux qui venaient tout juste d'emménager dans un logement, les activités associées à la préparation des repas et au nettoyage de leur logement leur ont permis de se sentir plus loin de la rue, comparativement à ceux qui se nourrissaient de plats-minute à chaque repas. C'est souvent l'apprentissage de ces compétences de base de la vie quotidienne qui permettait aux jeunes de ne pas retourner dans la rue, ce qu'on peut comparer à l'adaptation fructueuse des gens qui doivent s'intégrer à une nouvelle culture :

[Traduction]

Je ne sais pas, le fait d'avoir ce logement à mon nom m'a permis de me sentir un peu plus en sécurité. Il n'y a personne qui arrive à l'improviste, et je me sens plus responsable. Ce qui m'aide aussi, c'est de garder mon logement propre pour qu'il ne sente pas la boisson tout le temps. (Jose, 21 ans, Halifax)

[Traduction]

Un logement stable, convenable et abordable est un facteur très, très important pour les jeunes. Encore une fois, pour que les jeunes puissent vivre dans un logement, ils doivent posséder les compétences de base nécessaires, comme cuisiner et faire le ménage, payer les factures, prendre soin d'eux-mêmes. (Fournisseur de services, Toronto)

En devenant responsables, les jeunes apprennent aussi à fonctionner au sein de structures organisationnelles normalisées et bureaucratiques, ce qui, pour bon nombre d'entre eux, représentait un nouveau défi, mais aussi une importante expérience d'apprentissage qui leur permettait de ne pas retourner dans la rue. L'interaction avec

des intervenants de la société, comme des agents d'aide sociale, des employeurs et des propriétaires, a permis à des jeunes de réapprendre des compétences courantes, comme la ponctualité et la capacité d'être attentif :

[Traduction]

Tout ce qu'il a fallu, c'est d'avoir les couilles pour faire quelques appels téléphoniques, chercher un appartement, insister pour qu'ils remplissent la preuve d'adresse. Me rendre jusqu'au bureau d'aide sociale, argumenter avec eux, obtenir mon chèque et emménager. Ça m'a pris beaucoup d'énergie, mais je me sens vraiment fier de moi en fin de compte.
(Steve, 19 ans, Toronto)

[Traduction]

Le simple fait d'apprendre à prendre soin de moi et à rester sobre ou en bonne santé et savoir ce qui se passe dans ma tête est important. Les petites choses de la vie, comme se rendre à un rendez-vous et tout ça, sont peut-être simples pour la plupart des gens, mais parfois, ça représente un défi pour moi de ne pas oublier les dates et d'être ponctuel; et on dirait que je m'améliore avec le temps. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Comme tous les autres jeunes, la plupart des jeunes de la rue apprennent graduellement à devenir responsables et connaissent plusieurs échecs durant le processus. Cependant, contrairement à la plupart des adolescents, ils n'ont pas le soutien familial dont ils ont besoin pour des activités en apparence banales, comme payer des factures et acheter de la nourriture. Par conséquent, ces jeunes apprennent à prendre leurs responsabilités « à la dure » : la plupart d'entre eux trouvent et perdent un logement ou un emploi plusieurs fois avant de comprendre ce qu'ils doivent faire pour les conserver. Le témoignage suivant d'un fournisseur de services confirme que les tentatives infructueuses pour vivre

dans un logement et garder un emploi constituent non pas des échecs, mais plutôt d'importantes étapes que les jeunes doivent franchir avant de devenir responsables :

[Traduction]

Ils trouvent un emploi et un logement, ils croient que tout est formidable; puis les choses se gâtent, ils ne se présentent pas au travail une fois de trop, et perdent leur poste, et soudain, ils n'ont plus d'argent pour payer le loyer... La fois suivante, ils se rendent compte que ça n'a pas marché mais ils ont appris quelque chose durant le processus... Encore une fois, ils doivent redevenir stables, conserver un emploi, payer d'abord leurs factures... c'est un processus d'apprentissage. Ils échouent à quelques reprises, comprennent ce qui fonctionne, ce qui ne fonctionne pas, apprennent des choses, comme l'éthique du travail... et autres; il s'agit d'un processus qui requiert de la maturité et que tout le monde doit apprendre. (Fournisseur de services, Calgary)

Compétences de base : préparer un budget

Comme nous l'avons déjà mentionné, apprendre à préparer un budget et à payer ses factures est une tâche essentielle, mais souvent difficile pour les jeunes qui quittent la rue pour intégrer la société. Ce phénomène s'explique en partie par le fait qu'il est pratiquement impossible de mettre de l'argent de côté quand on vit dans la rue. En effet, la vie dans la rue est une lutte quotidienne pour la survie et, chaque jour, les jeunes doivent utiliser leur maigre revenu pour combler leurs besoins fondamentaux immédiats :

[Traduction]

Je n'économise rien. Parce que le peu que je gagne le soir, je le dépense, et il ne me reste rien. (Jennifer, 25 ans, Calgary)

Après avoir obtenu un emploi dans l'économie officielle, de nombreux jeunes continuent de dépenser comme s'ils vivaient au jour le jour :

[Traduction]

[Quand je vivais au YMCA], j'ai eu toutes sortes d'emplois, j'ai essayé d'économiser de l'argent pour déménager, mais aucun des emplois ne semblait fonctionner, et je n'étais pas très doué pour établir un budget ou faire des économies, alors je dépensais encore et encore. Il m'est déjà arrivé de flamber 500 \$ en une seule nuit... (Steve, 19 ans, Toronto)

Les jeunes de la rue qui ont des activités comme le trafic de la drogue et la prostitution peuvent s'habituer à gagner beaucoup d'argent en une nuit, ce qui rend encore plus difficile la transition vers des activités rémunératrices en dehors de la rue. Ces jeunes sont rarement en mesure de gagner autant d'argent en occupant un emploi officiel dans la société (surtout des emplois à salaire minimum comme serveurs dans un restaurant-minute), d'où l'importance d'établir un budget adéquat :

[Traduction]

Je m'améliore, mais je suis habitué – je vivais de façon frivole, vous savez ce que je veux dire, et j'ai dépensé mon argent comme s'il n'y avait pas de lendemain, je n'avais jamais d'argent. Quand je vendais de la drogue, ma vie allait bien, mais quand j'ai fini mon traitement, je n'avais pas d'argent... j'étais sans le sou depuis longtemps, aussitôt que j'ai gagné de l'argent, je l'ai flambé. Mais je m'améliore. Je ne sais pas comment gérer de l'argent, je ne sais pas comment faire pour ne pas le dépenser. (Noah, 21 ans, Vancouver)

Les jeunes qui travaillaient au salaire minimum ou qui recevaient des prestations d'aide sociale se plaignaient souvent d'être tout simplement incapables de préparer un budget

avec des revenus aussi faibles; même s'ils faisaient attention de ne pas trop dépenser, ils se retrouvaient toujours sans argent bien avant la fin du mois. Même si ces jeunes habitaient dans un logement, la vie continuait d'être une lutte quotidienne pour la survie et, par conséquent, il était impossible et irréaliste de songer à faire quelques économies. Ainsi, leur stratégie budgétaire était pratiquement identique à celle qu'ils avaient adoptée lorsqu'ils vivaient dans la rue : dépenser de l'argent lorsqu'on en a et se nourrir de repas-minute peu coûteux :

[Traduction]

On n'a pas de budget. On achète juste les choses qu'il nous faut. Par exemple, si on a 30 \$ et qu'il n'y a rien à manger dans la maison... On va dépenser 10 \$ quand il y a des spéciaux chez McDonald. Et McDonald est vraiment dans nos moyens, et le PFK, le mardi. Alors vous savez, on va manger partout où ce n'est pas cher parce que, parfois, c'est moins cher de manger là que de faire l'épicerie. (Heather, 23 ans, Calgary)

De nombreux jeunes ont reconnu être peu doués pour préparer un budget et économiser pour payer le loyer et les factures. Comme Miriam et Ahmed l'indiquent ci-dessous, s'obliger à établir un budget constituait un gros défi pour eux, mais un défi extrêmement important à relever s'ils ne voulaient pas retourner dans la rue :

Le fait de payer mon loyer chaque mois c'est un défi là. C'est très tentant quand t'es habitué de flamber ton cash, de faire ce que tu veux. C'est super tentant de le refaire après, là... Si tu fais ça, tu vas te ramasser encore dans rue. Ça te tente-tu de retourner dans rue? Non, faique là faut que je le paye... C'est un défi à surmonter en quelque part, à résister, à pas y aller, pis à faire mes affaires. (Miriam, 25 ans, Montréal)

[Traduction]

En grandissant, j'ai pas acquis les connaissances de base dont j'avais besoin; faire un budget est quelque chose que j'ai dû apprendre. Quand on est dans la rue et qu'on a un peu d'argent, on le dépense aussi vite qu'on l'a. Je vois des tas de gens qui sortent de la rue et qui, tout d'un coup, ont de l'argent et, au lieu de le gérer, ils le dépensent comme s'ils n'en auront plus jamais. C'est quelque chose que j'ai dû apprendre au début.

(Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Lorsqu'ils préparent un budget, les jeunes doivent apprendre à classer leurs dépenses par ordre de priorité, ce qui représente un défi important. Cela ne signifie pas que ces jeunes dépensent généralement leur argent de façon frivole, mais avec des budgets aussi serrés, ils doivent souvent choisir entre des besoins concurrentiels :

[Traduction]

Il faut que je sois capable de tout budgétiser, de remplir mon frigo de bouffe... par exemple, le mois dernier, mon petit ami et moi – notre propriétaire n'est pas venu chercher le loyer le 1^{er} [du mois], il n'est pas venu avant le 10 et, entre-temps, on avait dépensé tout l'argent qui devait servir à payer le loyer. Il faut être capable de conserver l'argent et de ne pas le dépenser quand on en a. Il faut juste le mettre de côté et mieux budgétiser, ça nous aiderait beaucoup. (Rose, 17 ans, Toronto)

[Traduction]

Je veux dire, on ne sait pas comment économiser notre argent pour l'épicerie, ni comment mettre de l'argent de côté pour la buanderie. Si on avait des gens qui nous aidaient à apprendre ce genre de chose, ce serait plus facile. (Summer, 19 ans, Vancouver)

L'établissement d'un budget est sans nul doute une compétence de base que les jeunes doivent acquérir dans le cadre de leur processus de sortie. Cependant, elle suppose aussi un changement de mentalité, puisqu'une activité en apparence aussi banale que faire l'épicerie exige une certaine planification pour les jours à venir, une tâche qui ne fait pas partie du mode de vie de la rue axé sur la survie. Une jeune a décrit à quel point ce changement de mentalité était stressant pour elle au début :

[Traduction]

C'est difficile, parce qu'on n'a pas appris [à préparer un budget]. Tu sais, quand t'es dans la rue, t'as besoin d'argent, tu vas quêter et puis t'as 5 \$ pour manger ou 10 \$ pour un gramme de mari ou pour autre chose, puis t'as plus rien, et tu dois recommencer jusqu'à ce que t'aies de l'argent... Apprendre à faire une épicerie est un gros défi aussi, parce que pendant longtemps, tu te contentes juste d'une pointe de pizza ou de quelque chose de rapide; la première fois qu'on a fait une liste d'épicerie, c'était tellement stressant parce que je ne savais pas quoi faire, je ne savais pas quoi acheter. Ça m'a pris comme 15 minutes pour choisir une sauce à spaghetti. Ça me rendait folle. (Summer, 19 ans, Vancouver)

Certains jeunes avaient besoin d'une aide concrète pour apprendre comment établir un budget. Pour plusieurs participants, cela voulait dire s'inscrire à des programmes où l'argent du loyer devenait des économies; ainsi, les participants acquéraient les compétences nécessaires pour payer leur loyer à temps tout en économisant de l'argent pour pouvoir déménager ailleurs. Un exemple de ce genre de structure est le Rights of Passage Program de la Covenant House (qui est analysé dans la section des études de cas) ou encore, dans le cas de Christine, le retour chez les parents :

[Traduction]

Quand je suis retournée chez ma mère, j'ai payais un loyer chaque mois. À la fin, elle m'a remis l'argent pour que je puisse déménager, mais j'ai appris que, chaque mois, une partie de mon chèque partait et j'ai commencé à mettre dans mon budget les dépenses pour mon fils et tout le reste. Ma mère ne m'achetait pas de vêtements. J'étais seulement logée et nourrie. (Christine, 19 ans, Toronto)

Un petit nombre de participants, conscients d'être peu doués pour gérer un budget, ont conclu des ententes ingénieuses avec les banques ou des services aux jeunes de la rue pour mettre de l'argent de côté :

[Traduction]

Quand j'ai de l'argent sur moi, il disparaît très vite. Je me suis donc arrangé pour que je ne puisse pas retirer de l'argent de mon compte à partir du guichet automatique, je peux seulement en déposer. Comme ça, si je veux vraiment retirer de l'argent, je dois aller passer à la banque... et je ne dépense pas mon argent aussi rapidement. (Charles, 20 ans, Halifax)

[Traduction]

J'avais un problème de budget avant, donc je me suis fait faire des mandats. Ils étaient établis à mon nom, comme ça je pouvais les remettre au travailleur, je ne pouvais pas les encaisser; c'est lui qui les mettait de côté pour moi et j'ai enfin pu avoir un logement, et tout a assez bien fonctionné en fin de compte. (Kirk, 21 ans, Toronto)

Les refuges

Pour un certain nombre de participants, résider dans des refuges pour jeunes leur a donné le temps, le soutien et les services dont ils avaient besoin pour quitter la rue. La décision d'entrer dans un refuge pour obtenir de l'aide a eu toutes sortes de répercussions

sur les divers segments de la population des jeunes de la rue. Certains jeunes itinérants dorment rarement dans la rue; ils passent plutôt la plupart de leur temps dans des refuges ou à « squatter des divans ». Cette population passe une importante partie de sa journée directement dans la rue, puisque les refuges (ou les amis) exigent qu'ils quittent les lieux durant le jour. Pour ces jeunes, les nombreux services qui leur sont destinés peuvent devenir leurs structures de soutien quotidiennes ou leurs « parents substituts ». Les jeunes qu'on désigne comme des « itinérants de longue durée » résistent en général davantage aux structures et aux règlements des refuges (couvre-feu, heures de réveil, repas, accès à des ressources, consultation de conseillers, durée du séjour, etc.) et passent beaucoup plus de temps directement dans la rue (surtout dans des locaux vacants, des ruelles et des parcs). Les commentaires de Christine mettent en lumière la perception qu'a cette population du système de refuges pour jeunes :

[Traduction]

Quand on décide d'aller dans un refuge, on a le choix entre une place vraiment répugnante (on ne sait pas ce qu'il y a dans la nourriture, on dort avec des milliers d'autres gens qui ont déjà dormi là, mais on peut garder un peu de notre argent) ou un refuge plus propre... On peut dire que Covenant House est le refuge le plus propre. Ils fournissent presque tous les services qu'il nous faut, mais ils prélèvent 90 % de notre argent. (Christine, 19 ans, Toronto)

Néanmoins, pour les jeunes itinérants de longue durée, la décision de séjourner temporairement dans un refuge avec l'intention de quitter la rue peut constituer une première étape monumentale.

Il est essentiel de mentionner qu'il existe une grande différence entre le type et la qualité des services offerts par les divers refuges. Les aspects positifs et négatifs de la vie dans les refuges analysés ici représentent des thèmes communs évoqués par les jeunes durant les entrevues.

Covenant House (CH), à Toronto et à Vancouver, est de loin le refuge le plus important, le plus connu et le mieux financé du Canada. Même si de nombreux jeunes ont critiqué les structures rigides et les règles strictes de cet organisme, d'autres ont affirmé que leur séjour dans ce refuge et les services diversifiés qu'ils y ont reçus les ont grandement aidés à sortir de la rue. Durant leur séjour, les jeunes ont bénéficié du temps et du soutien structuré dont ils avaient besoin pour cerner leurs problèmes personnels et les régler, ainsi que pour prendre des mesures positives, comme trouver un emploi et un logement ou s'inscrire à des programmes de réadaptation destinés aux toxicomanes :

[Traduction]

Je vais habituellement au centre de service communautaire de Covenant House, c'est un bon service. Ils ont Internet, et on peut vérifier si on a du courrier; moi, je cherche des emplois sur Internet. Ils ont un vestiaire, et si on a une entrevue, on peut y aller pour prendre des vêtements... C'est vraiment un bon service, et c'est grâce à ça que j'ai quitté la rue. Je vivais là, c'est un refuge d'urgence, et c'est vraiment un bon refuge. (Matthew, 21 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je suis venu ici surtout pour pouvoir rester à Covenant House et pour chercher du travail; je leur ai dit que j'allais arrêter de boire, comme je l'ai fait souvent dans ma vie, et l'un des gars du refuge m'a dit que je pourrais peut-être m'inscrire à un programme de réadaptation ou suivre un traitement. Je pensais pouvoir le faire tout seul, mais je ne

me rendais pas compte à quel point j'étais alcoolique : je tremblais, je ne pouvais pas dormir, j'ai eu pas mal de symptômes comme quand on est en désintox. C'est là que je me suis rendu compte que j'avais besoin de m'inscrire à un programme de réadaptation, et je suis resté [à Covenant House] pendant quelques semaines, et ils m'ont aidé à m'inscrire dans un centre de réadaptation. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

D'autres petits refuges, qui visent parfois à aider des populations spécifiques, comme les adolescents, les femmes et les jeunes mères, étaient en mesure de fournir du soutien et des services semblables à leurs résidents :

[Traduction]

Je me suis retrouvée à Robertson House, c'est un autre refuge, mais pour les mères et leur bébé. En fait, ils m'ont beaucoup aidée, j'ai trouvé un logement grâce à eux, et je suis là depuis maintenant neuf mois. J'adore ça. (Allison, 20 ans, Toronto)

D'autres jeunes avaient besoin d'un refuge moins structuré où l'environnement est plus détendu où ils pouvaient se reposer et réfléchir à leur situation. Comme l'illustre l'histoire de Steve, certains jeunes ont parfois besoin de beaucoup de temps sans avoir à chercher un emploi ou un logement avant de décider qu'ils sont prêts à franchir ces étapes :

[Traduction]

Je vivais au YMCA, sur la rue Queen, depuis à peu près un an et demi. Personne n'est censé rester là si longtemps, mais je ne sais pas, peut-être qu'ils m'aimaient bien, mais il y a à peu près cinq semaines, j'ai finalement pris l'initiative, j'ai commencé à recevoir de l'aide sociale et j'ai sacré mon camp de là. (Steve, 19 ans, Toronto)

Les jeunes utilisaient aussi les refuges comme des sanctuaires qui leur fournissaient une protection contre les dangers de la rue. L'accès à un petit refuge destiné uniquement aux femmes s'est révélé important pour Grace, qui a pu s'extirper d'une situation potentiellement dangereuse :

[Traduction]

Puis, j'ai téléphoné à Barry House parce qu'un des gars voulait me battre; je suis donc partie [pour quitter le programme Out Of the Cold de l'église] et comme Barry House avait une chambre pour moi, je suis allée vivre là. (Grace, 18 ans, Halifax)

Les jeunes ont formulé autant d'éloges que de critiques à l'égard du système de refuges au Canada. Ils se plaignaient le plus souvent du fait que de nombreux refuges étaient des endroits insalubres et dangereux où il y avait de la violence, des vols, la vente et la consommation de drogues :

[Traduction]

[Je ne parlerai pas des refuges] parce que c'est la chose la plus répugnante que j'aie jamais vue de ma vie. C'est horrible. Les prisons sont plus propres que les refuges. Dans ces endroits-là, 90 % des gens se fichent complètement que leur vie s'améliore ou empire. Ils s'en foutent carrément, ils se crissent de tout. Ils s'en foutent de ne pas avoir un emploi, une belle maison, un garage ou une entrée. Tout ce qu'ils veulent, c'est se geler ou se saouler plus tard dans la journée, c'est tout. Quand on met plein de gens comme ça dans un petit endroit, ça crée une certaine ambiance. On se sent aspiré là-dedans, et on n'y peut rien. (Todd, 21 ans, Ottawa)

De nombreux jeunes n'appréciaient pas les règles et structures en place dans la plupart des refuges, surtout parce qu'ils considéraient qu'il s'agissait d'une atteinte à leur

liberté, et d'autres ont fait remarquer que ces règlements empêchaient les jeunes de se préparer à une vie indépendante :

[Traduction]

Le refuge est tellement contrôlant... une fois qu'on a notre chèque de paie, il faut leur donner une grande partie de ce qu'on a gagné et même la totalité... En un sens, c'est une bonne chose, ça nous permet d'économiser pour avoir notre propre logement mais... quand arrive le moment où on sent qu'on peut subvenir à nos propres besoins, ça ne marche plus. On est habitué à tout avoir gratuitement au refuge, et puis quand on a économisé assez d'argent avec ce qu'ils nous ont pris, on est censé être capable de sortir de là et d'être autonome. Mais entre-temps, ils ne nous habituent pas à payer les factures et à faire toutes les choses dont on est responsable par la suite. (Christine, 19 ans, Toronto)

En outre, plusieurs participants ont souligné que le fait d'avoir des heures d'ouverture et de fermeture rigides pourrait indirectement amener des jeunes à devenir des itinérants encore plus de longue date (ce point a été soulevé dans Karabanow, 2004a, sous presse).

Un fournisseur de services de Montréal craignait que le fait d'exposer à nouveau les résidents à vie de la rue ne rende le processus de sortie encore plus difficile :

Le fait de devoir dire à une certaine heure à un jeune : faut que tu quittes, on doit fermer. Je sais que partout, même nous lorsqu'on veut acheter quelque chose, y'a des fermetures. C'est pas ouvert 24 heures. Mais à quelque part je sais qu'en disant à un jeune, ok on ferme l'endroit, il se retrouve dehors et est beaucoup plus vulnérable... crime, consommation, contravention. On les met vulnérables à tout. Déjà là aussi, être marginalisé. Le regard des personnes citoyennes normales, le regard. Ça c'est très, très, très néfaste pour les jeunes. Ça les met encore plus 'on the side' et ça les aide pas à vouloir s'en sortir et intégrer notre société. (Fournisseur de services, Montréal)

Selon de nombreux participants, l'un des inconvénients majeurs du système de refuge est la durée du séjour. La plupart des services permettent un séjour maximum de deux mois dans un refuge d'urgence, croyant qu'il s'agit d'une période suffisante pour qu'un résident « devienne stable » et puisse emménager dans un logement. Du point de vue des jeunes et de nombreux fournisseurs de services, il faut beaucoup plus de temps pour trouver un logement supervisé abordable. En outre, la plupart des participants affirmaient qu'une période de deux mois n'était pas suffisante pour permettre aux résidents de s'attaquer à leurs problèmes personnels (une étude précédente effectuée par Karabanow et Rains en 1997 vient appuyer cette conclusion). Pour les jeunes, les règles relatives à la durée du séjour étaient irréalistes et les incitaient indirectement à retourner dans la rue. Un fournisseur de services confirme cette opinion :

[Traduction]

Honnêtement, je crois que personne ne veut demeurer dans un refuge. J'aimerais que la période de séjour de huit semaines soit modifiée. Parfois, nous avons des résidents qui se retrouvent pour la première fois dans un refuge et qui ont besoin de quelques semaines simplement pour savoir ce qu'ils veulent vraiment faire; au bout de six ou sept semaines, ils savent ce qu'ils veulent faire, mais il ne leur reste plus qu'une semaine de séjour. (Fournisseur de services, Halifax)

Les refuges comme Covenant House, qui permettent aux jeunes d'y séjourner pendant de plus longues périodes, exigent que les résidents occupent un emploi ou soient inscrits à un programme de formation ou de stage, ce qui convient aux jeunes qui n'en sont pas aux premières étapes du processus de sortie. Cependant, pour d'autres, ce délai et les conditions associées à la prolongation du séjour ne peuvent répondre à leurs besoins

particuliers. Ainsi, de jeunes itinérants de plus longue date trouvent que les refuges comme Covenant House sont contraignants.

S'il est vrai que les structures plus officielles des refuges fonctionnent bien pour les jeunes qui sont prêts à sortir de la rue, d'autres organismes moins officiels peuvent répondre aux besoins de ceux qui continuent de survivre dans la rue. Comme Simone le fait remarquer ci-dessous, ces organismes peuvent être en mesure de fournir un soutien plus intime (semblable à celui de la famille) :

[Traduction]

... Au [refuge] Our Place Peel, il y a vraiment de bons travailleurs parce que c'est plus petit. Ça ressemble davantage à une maison, il y a moins de monde, et je crois que les jeunes peuvent travailler davantage seul à seul avec leurs travailleurs. Je crois que chaque travailleur n'a que trois ou quatre jeunes par jour, ce n'est pas comme s'il en avait 20, et il est plus facile pour lui de nous aider parce qu'il a une relation plus personnelle avec nous. (Simone, 19 ans, Toronto)

Les données sont sans équivoque en ce qui concerne l'utilisation des refuges : les jeunes qui en sont à diverses étapes du processus de sortie se servent des refuges pour répondre à des besoins divers.

Aide sociale

Trouver et conserver un emploi officiel tout en vivant dans la rue est une tâche très difficile. Pour cette raison, l'aide sociale est souvent la seule solution temporaire réaliste pour les jeunes qui essaient pour la première fois de quitter la rue. De nombreux jeunes se sont servis de l'aide sociale pour obtenir un logement et payer plusieurs mois de

loyer, ce qui leur a procuré la stabilité nécessaire pour trouver du travail. Ainsi, l'aide sociale, malgré ses prestations peu élevées et irréalistes, constitue bel et bien un filet de sécurité, bien que déchiré et troué à certains endroits :

[Traduction]

Le loyer était de 400 \$ et l'aide sociale est de 520 \$; il te reste donc seulement 120 \$, et à Toronto, ce n'est pas beaucoup d'argent. C'était donc difficile pour moi de survivre avec 120 \$, mais comme vous le voyez, j'ai survécu. Mais par la suite, avec seulement 520 \$, j'ai essayé de trouver un emploi. Et j'en ai trouvé un tout de suite...
(Simon, 18 ans, Toronto)

[Traduction]

L'aide sociale m'a beaucoup aidée. Aujourd'hui, mon petit ami et moi, on commence tout juste à faire la transition entre l'aide sociale et un emploi. Je commence un nouvel emploi mercredi. C'est dans un café... c'est seulement pour que je puisse aller à l'école en attendant d'avoir un autre emploi; les heures sont parfaites pour moi. (Erica, 17 ans, Vancouver)

D'autres jeunes ont décidé de retourner aux études et ont été en mesure de le faire grâce à l'aide sociale. Pour bon nombre d'entre eux, le retour à l'école les motivait à quitter la rue, et ils espéraient que, une fois leur diplôme obtenu, ils pourraient trouver un bon emploi et se passer de l'aide sociale :

[Traduction]

Je vais recevoir de l'argent de l'aide sociale pour aller à l'école. Je veux juste finir mon secondaire et avoir un emploi à temps partiel; j'espère ne pas rester sur l'aide sociale pour toujours... Ça va probablement me prendre un an et demi ou deux ans pour finir mon secondaire. (Joanna, 17 ans, Toronto)

La présentation d'une demande d'aide sociale n'était pas toujours une décision facile pour les jeunes de la rue, puisque bon nombre d'entre eux l'associaient à leur enfance vécue dans la honte et la pauvreté. Steve décrit comment les sentiments qu'il éprouvait à l'égard de l'aide sociale constituaient un important obstacle dans son processus de sortie :

[Traduction]

J'ai dû finalement surmonter cet obstacle-là; je ne voulais rien savoir de l'aide sociale parce que ma famille en recevait et j'avais vraiment honte; mais je me suis rendu compte que je n'avais pas à avoir honte parce que nos impôts servent à ça. Ce n'est pas comme de vivre dans un refuge. Ils nous donnent de l'argent, mais on n'en voit presque pas la couleur. (Steve, 19 ans, Toronto)

Pour de nombreux jeunes, l'aide sociale signifiait beaucoup plus que de l'argent. Tous ceux qui en reçoivent doivent rencontrer régulièrement leur travailleur, et même si la plupart des jeunes se sont plaints de leur expérience de la structure bureaucratique et de ses travailleurs, certains ont expliqué comment ces derniers les avaient aidés à obtenir d'autres services :

[Traduction]

[Avec une travailleuse sociale], tout ce qu'on voulait, elle l'obtenait. Si elle ne réussissait pas, elle essayait encore, et si ça ne marchait pas, elle nous rappelait pour nous dire à quel point elle était désolée, mais qu'elle pouvait faire ceci ou cela, elle pouvait faire de son mieux, mais qu'elle ne pouvait pas nous donner tout ce qu'on voulait. Elle était vraiment extraordinaire... si tous les travailleurs sociaux étaient comme elle, il y aurait beaucoup moins de monde dans le système, et le système serait beaucoup plus positif parce que maintenant, je reçois encore de l'aide sociale : j'avais

réussi à trouver un emploi, mais je suis retourné sur l'aide sociale, et la travailleuse que j'ai maintenant est vraiment pourrie (Seth, 24 ans, Ottawa).

[Traduction]

L'aide sociale m'a aidée, et j'ai reçu des services de counselling et des médicaments pour ma dépression, parce que j'ai vécu dans une maison où il y avait de la violence pendant 22 ans, et une gentille dame de l'aide sociale m'a aidée... elle m'a trouvé un logement et m'a donné de l'espoir. Avec son aide, j'ai été en contact avec des gens comme des conseillers et des médecins. (Patricia, 25 ans, Halifax)

Malheureusement, de tels scénarios sont rares, et la plupart des jeunes participants ont souligné le processus dégradant, irrespectueux et avilissant associé aux demandes de prestations d'aide sociale. Tant les jeunes que les fournisseurs de services considéraient cet accès contraignant comme un important obstacle au soutien des jeunes qui veulent sortir de la rue :

[Traduction]

C'est un cercle vicieux. Je veux dire, il faut que tu aies un logement [lieu de résidence] pour recevoir de l'aide sociale, mais on ne peut avoir un logement sans argent... C'est tellement difficile maintenant d'en avoir [de l'aide sociale]; ils ont peur des fraudeurs mais... les fraudeurs sont expulsés du système pas mal vite. À l'aide sociale, ils placent toutes sortes d'obstacles pour empêcher la fraude, et tout le monde en paie le prix maintenant. (Scott, 24 ans, Calgary)

[Traduction]

L'aide sociale est un énorme [obstacle]... Ils s'arrangent pour que ce soit vraiment difficile pour les gens, le processus est long et ils ont des règles qui n'ont aucun sens. Il faut avoir touché un certain revenu durant les deux dernières années pour être

admissible à l'aide sociale. Mais, vous savez, la personne était sans emploi, alors on lui demande d'aller voir un médecin pour obtenir un billet indiquant qu'elle ne peut chercher un emploi ou qu'elle souffre de toxicomanie depuis deux ans, ce qui l'a empêchée de... L'autre problème, c'est que... les travailleurs sociaux ne sont pas formés pour ça [composer avec les jeunes de la rue], ils n'ont donc pas beaucoup de patience et, la plupart du temps, ils sont vraiment grossiers avec les jeunes... C'est vraiment une grande réussite quand on finit par obtenir de l'aide sociale pour un jeune. C'est vraiment le cas. Parce qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour que le moins de gens possible soient admissibles. (Fournisseur de services, Vancouver)

La plainte qui revient le plus souvent partout au pays concernant l'aide sociale, c'est que cette dernière ne fournit tout simplement pas suffisamment d'argent aux jeunes pour qu'ils puissent subvenir à leurs propres besoins, sans parler de ceux de leurs enfants :

Je paye 440 \$ de loyer à mon appartement pis j'ai 490 \$ de revenus. Fait que y me reste 50 \$. J'ai 490 \$, habituellement c'est 550 \$ ou 560 \$ mais là, j'ai une dette envers le gouvernement de y'a deux ou trois ans quand j'étais avec mon ex. J'ai reçu des chèques que j'étais pas censé avoir faique là y me coupe à tous les mois faique ça me donne 490 \$ faique j'ai 50 \$ pour mes dépenses du mois de nourriture, pis toute, placements. (Miriam, 25 ans, Montréal)

[Traduction]

J'ai volé tout le lait maternisé de mon fils la première année de sa vie, parce qu'il me restait seulement 25 \$ (de mon chèque d'aide sociale) après avoir payé mon loyer et mes factures. Une boîte de lait maternisé coûte 25 \$, et il boit une boîte en trois jours. Qu'est-ce que je suis censée faire? (Gillian, 22 ans, Ottawa)

Vivre sous le seuil de la pauvreté est extrêmement décourageant, débilitant et injuste; pour les jeunes qui s'apprêtent à quitter la rue, c'est aussi démoralisant. Des jeunes qui reçoivent des prestations d'aide sociale étaient beaucoup plus susceptibles de retourner dans la rue que ceux qui occupaient un emploi. Plusieurs jeunes ont attribué la détérioration de leur relation avec leurs partenaires ou colocataires aux problèmes d'argent, à cause desquels ils finissaient par perdre leur logement :

[Traduction]

Je suis restée environ trois mois [dans mon premier logement] et [mon petit ami et moi], on ne s'entendait pas bien, vous savez, on n'avait pas beaucoup d'argent. Deux jeunes qui vivent de l'aide sociale... (Joanna, 17 ans, Toronto)

Une constatation importante de l'étude est que bon nombre d'anciens jeunes de la rue qui reçoivent de l'aide sociale continuent d'avoir des activités dans la rue qui leur permettent d'avoir de l'argent (comme mendier et nettoyer les vitres d'auto) afin de survivre financièrement :

[Traduction]

Ils ont découvert qu'on était un couple, alors ils nous ont mis ensemble, et il y a 600 \$ de notre chèque qui vont directement aux propriétaires, et il nous reste 227 \$ pour deux, ce n'est pas beaucoup... on était censé recevoir 180 \$ chacun, mais on a seulement 227 \$ ensemble... On a assez pour vivre pendant une semaine par mois, la première semaine du mois, pour la bouffe et tout le reste. Mais pas pour le reste du mois, alors on doit quêter. (Emily, 18 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je reçois de l'aide sociale, et je quête parfois. C'est à peu près le seul moyen de gagner de l'argent. (Karen, 19 ans, Halifax)

Les jeunes et les fournisseurs de services ont aussi critiqué le manque de souplesse du système d'aide sociale, qui ne permet pas de soutenir les prestataires qui occupent un emploi :

[Traduction]

J'essaie de quitter l'aide sociale pour travailler, ce qui n'est pas la chose la plus facile à faire quand on sait que le système est conçu pour qu'on continue de dépendre de l'aide sociale... surtout en ce qui concerne les gens qui ont des enfants, parce que les garderies subventionnées sont complètement inaccessibles; c'est incroyable. Il faut avoir un emploi avant d'inscrire un enfant à une garderie subventionnée. Comment on fait pour chercher un emploi avec un enfant de deux ans? (Tammy, 27 ans, Toronto)

[Traduction]

Je crois qu'il y a certains fraudeurs dans le système, mais il n'y en a pas autant que les gens aimeraient le croire; je crois que notre système d'aide sociale est dégradant, et qu'il n'incite pas les gens à changer. Donc, si le jeune obtient un emploi avec un salaire tout juste supérieur à ce qu'il recevrait de l'aide sociale, il n'a plus droit à la carte de soins dentaires ni à l'allocation de transport; en fait, certaines personnes n'ont pas les moyens de quitter l'aide sociale. C'est révoltant. Il devrait y avoir un équilibre. (Fournisseur de services, Toronto)

[Traduction]

Disons que tu essayes de recommencer à zéro, que tu as un logement et que tu perds ton travail, quelque chose comme ça. Si tu quittes la rue et que tu as un emploi, mais que tu le perds et que tu dois vivre encore de l'aide sociale pendant un certain temps pour mettre un peu d'argent de côté... c'est à ce niveau-là qu'il faut faire des améliorations. Parce que, après avoir quitté un emploi ou avoir été congédié, ça prend six semaines

avant que tu puisses présenter une demande. Et quand tu le fais, ils te disent de continuer à chercher du travail jusqu'à ce que tu reçoives des prestations, et à ce moment-là c'est trop tard, il faut payer le loyer et la facture d'électricité en retard; c'est ça qu'il faut améliorer, donner plus d'argent aux gens et rendre l'aide sociale plus accessible aux gens qui perdent leur emploi. (Craig, 21 ans, Halifax)

En général, les jeunes qui ont amorcé une démarche pour quitter la rue en arrachent financièrement, qu'ils occupent un emploi au salaire minimum ou qu'ils reçoivent des prestations d'aide sociale. Aux difficultés associées aux processus de sortie s'ajoute la crainte très réelle d'un retour imminent à l'itinérance. Même si les jeunes qui ont participé à l'étude ont exprimé dans une certaine mesure de la gratitude envers le régime d'aide sociale, les problèmes relatifs à l'accès et au montant des prestations sont écrasants et sérieux.

Logement : Trouver un endroit où vivre

[Traduction]

La première chambre que j'ai louée était dans une maison de chambres très vieille et mal entretenue; les autres locataires étaient des drogués, des prostituées, des malades mentaux. Le propriétaire, un trafiquant de drogues connu, profitait de la situation et demandait 450 \$ par mois par chambre. C'est le genre de chose que vous, les « gens normaux », ne connaissez que par ouï-dire. Ce n'était pas rare d'aller à la salle de bain commune et de voir quelqu'un qui ne vivait même pas là en train de fumer du crack, de s'injecter de la drogue... les corridors empestaient le vinaigre à cause des gens qui s'injectaient du crack. Souvent, je voyais apparaître des policiers qui venaient arrêter des trafiquants de crack... ils cognaient à ma porte par accident, et je pouvais lire la pitié dans leurs yeux quand ils me regardaient. Parce que je suis petite, mignonne et que je n'ai pas l'air d'une droguée... J'avais peur quand j'étais seule là-bas. (Pixie)

La chasse au logement

L'une des étapes clés du processus de sortie consistait à trouver un logement convenable et abordable. Même si le coût et la condition des logements diffèrent d'une région à l'autre du pays, les jeunes qui vivaient de l'aide sociale ou qui touchaient le salaire minimum avaient peu de possibilités de trouver un logement décent et éprouvaient de nombreux problèmes à cet égard. Les logements disponibles dans leur fourchette de prix sont souvent de si piètre qualité que certains jeunes préféraient retourner vivre dans la rue ou séjourner dans des refuges :

[Traduction]

On ne reçoit pas assez d'argent de l'aide sociale, et je refuse de vivre dans la chambre d'une maison où il y a huit gars et être obligée de nettoyer le siège de toilette rempli de poils, de ramasser leurs cochonneries dans la cuisine et de supporter des gars qui me disent : « Si tu veux une bière, viens dans ma chambre ». Je préfère endurer les conditions des refuges, puis finalement trouver un logement qui sera mon chez-moi, ne pas m'en faire à propos de toute cette merde et ne pas avoir peur que mes choses soient volées. Je préfère encore passer d'un refuge à un autre établissement de type refuge. (Simone, 19 ans, Toronto)

[Traduction]

C'est l'un des premiers obstacles qu'ils ne peuvent tout simplement pas surmonter, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir un logement, même dans ce coin-ci. Ou encore, les conditions sont si terribles qu'ils ne veulent même pas y penser. (Fournisseur de services, Vancouver)

Afin d'éviter ce type de situation, certains jeunes choisissent de payer un loyer bien supérieur à leurs moyens pour un logement à peine mieux que ceux qui se trouvent à l'échelon le plus bas du marché de l'habitation. Pis encore, ces lieux relativement coûteux sont souvent de très piètre qualité, particulièrement à Toronto et à Vancouver, où les loyers sont, à tous les niveaux du marché, exorbitants :

[Traduction]

Ma portion du loyer est de 515 \$, et le total de notre loyer est de 1 030 \$ pour un logement de deux chambres à coucher qui était en très mauvais état quand on l'a loué. C'était vraiment épouvantable. Mon fils est tombé très malade durant le premier mois, parce qu'il y avait tellement de moisissures dans la salle de bains qu'on ne pouvait pas s'en débarrasser. C'était de la vraie merde, mon vieux. Dieu merci, j'ai un partenaire, parce que sans lui, je ne sais pas comment je pourrais louer un logement. Une mère célibataire reçoit 511 \$ de l'aide sociale par mois pour le logement; qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça? On ne peut même pas louer une chambre pour moins de 525 \$. (Tammy, 27 ans, Toronto)

[Traduction]

Quand on était à Vancouver, à moins de payer plus de 400 \$ ou 450 \$ par mois, on se retrouvait dans un taudis, mais on recevait seulement 350 \$ de l'aide sociale par mois pour le loyer, et pour ce prix-là, on a seulement une chambre de motel crasseuse de huit par huit ou de huit par seize. Et personne ne veut vivre là parce que c'est vraiment petit, qu'il y a seulement une salle de bain partagée et un petit lavabo et que c'est un vrai taudis; et ils ne seront jamais réparés parce qu'ils savent qu'on n'a pas l'argent, enfin, je n'en dirai pas plus. Donc, on doit se contenter de ce qu'on a avant de trouver un meilleur emploi ou de quitter l'aide sociale. Pour ce qui est du logement, ce n'est pas très plaisant à Vancouver. (Roger, 21 ans, Halifax)

En raison de la situation du logement dans la plupart des villes canadiennes, les jeunes doivent habituellement consacrer beaucoup de temps et d'efforts à la recherche d'un logement et, s'ils sont chanceux, en trouver un qui est à la fois décent et abordable :

[Traduction]

Ça n'arrive pas juste en claquant des doigts. Il faut prendre le temps, y aller par étapes, se promener, aller visiter des logements. Je n'ai pas visité juste un logement, j'en ai vu 30, certains avaient l'air vraiment sales, il y avait des coquerelles, et le propriétaire disait qu'il arrangerait tout avant que je déménage. Non merci! (Allison, 20 ans, Toronto)

Selon la plupart des participants, la recherche d'un logement était une tâche extrêmement décourageante, qui s'ajoutait aux sentiments d'insécurité, de manque de confiance en soi et de fragilité qu'éprouvent les jeunes qui veulent quitter la rue :

[Traduction]

C'est pratiquement impossible de trouver un endroit, même après avoir cherché pendant des mois. Parfois, tu vas visiter un logement, et le propriétaire te regarde d'un air... il ne te dit pas carrément qu'il ne veut rien savoir de toi, mais tu sais ce qu'il pense juste en le regardant. Et si tu insistes, il te dit qu'il est déjà loué ou qu'il attend l'appel de quelqu'un; pis tu retournes au logement, et il est toujours à louer. Alors tu dois vivre dans un trou pour sortir de la rue; je pense que je préfère vivre dans la rue que dans un trou. (Bob, 23 ans, Halifax)

C'est tout le temps des problèmes, des engueulades avec des amis avec qui j'étais supposé partir en appart ou un propriétaire qui allait nous louer pis finalement le lendemain : ah, je veux pu vous le louer... À Montréal, c'est la grosse crise du logement depuis deux ans. C'est dure se trouver un appartement. Fai que y'a du monde de la rue

qui se cherche des appartements pis qui se décourage. C'est du monde qui n'a pas eu d'appartement pendant x temps. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

Un tel découragement est accentué par le fait que, pour la plupart des jeunes de la rue, la recherche d'un logement requiert des compétences et la connaissance de certaines normes culturelles que, bien souvent, ils ne possèdent pas. Les tâches associées à cette recherche, comme parcourir les journaux, les sources sur Internet et les listes de logements, prendre des rendez-vous et s'y présenter, exigent des caractéristiques personnelles qui font défaut aux jeunes de la rue. Le coût du transport et le manque de connaissances à propos des logements s'ajoutent à ces problèmes psychologiques :

[Traduction]

Maintenant, ils nous donnent une liste de logements, mais si tu vis renfermé depuis deux ou trois ans, ce n'est pas évident; ils te donnent une feuille qui dit que, si tu peux la faire signer, tu pourras avoir de l'aide sociale et payer ton loyer. Mais d'habitude, ça ne dure pas très longtemps parce que, pour faire ça, tu dois te rendre dans tous les coins de la ville. Ça veut dire que, d'une façon ou d'une autre, tu dois prendre un autobus ou trouver quelqu'un qui a une voiture, et c'est vraiment difficile d'avoir des billets d'autobus. . . et même si tu réussis à visiter un logement, si tu ne sais pas exactement quoi chercher, il n'y a pas moyen de savoir si tu te fais avoir ou non. (Jay, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je trouve que c'est une drôle de transition, surtout pour les gens de la rue, parce qu'ils vivent dans une sous-culture et qu'il est difficile pour eux d'intégrer la culture dominante; ils ont même de la difficulté à téléphoner à un propriétaire ou à lire le journal. (Fournisseur de services, Toronto)

Discrimination

Selon les participants, même lorsqu'ils réussissaient à trouver un logement décent et abordable, les propriétaires représentaient un important obstacle. Les conclusions de l'étude révèlent que l'un des plus grands obstacles à la location d'un logement était diverses formes de discrimination. Sans parents pour co-signer le bail, la plupart des propriétaires exigent des références et (ou) une vérification de la solvabilité des jeunes avant d'accepter de leur louer un logement.

[Traduction]

Vous savez, on ne peut pas avoir notre propre logement parce que personne ne veut nous en louer un étant donné qu'on n'a pas de références ni rien de tout ça, et qu'on n'a jamais eu notre propre logement. (Josh, 25 ans, Halifax)

[Traduction]

L'autre chose, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de propriétaires qui sont prêts à louer un logement à un jeune, surtout s'ils ne savent pas d'où il vient; ils veulent toujours des références et ce genre de choses, et si le jeune n'en a pas, c'est plutôt difficile. (Fournisseur de services, Calgary)

[Traduction]

Par la suite, je ne pouvais pas obtenir de l'aide sociale parce que j'avais une mauvaise cote de crédit, et je ne pouvais pas trouver un logement à cause de ma mauvaise cote de crédit et de mon casier judiciaire. (Tammy, 27 ans, Toronto)

Incapables de fournir des références ou de montrer qu'ils possèdent une bonne cote de crédit, les jeunes de la rue sont d'autant plus marginalisés au sein du marché de

l'habitation et, par conséquent, ils sont souvent forcés d'accepter des logements de très piètre qualité, à un prix élevé :

[Traduction]

On aurait pu avoir un logement de trois chambres à coucher sur deux étages dans un immeuble résidentiel pour environ 1 095 \$, mais ils vérifiaient la solvabilité des locataires. . . On a trouvé une maison [pour 1 500 \$] où on ne vérifiait pas la solvabilité, ni rien. . . on n'avait pas le choix, parce que je n'ai aucune cote de crédit et [mon colocataire] n'a pas une bonne cote. On n'a ni l'un ni l'autre un casier judiciaire, mais c'est l'insolvabilité qui est le problème, et quand on se rend dans un immeuble résidentiel, ils nous font suer avec ça jusqu'à ce qu'on devienne bleu. (Christine, 19 ans, Toronto)

L'âge aggrave ces problèmes, puisque les propriétaires sont souvent réticents à louer un logement à des jeunes, craignant qu'ils soient irresponsables et qu'ils causent des problèmes :

[Traduction]

C'est vraiment difficile de trouver un logement quand on est jeune; il faut mentir à propos de sa date de naissance quand on remplit une demande, parce que personne ne va croire que tu vas pouvoir payer les factures. C'était vraiment un énorme obstacle de trouver quelqu'un qui voulait bien me louer un appartement. (Anna, 21 ans, Halifax)

Mais pour trouver un appartement en tant que tel, j'ai toujours eu deux réponses : soit que je suis trop jeune, soit qu'ils me disent que l'appartement est déjà loué, ou soit qu'ils veulent pas me le louer. Le dernier propriétaire que j'ai vu hier, ben ce qu'il m'a dit c'est je loue pas mon appartement pour deux raisons : y'a déjà assez de problèmes dans le bloc pis t'as l'air de quelqu'un qui fait du trouble alors je te veux pas dans mon appartement. (François, 24 ans, Montréal)

De plus en plus de jeunes de la rue adoptent des animaux domestiques, souvent pour se protéger et avoir un compagnon dans la rue. Bon nombre d'entre eux tissent de solides liens avec leurs animaux et s'en sentent responsables, et ils ne veulent pas les abandonner lorsqu'ils quittent la rue. Cependant, les jeunes qui ont des chiens sont encore plus limités lorsqu'ils cherchent un logement, puisque, souvent, les propriétaires n'acceptent pas les animaux. Kevin décrit comment ce dilemme l'a affecté :

[Traduction]

C'est vraiment difficile de trouver un endroit qui autorise les chiens. Juste de garder un chien quelque part assez longtemps pour que je puisse travailler pour avoir un logement, c'était quelque chose que je ne pouvais pas faire non plus. . . Une fois que j'ai eu mon chien, c'était une responsabilité, je ne pouvais pas l'abandonner tout simplement...

(Kevin, 19 ans, Halifax)

Comme ils sont sans abri et pauvres, les jeunes de la rue sont aussi désavantagés par leur apparence débraillée. Les jeunes ont décrit comment les propriétaires qui semblaient enclins à leur louer un logement au téléphone changeaient complètement d'attitude lorsqu'ils les rencontraient en personne :

[Traduction]

C'était très difficile [de trouver un logement]. Quand on allait quelque part, on y allait avec les vêtements qu'on avait et notre sac à dos; je veux dire, où est-ce qu'on aurait bien pu les mettre? Certaines personnes nous disaient au téléphone de venir visiter le logement, alors on s'y rendait, et ils nous disaient : « Oh, d'accord, au revoir maintenant »... On aurait pu avoir un superbe logement dans un sous-sol, mais juste à cause de notre apparence, on ne l'a pas eu, c'était vraiment chiant. (Erica, 17 ans,

Vancouver)

Le fait d'être prestataire de l'aide sociale constituait une autre source de discrimination. De nombreux jeunes ont affirmé qu'ils ont été chassés par des propriétaires qui refusaient de signer leur demande d'aide sociale, des formulaires de preuve de résidence et (ou) les formulaires d'« intention de louer » :

[Traduction]

Bien des propriétaires se rendent compte qu'on doit obtenir une preuve d'adresse signée et ils nous disent : « Tu reçois de l'aide sociale ou tu es jeune, on veut que ce soit tranquille ici ». Vous savez ce que je veux dire, je sais que c'est de la discrimination fondée sur l'âge et tout ça, mais il n'y a rien qu'on puisse faire. Et ils nous demandent pourquoi on reçoit de l'aide sociale... pourquoi tu es toute seule si jeune, quel est le problème? (Simone, 19 ans, Toronto)

[Traduction]

Les propriétaires refusent souvent de louer à un jeune de 16 ans, même s'ils ne le disent pas carrément, parce qu'ils ont eu de mauvaises expériences avec les jeunes. Notre propriétaire ne signera pas de contrat de location avec l'aide sociale; s'il sait qu'un jeune reçoit de l'argent de l'aide sociale, il ne signera pas... il y a toutes sortes de croyances dans la société concernant les jeunes de la rue, les jeunes détenus, il y a tellement de jugements... Vous vous heurtez à des obstacles simplement parce que vous êtes des adolescents et pire encore des adolescents sans abri ou des adolescents itinérants qui ont fait de la prison. (Fournisseur de services, Calgary)

Ces différentes formes de discrimination se chevauchent et se recoupent; ainsi, les jeunes peuvent faire l'objet de toutes sortes de discrimination et d'un traitement inéquitable. En outre, la demande de logements étant supérieure à l'offre presque partout

au Canada, les jeunes sont en concurrence avec des locataires « socialement acceptables ». Il n'est donc pas étonnant que la location d'un logement constitue un vrai défi pour ceux qui quittent la rue :

Comme le propriétaire, tsé y va louer à qui. Au gars qui vient juste de sortir de la rue, qui est sur l'aide sociale, pis qui a pas de référence à donner, ou ben y va prendre la famille avec deux enfants pis que la femme travaille pis y vont payer avec leur argent à banque. Une famille normale selon la société. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

[Traduction]

C'était très difficile de trouver un logement avec mon chien. C'est vraiment un bon chien, mais personne ne veut louer à une fille de 18 ans qui a un chien et qui reçoit de l'aide sociale. Et ils ne me demandent même pas si je vais à l'école, ils n'ont qu'à me voir avec mon chien, et à voir mon formulaire d'« intention de louer », et ils refusent tout de suite parce qu'ils s'imaginent que je vais passer mon temps à faire la fête. (Heidi, 19 ans, Halifax)

Économiser pour un logement

Économiser suffisamment d'argent pour pouvoir payer le premier et le dernier mois de loyer est de toute évidence un véritable obstacle pour les jeunes sans abri. Bon nombre d'entre eux se retrouvent dans une impasse totale puisqu'il est impossible de trouver du travail et de toucher des prestations d'aide sociale sans avoir un logement, et vice versa :

[Traduction]

On ne peut pas avoir d'emploi à moins d'avoir un logement, et on ne peut pas avoir d'adresse si on n'a pas d'argent, et il faut avoir un emploi pour avoir de l'argent. C'est

un énorme cercle vicieux, et il n'y a vraiment rien qu'on puisse faire. (Christine, 19 ans, Toronto)

[Traduction]

Il y a beaucoup d'obstacles. Ils ne peuvent avoir de l'aide sociale, ni un emploi gratifiant parce qu'ils n'ont pas d'endroit pour vivre. On ne peut pas obtenir de l'aide sociale à moins d'avoir une adresse de résidence. S'ils n'ont pas de logement, où les employeurs pourront-ils les joindre? C'est vraiment un énorme cercle vicieux. (Fournisseur de services, Vancouver)

Même quand les jeunes réussissent à trouver un emploi pendant qu'ils sont dans la rue ou dans un refuge, il est extrêmement difficile pour eux de mettre de l'argent de côté. Dans la plupart des villes du Canada, les propriétaires exigent le premier ou le dernier mois de loyer (ou les deux), ou encore un dépôt substantiel, en cas de dommages. Cette exigence est difficile à respecter pour quiconque travaille au salaire minimum, et il est presque impossible d'y satisfaire pour un jeune qui vit dans la rue, dans un refuge ou sur le divan de quelqu'un. Plus ils mettent de temps à trouver un logement, plus ils risquent de ne pas pouvoir conserver leur emploi, pour des raisons qui seront analysées plus en détail dans la section qui porte sur l'emploi :

[Traduction]

Eh bien, l'argent est vraiment un gros obstacle, parce que quand on vit dans la rue, que ce soit dans un refuge ou non, il faut essayer d'économiser pour le premier et le dernier mois de loyer, mais il faut aussi répondre à nos besoins personnels... Je veux dire, comment est-ce que je suis censé épargner pour le premier et le dernier mois de loyer quand j'essaie de payer mes dettes et toutes mes factures qui ne sont pas réglées. (Randall, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Ici, le loyer est vraiment élevé comparativement aux revenus, et le fait de devoir payer le premier mois de loyer comme dépôt en cas de dommages est vraiment un énorme obstacle. Plusieurs endroits exigent seulement la moitié du loyer, c'est beaucoup plus facile à gérer, parce que cette somme est inférieure au montant total du chèque. Même si un jeune a un emploi, il reçoit un chèque et il doit attendre un autre chèque, c'est-à-dire un mois complet, avant de pouvoir verser un dépôt en cas de dommages et payer son premier mois de loyer; alors il se retrouve dans un refuge ou dans la rue pendant un mois, et la situation peut se détériorer pendant cette période. Je vois beaucoup de cas comme ça. (Fournisseur de services, Calgary)

Dans de nombreuses provinces, les prestataires d'aide sociale sont admissibles à un montant équivalant au premier et au dernier mois de loyer une fois par année. Cette mesure est utile pour les gens qui affichent une stabilité sur le plan du logement, mais comme les jeunes de la rue perdent souvent leur logement après quelques mois, ils se retrouvent dans une impasse pendant qu'ils cherchent un autre endroit. Comme l'illustre le témoignage ci-dessous, un jeune estimait raisonnable d'épargner pour le premier mois de loyer, mais économiser pour le deuxième mois s'est révélé une tâche plus difficile :

[Traduction]

Le problème, c'est que bien des endroits exigent le premier et le dernier mois de loyer, et comme j'ai reçu le montant du premier et du dernier mois en octobre ou en septembre de l'année dernière, je n'étais pas admissible à recevoir un autre montant avant octobre ou septembre de cette année; je pouvais seulement avoir 520 \$, et je n'avais pas suffisamment d'argent pour payer le premier et le dernier mois de loyer, et personne ne voulait accepter juste un dépôt et me réserver un logement. Tout ce que je pouvais faire, c'était de payer un dépôt et de ne pas demeurer dans le logement jusqu'à ce que je

puisse payer le reste, mais personne ne voulait accepter ces conditions. (William, 20 ans, Toronto)

Services d'habitation

Malgré les obstacles mentionnés ci-dessus, en étant persévérants, travaillants et chanceux, de nombreux jeunes ont réussi à louer un appartement. Selon les participants, les jeunes avaient souvent recours, dans une certaine mesure, au soutien des services d'habitation, par exemple pour les aspects pratiques de la chasse aux logements. La plupart des jeunes utilisaient Internet et la liste de logements des centres de services aux jeunes de la rue et avaient reçu des conseils et un soutien de fournisseurs de services durant leurs négociations avec les propriétaires :

[Traduction]

En bas, dans le cartable des logements [à Evergreen], j'ai vérifié toute une série d'endroits qui pouvaient m'intéresser, et j'ai pris en note les numéros de téléphone et les coordonnées. J'en ai appelé quelques-uns. J'ai téléphoné à un propriétaire, et tout avait l'air beau quand l'un des travailleurs d'en bas a appelé et a arrangé quelque chose. Je l'ai alors rappelé, et il m'a donné du fil à retordre à propos de quelque chose, alors je suis allé voir le conseiller... il l'a donc rappelé et s'est montré un peu plus ferme. Il m'a fixé un rendez-vous pour que je puisse aller voir le logement [où je vis maintenant].

(Steve, 19 ans, Toronto)

[Traduction]

Mon travailleur m'a aidé, m'a acheté des journaux, puis je lui ai montré quelques endroits qui étaient annoncés dans les journaux, et je lui ai demandé si c'était bon pour moi. C'est lui qui m'a expliqué si les logements étaient de bons endroits pour moi.

(Simon, 18 ans, Toronto)

D'autres jeunes ont pu trouver leur logement grâce à des relations personnelles ou en parcourant eux-mêmes les journaux, mais comptaient sur les centres de services comme référence :

[Traduction]

Sans [Chez Pops], je n'aurais pas pu trouver un logement... mais ce n'est pas eux qui m'ont aidé à trouver le logement. J'ai trouvé quelqu'un qui savait qu'il y avait quelques logements gratuits. Il était censé en prendre un, mais il n'avait pas le temps et il me l'a refilé. Là où Pops m'a aidé, c'est quand j'ai dit au propriétaire que je travaillais à un projet Chez Pops, il connaissait ce service et sa réputation, c'est pour ça qu'il m'a donné le logement. (Mohamed, 23 ans, Montréal)

Logement : capacité de le conserver

Les conclusions de l'étude révèlent que, en moyenne, les jeunes conservent leur premier logement pendant environ trois ou quatre mois, et qu'ils répéteront ce scénario à quatre ou cinq reprises avant d'être logés de façon stable pendant une période prolongée. Ce phénomène peut s'expliquer par l'attrait qu'exerce la vie dans la rue, et surtout par la consommation abusive d'alcool et de drogues. Cette conclusion sera analysée plus en détail dans une section subséquente.

La plupart des jeunes se retrouvaient dans la rue lorsqu'ils étaient soudainement expulsés, sans soutien et sans économies. Cela se produisait souvent après la perte d'un travail ou en raison de l'instabilité d'un emploi. Ce qui est troublant, c'est que les jeunes eux-mêmes ont très peu de contrôle sur de tels événements et, en raison de situations

ténues et fragiles, ils peuvent se retrouver de nouveau sans abri après avoir travaillé dur et trouvé la motivation pour sortir de la rue :

[Traduction]

[Je suis sorti de la rue] deux fois. Je vivais au même endroit à Rendell, et j'ai été expulsé deux fois parce que je n'avais pas payé mon loyer. Mes patrons m'avaient exploité. (Adrian, 24 ans, Calgary)

[Traduction]

Chanceux comme je suis, en janvier [mon patron/propriétaire] va probablement me dire qu'il n'a plus besoin de moi pour faire l'entretien des appartements, et il me augmentera le loyer à 300 \$, et là, je vais être dans la merde... c'est presque inévitable. Peut-être que je pourrai garder mon emploi et qu'il n'augmentera pas mon loyer, mais s'il le fait, je serai mal pris et je me retrouverai à la rue parce que je ne trouverai pas un endroit qui me convient pour l'argent que j'ai. Le retour à la rue est une réalité constante. (Todd, 26 ans, Ottawa)

Le témoignage suivant met en lumière la façon dont le prix élevé des logements locatifs, jumelé à un emploi au salaire minimum, crée un environnement fragile et instable pour les jeunes qui veulent quitter la rue :

[Traduction]

L'effet combiné du salaire minimum et du loyer élevé est un facteur important. Il n'y a qu'à calculer, et on voit que ça ne marche pas. C'est très difficile d'atteindre une certaine stabilité parce que, à la moindre petite crise, un jeune peut se retrouver de nouveau dans la rue. Il n'y a pas juste la question du salaire; c'est difficile pour un jeune qui n'a pas certaines compétences, parce que tout ce qu'il peut décrocher, c'est un emploi au salaire minimum, souvent à temps partiel. Encore une fois, il est difficile

d'épargner suffisamment d'argent pour obtenir d'un seul coup tout ce dont on a besoin.

(Fournisseur de services, Calgary)

Les jeunes qui reçoivent de l'aide sociale ont aussi parlé de leur situation financière fragile, non seulement parce que leur revenu mensuel est généralement moins élevé que celui de la plupart des jeunes qui occupent un emploi, mais aussi parce qu'ils estiment qu'ils ne savent jamais si le système d'aide sociale déduira leur salaire de leurs prestations ou mettra fin à leurs prestations. Pour la plupart des jeunes, un retour à la vie dans la rue représentait une menace constante et imminente :

[Traduction]

[Mon petit ami] sortait de la rue et y retournait. Comme la plupart des jeunes de la rue, il finissait par en sortir, puis il faisait quelque chose qui bousillait tout et paf ! il retournait dans la rue. Surtout à cause de l'aide sociale, parce qu'ils peuvent couper nos prestations n'importe quand. (Rose, 17 ans, Toronto)

[Traduction]

Je vis dans l'est et... on vient de mettre fin à mes prestations d'aide sociale... je vais bientôt retourner dans la rue. (Janet, 21 ans, Vancouver)

Dans certains cas, les jeunes ont perdu leur logement en raison de leurs activités précédentes dans la rue. Les participants étaient souvent arrêtés en vertu de mandats non exécutés pendant qu'ils habitaient un logement. Ironiquement, la plupart des mandats n'étaient pas de nature criminelle, mais avaient trait à des contraventions non payées pour des activités de survie dans la rue, comme le nettoyage de vitres d'auto et la mendicité, qui contrevenaient à des ordonnances municipales. Après avoir enfin trouvé

un logement, les jeunes sont « poussés » de nouveau dans la rue (par le système de justice pénale) à un moment où ils sont incapables de rembourser la municipalité :

Je me faisais arrêter parce que j'avais des tickets pas payés dans le temps faique là je me faisais arrêter faique là je perdais mon appart parce que je pouvais pas payer mon loyer parce que j'étais en prison. Pis quand je sortais de prison, je me ramassais le cul sur l'asphalte. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

Souvent, les jeunes considéraient leur expulsion comme indépendante de leur volonté, mais bon nombre d'entre eux ont admis leur propre culpabilité dans ce domaine, particulièrement au cours de leurs premières tentatives pour sortir de la rue. Le témoignage suivant met en lumière les différentes expériences d'expulsion que vivent de nombreux jeunes qui reconnaissent leur culpabilité dans certains cas, mais non dans d'autres :

[Traduction]

La première fois que j'ai été [expulsé], c'est parce que je buvais beaucoup; j'avais payé le premier et le dernier mois de loyer, mais quand j'ai eu le chèque suivant, je suis sorti et j'ai fait la fête, j'ai bu avec tous mes amis et je n'ai jamais payé le loyer. La deuxième fois, c'était parce que mon frigo était brisé et que mon propriétaire a refusé de le réparer, alors je lui ai dit que je refusais de payer mon loyer. Je ne me souviens plus pourquoi j'ai été expulsé la troisième fois, mais la fois suivante, c'était à cause de mon chien.

(William, 20 ans, Toronto)

Tant les jeunes que les fournisseurs de services ont souligné que l'expulsion ne signifiait pas nécessairement le retour du jeune à la « case départ » du processus de sortie, même si le jeune se retrouvait de nouveau dans la rue. Le fait d'avoir pu trouver un logement et

d'y avoir passé quelque temps était perçu par la plupart comme une « réussite » proprement dite, et a souvent permis aux jeunes de regagner leur confiance en soi et d'acquérir des connaissances de base précieuses. Comme le décrit le témoignage suivant, chaque tentative pour sortir de la rue peut augmenter les attentes d'un jeune, ce qui renforce graduellement sa confiance en lui et améliore ses conditions d'hébergement :

[Traduction]

Tes attentes sont plus élevées; plus tu sors de la rue souvent, plus tu es exigeant. La première fois, tu te contentes d'une chambre, tu trouves ça fantastique. Puis tu veux une chambre à coucher, puis tu en veux deux et après, tu veux ta propre cuisine, ton propre salon et tout, et ça s'améliore de plus en plus vous savez. Puis en fin de compte, tu ne retournes plus dans la rue. (Karen, 19 ans, Halifax)

La vie dans les hôtels : Vancouver

Vancouver regorge d'habitations d'une seule pièce de piètre qualité ou de chambres d'hôtel situées dans le secteur est du centre-ville. Pour les jeunes de la rue, ces habitations sont moins coûteuses, plus disponibles et plus facilement accessibles (les propriétaires demandent rarement des références ou le premier/dernier mois de loyer) que les logements ordinaires. En outre, les jeunes de la rue sont moins victimes de discrimination de la part des propriétaires en ce qui a trait à leur âge, à leur apparence ou à leur statut d'assisté social. Cependant, ces habitations sont souvent de piètre qualité et sont généralement déprimantes, dangereuses et insalubres, à tel point que la rue devient parfois une option plus attrayante :

[Traduction]

Je vis sur la rue Pender, à l'hôtel Asia. Il faut que je sorte de là, vieux, je ne peux même pas boire l'eau : quand j'ouvre l'eau chaude, il sort une eau brune de couleur rouille; et quand j'ouvre l'eau froide, elle n'est pas brune, mais je me rappelle que la première fois où j'en ai bu, je me suis senti tout étourdi, je suis tombé et j'ai perdu connaissance. J'ai été vraiment malade pendant quelques jours. (Jordan, 21 ans, Vancouver)

[Traduction]

À Vancouver, c'est presque impossible; si tu es célibataire et que tu ne connais personne, ou si tu ne veux pas vivre avec quelqu'un d'autre, que tu veux ton logement à toi, tu te retrouves dans une chambre d'hôtel dégueulasse parce que c'est tout ce que tu peux te payer avec ton chèque d'aide sociale... Alors si tu veux sortir de la rue, il faut que t'arrêtes de prendre de la drogue, mais t'as juste les moyens de vivre dans un hôtel rempli de toxicos, de trafiquants de crack et de meth et, je vais vous dire, je préfère vivre dans la rue parce que c'est tellement déprimant d'être là-dedans, et c'est presque pire que la rue... On n'a pas tellement le choix. (Summer, 19 ans, Vancouver)

Selon les fournisseurs de services de Vancouver, dans ce type de chambres d'hôtel, les jeunes courent à peu près le même risque d'exploitation que dans la rue :

[Traduction]

Dans les hôtels minables dirigés par des gestionnaires exploités, les jeunes sont en danger parce qu'ils vivent avec des adultes qui ont deux fois leur âge et parfois plus, et certains d'entre eux sont des consommateurs de drogue et ils peuvent les exploiter. (Fournisseur de services, Vancouver)

[Traduction]

La plupart des jeunes, lorsqu'ils sortent des refuges et deviennent indépendants, finissent dans des hôtels minables à 325 \$ par mois. Ce sont des hôtels merdiques où l'environnement est aussi dangereux que la rue. (Fournisseur de services, Vancouver)

Tout en reconnaissant les conditions déplorables de ces hôtels, d'autres fournisseurs de services ont expliqué comment la vie dans une chambre d'hôtel constituait souvent une première étape du processus de sortie d'un jeune. Les chambres d'hôtel ne sont pas des endroits où les jeunes veulent habiter à long terme, mais ce genre d'environnement peut prouver qu'il est possible de sortir de la rue et inciter les jeunes à trouver un meilleur endroit à l'avenir. Ainsi, pour de nombreux jeunes de Vancouver, les hôtels font partie du cycle de l'itinérance et constituent un premier pas pour briser ce cycle :

[Traduction]

Habituellement, nos jeunes procèdent par étapes. En général, ils louent une chambre d'hôtel et mettent de l'ordre dans leur vie. Il y a beaucoup de programmes vraiment bien qui permettent aux jeunes de trouver leur premier emploi... [et puis] un petit endroit où vivre. Lorsqu'ils sortent du centre-ville, c'est habituellement un bon signe. (Fournisseur de services, Vancouver)

[Traduction]

Lorsqu'ils habitent dans un hôtel, entourés de criminels et de drogués, ils ne sont plus dans la rue, mais ils se retrouvent dans le même environnement et dans le même cycle. Puis, ils sortent vraiment de la rue en déménageant à l'extérieur de cet environnement, dans un logement ou à l'extérieur de la ville... Il y a donc divers niveaux de succès, et il vaut mieux habiter dans une chambre d'hôtel que d'être sans abri. (Fournisseur de services, Vancouver)

Partager un logement

Une autre stratégie commune aux jeunes qui cherchent un logement dont ils ont les moyens consiste à vivre avec des colocataires. Cependant, pour ce faire, de nombreux

jeunes font face à un dilemme : ils doivent faire confiance à des quasi-étrangers, souvent des gens qu'ils rencontrés récemment dans la rue ou dans un refuge. Cette situation peut augmenter le risque toujours présent d'instabilité en ce qui a trait au logement :

[Traduction]

On n'a pas vraiment les moyens de louer un logement quand on reçoit de l'aide sociale. Je crois que c'est pour ça qu'il y a tellement de gens qui se trouvent un logement puis qui retournent dans les refuges parce que c'est tellement cher et qu'ils sont obligés de vivre avec un colocataire, ils n'ont pas le choix. Ils doivent faire confiance à quelqu'un qu'ils ne connaissent peut-être pas, partager leur vie et leur argent avec ces gens-là juste parce qu'ils croient qu'ils peuvent avoir une meilleure vie, alors ils prennent le risque et ils se retrouvent à la case départ. (Simone, 19 ans, Toronto)

[Traduction]

La moitié des jeunes qui sont dans les refuges ont un emploi, mais ils ne gagnent pas assez d'argent pour déménager dans leur propre logement. Tout le monde dans le refuge cherche un colocataire; si tout le monde pouvait en trouver un, on pourrait vivre dans notre propre logement... Mais encore une fois, on doit dépendre d'autres personnes, pour garder notre emploi et être sûr qu'elles vont payer leur loyer et tout ça. Je ne dépends de personne parce que ça ne marche juste pas. Je ne peux même pas compter sur moi pour quoi que ce soit. (Amanda, 18 ans, Halifax)

De nombreux participants ont raconté des histoires d'expulsion semblables principalement attribuables aux gestes irréfléchis de leurs colocataires, qui faisaient la fête ou se droguaient :

[Traduction]

On était trois à vivre dans une petite pièce pour environ 300 \$ par mois, mais un de nos colocataires a vomi par la fenêtre, sur la terrasse, où il y avait quelqu'un; alors on a tous

été expulsés. On était dehors... On était sorti, alors on ne savait pas qu'on avait été expulsés, et on n'avait pas le droit d'aller prendre nos affaires parce qu'on ne vivait pas là légalement. On a perdu tous nos vêtements et tout le reste. (Rose, 17 ans, Toronto)

Mais il est important de souligner que certains jeunes ont réussi à habiter un logement avec des amis en qui ils avaient confiance. De telles ententes ont davantage tendance à fonctionner lorsque deux jeunes emménagent ensemble, plutôt que tout un groupe de jeunes (ce que nous avons constaté fréquemment durant l'étude) :

[Traduction]

Je voulais m'installer dans une maison à trois chambres à coucher [avec mon ami]; c'était la seule façon de pouvoir payer le loyer; [il faut] emménager avec quelqu'un, quelqu'un en qui tu as confiance. (Christine, 19 ans, Toronto)

Nous avons constaté avec intérêt que de nombreux participants « ouvraient leur porte » à des collègues qui vivaient toujours dans la rue, au nom d'un sentiment d'obligation, de loyauté et de camaraderie. Même si de tels gestes sont louables, selon la plupart des fournisseurs de services, ils peuvent aussi mettre en jeu le processus de sortie des jeunes et leur capacité de conserver un logement :

[Traduction]

Vous savez, ils emménagent ensemble. Il y a trois personnes d'ici ou de n'importe où ailleurs, ils emménagent tous dans un logement et, le temps de le dire, ils sont douze à vivre là et ça devient vite un squat, et on y retrouve la même mentalité que dans la rue. (Fournisseur de services, Vancouver)

[Traduction]

Je suis sortie de la rue quelques fois, mais parfois, c'est difficile de garder un logement. Je suis sortie et revenue au cours des quatre dernières années. J'ai eu quelques logements, mais si tu finis par héberger des amis sans abri, ça devient un énorme squat où il y a des fêtes incontrôlables, et puis tu finis par te faire expulser. J'ai appris ma leçon : quand je trouve un logement, je le veux pour moi toute seule, je ne veux pas de colocataires... Les colocataires, ils ne t'écoutent jamais, ils invitent leurs propres amis; je travaillais... et quand je revenais à la maison, j'étais fatiguée et épuisée, et il y avait de la bière et des fêtes tout le temps, et je ne pouvais pas aller travailler le lendemain parce que j'étais malade ou que j'avais la gueule de bois. (Candice, 22 ans, Montréal)

Vivre avec d'autres jeunes semblait constituer une étape courante du processus de sortie. Les jeunes de la rue emménagent ensemble parce qu'il semble que ce soit le meilleur moyen de trouver un logement. Cependant, selon la plupart des participants, vivre seul procure une meilleure chance de conserver un logement et de franchir les étapes associées à l'abandon de la vie dans la rue :

[Traduction]

Je n'étais pas le seul à payer le loyer. Je n'étais pas le seul à payer les factures; ça a donc été plus facile d'avoir le logement. Cela aurait été un peu plus difficile de vivre seul parce que j'aurais dû trouver de l'argent supplémentaire. Ce qui n'a pas marché, ce sont encore les gens. On est censé s'entraider, mais ils finissent toujours par faire quelque chose qui te nuit... J'en suis maintenant au point où je ne veux plus faire cela... je crois que je vais mieux me débrouiller tout seul.

(Harvey, 24 ans, Calgary)

[Traduction]

Rien de ce que j'ai trouvé n'a vraiment fonctionné. J'ai essayé de louer un logement avec des amis. J'ai essayé de me casser le cul et de gagner quelques milliers de dollars toutes les deux ou trois semaines, mais avec la drogue et les disputes entre les

colocataires et tout le reste, ça ne fonctionnait pas. J'ai juste besoin d'un endroit où je peux vivre seul sans qu'il y ait personne autour de moi pendant un certain temps. Je ne sais pas ce qui fonctionne pour la plupart des gens, mais moi, c'est ce qu'il me faut.
(Chester, 25 ans, Calgary)

Logements subventionnés

Comme nous l'avons mentionné dans les sections précédentes, la pénurie de logements abordables constitue un obstacle important pour les jeunes qui tentent de sortir de la rue. La recherche d'un logement décent et abordable peut être décourageante et épuisante, et certains jeunes perdent espoir et leur motivation. Ils découvrent souvent qu'ils n'ont les moyens de louer que des habitations répugnantes et (ou) dangereuses (comme des chambres individuelles dans des hôtels de Vancouver) ou de partager le logement avec d'autres locataires. En raison de divers facteurs déjà analysés, les jeunes conservent rarement ces types de logements pendant longtemps. Par contre, les quelques jeunes qui ont réussi à obtenir un logement subventionné étaient généralement plus positifs à propos de leur situation et beaucoup plus susceptibles de ne pas retourner dans la rue. Pour une jeune mère de Halifax, son logement subventionné était le premier dont elle était satisfaite :

[Traduction]

Ça a été difficile d'obtenir un logement raisonnable parce que personne ne voulait m'en louer un. En fait, le premier endroit qui me satisfait vraiment est celui où je vis maintenant – c'est un logement subventionné – parce qu'il est situé dans un secteur agréable et que le loyer est abordable, ce n'est pas comme les autres logements que j'ai loués dans ma vie, où je n'ai vraiment jamais été heureuse. (Lisa, 24 ans, Halifax)

En raison de la structure de paiement des logements subventionnés, les jeunes qui reçoivent de l'aide sociale paient un loyer très peu élevé et peuvent consacrer un peu plus d'argent chaque mois à leurs besoins personnels. Puisque le loyer est calculé en fonction de leur revenu, ils sont encouragés à se trouver un emploi, puisqu'ils sont certains de ne jamais consacrer plus de 30 % de leur chèque de paie à leur loyer :

[Traduction]

Mon loyer est de 115 \$; sur les 300 \$ qui me restent, j'ai 195 \$ pour mes besoins fondamentaux et 100 \$ pour ma carte de métro, que j'ai en tant que bénévole... Il est subventionné [le logement]. Ils prennent un pourcentage de mon revenu et, si je trouve un emploi et que je commence à travailler, ils calculeront ma paie, et mon loyer va probablement augmenter si je fais plus d'argent que ce que je reçois de l'aide sociale.

(William, 20 ans, Toronto)

Cependant, il y a de longues listes d'attente pour les logements subventionnés (jusqu'à cinq ans dans certaines régions). Ils constituent donc une option improbable et décourageante pour les jeunes qui cherchent un mode de vie stable à court terme. Les populations de sans-abri « prioritaires », comme les jeunes mères ou les mineurs, avaient généralement de meilleures chances d'obtenir ce type d'aide :

[Traduction]

J'ai présenté une demande au Toronto Central Housing, et parce que j'étais une des priorités sur leur liste d'attente, j'ai obtenu un logement en deux ou trois mois, j'étais vraiment contente... parce que j'étais à risque, parce que premièrement, je vivais avec un... pardon, je vivais une relation de violence et deuxièmement, j'étais enceinte et que je ne vivais pas dans un logement stable. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Mon travailleur ici m'en a parlé, alors je suis allée à un endroit sur Bloor; j'ai pris un numéro, j'ai parlé à quelqu'un et j'ai rempli une demande... Ils m'ont donné des nouvelles quelques semaines plus tard, ils m'ont dit qu'ils avaient un endroit pour moi [une chambre dans une habitation subventionnée]; il y a des gens qui attendent pendant des mois et des mois et même des années, vous savez? Mais il faut croire que quand on est dans la rue et qu'on a mon âge, on fait partie de leurs priorités. (Joanna, 17 ans, Toronto)

Résidence de deuxième étape

D'autres jeunes ont pu faire sortir de la rue en emménageant dans certains types de résidence de deuxième étape avec services de soutien. Ces structures diffèrent des refuges parce qu'elles constituent des résidences stables et à plus long terme; leurs résidents paient un loyer abordable en fonction de leur revenu, et ils sont en général tenus de fréquenter l'école, de travailler à temps plein et (ou) d'être inscrits à des programmes de soutien. Les résidences de deuxième étape font habituellement partie d'autres programmes offerts par des services particuliers destinés aux jeunes (comme les Phoenix Youth Services, à Halifax, et Covenant House, à Toronto); ainsi, les résidents ont l'occasion de continuer de faire partie du programme d'une organisation. Il existe divers modèles de résidence de deuxième étape, certains d'entre eux ciblant des sous-sections particulières de la population de jeunes itinérants, tandis que d'autres procurent un toit aux jeunes qui s'engagent à adopter un mode de vie plus stable. Les conclusions de l'étude révèlent que la résidence de deuxième étape constitue une importante étape préalable à l'autonomie, procurant aux résidents la structure et le soutien dont ils ont besoin pour effectuer cette transition :

[Traduction]

Je croyais que je pouvais simplement [subir un traitement] pendant six semaines, puis arrêter de prendre de la drogue et retourner à mon ancien mode de vie, mais ça n'a pas été le cas... Tout le monde essayait de me convaincre d'aller dans une maison de réadaptation... puis j'ai découvert que le loyer était tellement abordable que ça m'a convaincue... J'aime vraiment ça ici, le loyer est de 300 \$ par mois, et je suis en plein centre-ville. C'est un bon environnement. J'avais vraiment besoin d'un endroit où je ne peux pas consommer et c'est le cas ici... Au début, je n'aimais pas tellement ça parce qu'il y a un couvre-feu quand on vient d'arriver, et il y a beaucoup de règlements. Mais j'en avais vraiment besoin, c'est fantastique... En vivant ici, on ne peut pas retirer de l'aide sociale à moins de suivre un cours ou d'être inscrit à un programme. Alors je me suis inscrite au truc de Gordon House, et je travaille maintenant. (Jane, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

[L'endroit où je vis depuis deux ans] est vraiment bien. Le loyer est abordable, alors c'est très strict, vous savez; on ne peut pas consommer dans cet immeuble, ils mettent les gens à la porte tout de suite parce qu'ils ont une longue liste d'attente de gens qui ne prennent pas de drogues et qui veulent [vivre ici]. (Susan, 20 ans, Vancouver)

Les résidences de deuxième étape offrent un environnement stable aux jeunes qui leur permet de régler leurs problèmes personnels, de devenir plus confiants, de retourner à l'école et (ou) de trouver du travail, d'économiser de l'argent et d'apprendre à vivre de façon autonome à l'avenir :

[Traduction]

Je suis probablement resté [à Phoenix House] pendant environ un an et demi, et c'était très bien. On était bien nourris, j'étais bien traité, j'avais un endroit où aller et, vous savez, j'ai commencé à obtenir quelques emplois, à économiser de l'argent et à acheter

des choses que j'aimais et tout ça, et ils m'ont vraiment aidée avant que j'aie mon propre logement. C'était bien... Il y avait des tuteurs pour ceux qui avaient besoin d'aide en maths, ou en anglais, ou dans n'importe quelle matière, c'est une autre bonne caractéristique de la résidence, on peut avoir de l'aide pour nos études. (Craig, 21 ans, Halifax)

Cependant, comme dans les refuges, les règles et les structures des résidences supervisées se sont souvent révélées trop contraignantes pour certains jeunes. Au Québec, une grande proportion de jeunes a tenté de quitter la rue en séjournant dans des structures de deuxième étape appelées maisons d'hébergement. Ces résidences font l'objet du plus grand nombre de plaintes parmi tous les types d'habitations supervisées, plusieurs jeunes expliquant à quel point les règlements stricts les ont forcés à quitter les lieux (souvent plus d'une fois) après de courts séjours. De tels milieux structurés ont tendance à constituer une transition difficile pour ceux habitués à la liberté et à l'indépendance relatives de la vie dans la rue :

Si je calcule de 1998 à aller jusqu'à 2004, y'a des temps dans un centre d'hébergement, les centres d'hébergement que j'ai eu, ça dure quoi, deux mois, trois mois, quatre mois des places. Parce que moi je suis quelqu'un, moi j'aime ça être dans mes affaires, chez nous, tout seul pis prendre mes affaires. Mais dans un centre d'hébergement, c'est pas pareil. Oui, c'est vrai t'as ta chambre, t'as tes affaires. Mais t'as des réunions, des rencontres, des individus. Ça me dérange pas de faire des suivis ou d'être là pour aider le monde, mais à tous les jours, à tous les deux jours des rencontres d'intervenants, là à moment donné là. (François, 24 ans, Montréal)

J'ai déjà resté dans des maisons d'hébergement pendant deux mois, trois mois, une semaine, sept mois...Parce que les maisons, à chaque fois que j'ai été dans une maison

d'hébergement temporaire j'ai pensé que c'était fini. Mais là-bas c'est que si tu arrives en état de consommation ou que t'enfreints un règlement, ben t'es dehors parce qu'y a beaucoup de demandes. (Michel, 22 ans, Montréal)

Même si certains jeunes considéraient les résidences de deuxième étape comme des endroits contrôlants et paternalistes, ces structures organisationnelles jouent un rôle clé en procurant un soutien important pendant la transition entre la vie dans la rue/un refuge et l'autonomie. Pour bon nombre de participants, ces résidences leur ont donné l'occasion de vérifier graduellement s'ils étaient prêts à abandonner la culture de la rue.

L'emploi

Pour la plupart des participants, trouver un emploi (encore plus que toucher des prestations d'aide sociale) constituait une partie importante du processus de sortie :

[Traduction]

Si je ne peux pas me trouver un emploi après mon projet, je vais probablement retourner dans la rue, mais ce n'est pas ce que je veux. C'est pourquoi je travaille tellement dur... Je suis encore admissible à l'aide sociale... Le problème, c'est que si je recommençais à retirer de l'aide sociale, je n'aurais même pas assez d'argent pour vivre jusqu'à la fin du mois. Je recevrais 550 \$, et si je donne 400 \$ à mon propriétaire, il me restera 150 \$, et ce n'est pas assez pour tout un mois. (Mohamed, 23 ans, Montréal)

Le fait de trouver, d'obtenir et de garder un emploi permettait aux jeunes d'avoir plus confiance en eux et d'avoir une meilleure estime d'eux-mêmes. En outre, un emploi sur le marché du travail officiel permettait aux jeunes de réintégrer la culture dominante et

d'être des citoyens à part entière. Pour certains participants, ce n'est que lorsqu'ils avaient obtenu un emploi qu'ils considéraient qu'ils avaient quitté la rue :

[Traduction]

Quand tu commences à réintégrer la société, tu te sens vraiment bien. C'est bien d'aller travailler tous les jours. C'est un bon sentiment... Juste en lisant le journal dans le métro chaque matin, je me sens comme tout le monde, et personne ne me dévisage maintenant. C'est vraiment agréable. (Karen, 19 ans, Halifax)

[Traduction]

La confiance en soi [est un problème]... Quand j'essayais de quitter la rue, j'avais l'impression que personne n'allait m'aimer, et retourner sur le marché du travail a probablement été la meilleure chose qui me soit arrivée... C'était vraiment super, j'avais enfin de l'argent... Quand on réussit à sortir de la rue, on est plus motivé à se trouver un emploi, peu importe ce qu'on fait, à condition qu'on fasse quelque chose de positif avec notre vie et notre temps. Retourner aux études, avoir un emploi à temps partiel, même s'il faut laver la vaisselle ou préparer des sous-marins. (Ron, 21 ans, Calgary)

Trouver un premier emploi sur le marché du travail officiel était souvent une tâche accablante, difficile et très importante du processus de sortie. Tout comme le premier logement, le premier emploi était considéré comme un tremplin et une occasion d'apprentissage en vue de l'obtention d'un emploi futur :

[Traduction]

Au moins, tu sais que tu travailles, même si c'est un emploi minable, au moins tu travailles, et tu fais de l'argent; et c'est toujours plus facile de trouver un emploi quand tu en as déjà un autre, parce que tu as acquis de l'expérience et tout, et tu projettes vraiment une meilleure image quand tu peux dire que tu as un emploi et que tu travailles. Les gens croient que tu es plus fiable, je suppose. (Rose, 17 ans, Toronto)

Trouver du travail en vivant dans la rue ou dans un refuge n'était pas une tâche facile.

Premièrement, il fallait tenir compte de facteurs pratiques, comme le fait de ne pas avoir d'adresse ni de numéro de téléphone où les employeurs éventuels pouvaient communiquer avec les jeunes :

[Traduction]

Je ne pouvais pas avoir de travail parce que je n'avais pas d'adresse fixe. J'ai essayé une fois, puis j'ai abandonné. Je ne vivais nulle part, alors où pouvaient-ils me joindre? Je n'avais pas d'endroit où ils pouvaient m'appeler, j'avais mon téléphone cellulaire, mais souvent c'est à peine s'il me restait du temps d'appel. Je n'avais donc rien, et je ne pouvais tout simplement rien faire. (Allison, 20 ans, Toronto)

Deuxièmement, la culture quotidienne de la rue ou des refuges présentait toutes sortes d'obstacles à la recherche et au maintien de l'emploi :

[Traduction]

[Quand j'étais sans abri], je savais que personne ne m'embaucherait, parce que l'un des critères pour être un employé, c'est d'avoir un endroit où aller et dormir quand on est fatigué, afin de pouvoir retourner au travail le lendemain. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

[Une embûche,] c'est les horaires. L'horaire du Refuge [des Jeunes, un refuge]. Quelqu'un qui a la seule possibilité d'avoir un emploi de nuit où il va dormir durant la journée? Y'a aucun organisme qui peut recevoir quelqu'un pour dormir durant la journée. (Fournisseur de services, Montréal)

Troisièmement, il était parfois difficile de ne pas tenir compte de l'attrait qu'exercent les activités lucratives illégales qui génèrent des gains financiers impressionnants (comme la mendicité, la vente de drogues ou la prostitution) :

[Traduction]

Le marché du travail est difficile. Si tu veux un emploi, il faut pratiquement aller à Labor Ready, qui va te trouver un emploi minable à 8 \$ l'heure, mais tu dois payer tes bottes de travail, louer tout ton équipement, et une fois que les retenues salariales et tout le reste ont été déduits, il te reste 64 \$ pour payer tes billets d'autobus et tout le reste; si tu es chanceux, il te restera 25 \$. C'est vraiment triste. Ça ne vaut donc pas la peine. Je peux faire plus d'argent que ça en quêtant. (Regan, 23 ans, Calgary)

En outre, des jeunes ont souligné qu'il est souvent difficile de trouver un emploi en raison de leur âge et de leur manque d'expérience :

[Traduction]

C'est difficile d'abandonner la rue quand on n'a pas de talents, pas de métier et aucun soutien. (Lindsey, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

J'ai besoin d'un emploi. C'est tellement difficile d'en trouver. J'ai présenté des demandes à tellement d'endroits... Personne ne me rappelle parce que j'ai un curriculum vitae minable. (Joanna, 17 ans, Toronto)

Cette situation est aggravée par le fait que de nombreux jeunes de la rue ont très peu de scolarité :

[Traduction]

L'instruction est aussi un facteur important. Nous avons beaucoup de jeunes qui ne peuvent ni lire ni écrire, qui n'ont qu'une huitième année à l'âge de 20 ans; et vous savez, c'est difficile de déterminer quel genre d'emploi ils peuvent obtenir sans connaissances de base. Comme ils ne maîtrisent pas les mathématiques, ils estiment qu'ils ne peuvent pas travailler comme caissier. Quand on ne peut ni lire ni écrire, ni faire l'inventaire, on ne peut même pas faire du travail manuel parce qu'on ne peut pas lire les instructions; c'est un gros obstacle, voyez-vous. (Fournisseur de services, Toronto)

Comme dans le cas de la recherche d'un logement, les jeunes ont dit faire l'objet de discrimination de la part des employeurs en raison de leur apparence et (ou) de leur situation de sans-abri :

[Traduction]

Dans mon cas, c'est de plus en plus difficile d'avoir un emploi. Je veux dire, j'ai des tatouages au visage maintenant et des deux côtés du cou, alors ça ne m'aide pas beaucoup. Ce n'est pas toujours facile d'être propre, d'avoir des vêtements propres et d'avoir une belle apparence. (Josh, 25 ans, Halifax)

[Traduction]

Parfois [durant une entrevue], ils me tendent un piège avec une question, et je ne peux pas vraiment leur mentir, non? Alors je dois dire la vérité, et même s'ils n'avouent pas directement qu'ils n'embauchent pas des jeunes de la rue, ils ne rappellent pas; cinq minutes après que je leur ai dit la vérité, ils me serrent la main, me remercient et disent qu'ils vont me rappeler. Mais entre vous et moi... les gens sont insensibles, je ne crois pas qu'ils comprennent parce qu'ils ne sont jamais passés par là. (Steve, 19 ans, Toronto)

Les fournisseurs de services ont corroboré ces témoignages, expliquant comment le malaise qu'éprouvent des membres de la culture dominante et les stéréotypes des itinérants, jumelés à la myriade d'obstacles à l'emploi, créent de graves obstacles pour de nombreux jeunes qui veulent sortir de la rue :

Les embûches, oui, y'en a beaucoup. Premièrement, d'après l'expérience ici, les jeunes y'ont pas de téléphone. Donc, y doivent donner le numéro de téléphone du Refuge. Mais lorsqu'on répond ici : Bonjour, Refuge des Jeunes de Montréal. Donc, tout de suite en partant les employeurs se disent Refuge des Jeunes, c'est quoi ça? C'est un jeune de la rue, y'a-tu des problèmes? De toxicomanie? Est-ce que c'est un voleur? Est-ce que je peux me fier à lui?...Souvent, j'ai entendu malheureusement que des personnes sachant que c'est le Refuge, s'il reste au Refuge, y veulent pas les engager. (Fournisseur de services, Montréal)

[Traduction]

L'opinion de la société sur les itinérants et les toxicomanes, c'est un gros obstacle à surmonter. Lorsqu'un jeune va présenter une demande d'emploi, qu'il n'a pas de vêtements propres, qu'il n'a pas pris de douche depuis quatre jour, que l'employeur éventuel lui demande son numéro de téléphone et son adresse et qu'il n'en a pas, c'est très difficile pour lui d'obtenir l'emploi; et à cause de tout ça, des mêmes préjugés et stéréotypes, il est très difficile d'obtenir un logement. Ces facteurs sont de véritables obstacles. (Fournisseur de services, Toronto)

Il ne faut donc pas s'étonner que les jeunes commencent souvent leur recherche d'emploi avec beaucoup de motivation, mais qu'ils se découragent bien vite lorsqu'ils sont confrontés à tant d'obstacles qui les empêchent d'obtenir un emploi décent :

[Traduction]

C'est tellement difficile quand tu es sans abri d'avoir un emploi parce que les gens... ils ne veulent pas m'embaucher maintenant. À leurs yeux, je suis juste un jeune de la rue... J'ai une tonne d'expérience de travail, mais pas de scolarité et autres trucs du genre. Et puis, il y a aussi la confiance en soi, non? Je veux dire, on finit par croire qu'on n'est pas apte au travail après un certain temps. On le croit vraiment. Quand on a été refusé par 200 ou 300 employeurs, on finit par croire qu'on n'est pas apte au travail et qu'on ne vaut rien. (Tammy, 27 ans, Toronto)

... Aussi d'autres embûches : très faible scolarité. Y'en a beaucoup qui n'ont pas de secondaire cinq, secondaire complété. Y'ont pas d'études. Donc, les employeurs, tsé, les bons jobs pour eux, y'en a pas. Et souvent, c'est des jobs salaire minimum, pas trop l'fun. C'est qui sont pu motivés. J'veux ben travailler mais c'est pas motivant pour moi, donc ils laissent tomber. (Fournisseur de services, Montréal)

À la lumière de tels obstacles, de nombreux jeunes ont souligné qu'ils devaient être très persévérants et créatifs pour maintenir leur motivation et leur confiance en eux :

[Traduction]

Quand on prépare une demande d'emploi et qu'on n'a pas d'adresse, on peut utiliser l'adresse d'une halte-accueil, ou encore on peut obtenir une boîte aux lettres à un bureau de poste, même si ça coûte de l'argent, mais au moins, on finit par avoir un emploi pour la payer. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas d'adresse qu'on ne peut pas trouver d'emploi. (Randall, 20 ans, Toronto)

Services d'emploi

Les participants considéraient généralement les services destinés aux jeunes qui mettent surtout l'accent sur l'aide en recherche d'emploi comme utiles, puisqu'ils leur permettent d'avoir accès aux listes d'emploi, d'utiliser des téléphones et des ordinateurs, d'obtenir

de l'aide pour préparer leur curriculum vitae, de se familiariser avec le processus d'entrevue, et qu'ils leur fournissent des billets d'autobus ou un moyen de transport pour se rendre aux entrevues :

[Traduction]

J'aime bien avoir accès à Internet, et lorsqu'on veut faire quelque chose dans cette ville, on peut obtenir de l'aide, des billets d'autobus pour aller d'une place à l'autre, se rendre aux entrevues, envoyer des curriculum vitae... prendre des cours, acquérir des compétences de base. (Brian, 23 ans, Calgary)

[Traduction]

Le Mustard Seed Creative Center m'a aidé à rédiger mon curriculum vitae et m'a donné accès à Internet. Il y a des employés là-bas qui prennent le temps de s'asseoir avec toi, comme ici, pour préparer avec toi ton curriculum vitae, t'aider dans la recherche d'emploi et te donner des billets d'autobus si tu en as besoin pour un emploi. (Collin, 23 ans, Calgary)

Plusieurs jeunes ont fait remarquer que l'aide qu'ils ont reçue, surtout pour préparer leur curriculum vitae, a directement mené à l'obtention d'un emploi :

[Traduction]

J'allais au centre d'emploi jeunesse où j'ai demandé à mon conseiller de me donner un coup de pouce en me donnant quelques trucs pratiques, et il m'a dit quoi inscrire dans mon curriculum vitae parce que j'ai beaucoup de compétences, et je n'avais jamais pensé à les intégrer à mon CV. Et puis, tout de suite, j'ai été embauché dans un hôtel. (Ron, 21 ans, Calgary)

Dans quelques cas, les services d'emploi n'aidaient pas seulement les jeunes à trouver du travail, mais ils les aiguillaient vers d'autres services dont ils avaient besoin. Craig

décrit comment, le fait qu'il se soit montré motivé a incité les employés d'un service d'emploi de Halifax à l'aider, non seulement à acquérir des compétences de base et des compétences professionnelles, mais aussi à quitter un refuge et à intégrer un logement supervisé du service :

[Traduction]

Je vivais au Turning Point et mon ami allait au Phoenix Learning Employment Centre (PLEC), sur le chemin Quinpool. Il m'a suggéré de quitter le refuge pour aller là-bas... J'ai prouvé que j'étais capable de suivre des cours tous les jours et que j'étais vraiment motivé à changer de vie... Et ça a marché. [J'ai été accepté à Phoenix House]... Ils ont quelques programmes qu'ils appellent Life Soup, qui te permettent juste d'acquérir des compétences de base générales, comme cuisiner, essayer de préparer un budget pour le mois, préparer un curriculum vitae et trouver un emploi grâce à ton curriculum vitae. (Craig, 21 ans, Halifax)

D'autres services constituaient d'importantes sources de conseil concernant l'emploi et l'aide sociale :

[Traduction]

Les services aux jeunes de la rue ... ils sont fantastiques ... Je vais là surtout pour l'orientation professionnelle, les services de counselling et d'autres choses du même genre. Je suis allé là pour obtenir un emploi, et j'y suis retourné pour leur demander comment négocier avec l'aide sociale lorsque j'ai perdu mon emploi... On ne peut pas poser ce genre de questions à l'aide sociale parce qu'on n'a pas de réponse, vous savez, ils se servent de tes questions pour faire un rapport. Les services aux jeunes de la rue m'ont donc donné de super conseils qui m'ont aidé, et il y a plein d'offres d'emploi pour les jeunes dans ma situation, comme dans le domaine de l'aménagement paysager et de la cueillette des fruits. (Jay, 23 ans, Vancouver)

Les jeunes ont aussi souligné à quel point leur participation active à des programmes d'emploi les a aidés durant le processus de sortie. Les centres et services d'emploi destinés aux jeunes de la rue offraient souvent de tels programmes d'une durée de six semaines à six mois, qui aidaient les jeunes durant leur transition entre la rue et le marché du travail. Ces programmes, qui servent généralement à trouver un emploi rémunéré pour un jeune, étaient assez facilement accessibles et fournissaient souvent aux jeunes un environnement d'apprentissage sécuritaire et instructif. En outre, ils permettaient aux jeunes d'acquérir toutes sortes d'expérience de travail qu'ils pouvaient ajouter dans leur curriculum vitae. Selon de nombreux participants, ces programmes contribuaient à renforcer leur estime de soi et leur motivation autant que l'obtention d'un emploi :

[Traduction]

Avoir accès à des programmes d'emploi, comme les programmes financés par DRHC [Développement des ressources humaines Canada] ou autres, m'a vraiment aidé parce que, eh bien, bien des gens de la rue, comme moi, n'ont pas d'expérience de travail et ne croient pas pouvoir obtenir un emploi... Quand on quête dans la rue huit heures par jour pendant des mois ou des années, on commence à croire qu'on ne vaut absolument rien; mais quelqu'un m'a vraiment donné confiance, et ça m'a prouvé que je pouvais faire ce que j'avais besoin de faire. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

Pour ce qui est de placer immédiatement les jeunes dans des emplois qui offrent plus que le salaire minimum, si vous réussissez à leur trouver un travail à 12 \$ l'heure, c'est déjà énorme pour eux. Ils considèrent cela davantage comme un métier qu'un emploi de fin de semaine. Cela les amène à se dire, maintenant j'ai une carrière, quelle est la prochaine étape? (Fournisseur de services, Vancouver)

Un autre fournisseur de services a expliqué que les programmes d'emploi peuvent aider les jeunes à développer leurs champs d'intérêt et leurs passions, en plus de leur permettre de se concentrer sur autre chose que la vie dans la rue :

[C'est important d'avoir] les projets... ce qui permet à des jeunes d'être engagés. De les faire travailler une ou deux heures, trois heures. Donner de l'argent à la fin de la journée et au lieu d'aller quêter de l'argent, faire du squeegee, voler ou faire de la prostitution, ben c'est déjà ça. Donc, y font quelque chose de bien, quelque chose pour la collectivité. Nettoyer les rues, ramasser les seringues dans les parcs, faire de la peinture, réparation. Je crois que c'est des choses positives pour eux, pour les sortir, pour se trouver une occupation et développer des intérêts et vouloir une meilleure job, un meilleur emploi. (Fournisseur de services, Montréal)

Les programmes d'emploi ont aussi permis à de nombreux jeunes d'acquérir le sens des responsabilités, ce qui s'est révélé un aspect important du processus d'obtention d'un logement :

[Traduction]

Le fait de travailler à Evergreen [un centre pour jeunes de la rue qui offre des programmes d'emploi] a été un facteur important pour moi... Je me suis rendu compte que je pouvais économiser de l'argent, et cet emploi m'a appris que je voulais travailler et que je dois avoir un emploi pour pouvoir garder un logement stable. Je dois faire un budget, être ponctuelle, me présenter au travail. En un sens, ça m'a appris à être responsable. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Nous avons des jeunes ici qui deviennent des pairs; on dirige un programme de pairs, et on embauche certains des jeunes, et leur attitude est vraiment différente lorsqu'ils

occupent ce genre d'emploi; ils font soudainement partie d'un mini personnel alors que, trois jours plus tôt, ils songeaient simplement à quitter la rue, et voilà maintenant qu'ils enseignent, ce qui fait une énorme différence pour eux : ils se considèrent comme plus importants et ne se voient plus de la même façon. Je crois que c'est ce qu'on doit viser pour les jeunes. Il faut leur dire qu'ils valent quelque chose, mais ils doivent aussi assumer les responsabilités qui vont avec. (Fournisseur de services, Toronto)

La participation à un programme d'emplois a aussi donné à certains jeunes l'occasion d'épargner de l'argent tout en étoffant leur curriculum vitae :

[Traduction]

Ce qui m'a aidée le plus, c'est un programme appelé Youth Skill Zone, un programme de réparation d'ordinateurs. Il dure dix semaines, et on est payé 300 \$ toutes les deux semaines pour trois jours de travail par semaine. J'ai terminé le programme, et j'ai pu y participer de nouveau parce que j'étais enceinte, ils m'ont aidée pour tout et j'ai fini par participer à leur programme de cuisine. Je me suis donc inscrite au programme de cuisine pour la deuxième fois, et mon petit ami s'est inscrit lui aussi au programme informatique, et nous avons économisé 3 000 \$ à deux, et c'est grâce à cela qu'on en est là aujourd'hui. (Rose, 17 ans, Toronto)

[Traduction]

C'est difficile d'avoir un emploi quand tu vis dans un refuge... Donc le fait d'être payé pour suivre le programme [à Gordon House] m'a donné l'occasion de déménager ici, de trouver un logement et de commencer à acheter ma propre bouffe... Ils t'apprennent à faire un budget, c'est l'un des bons aspects du programme. (Adam, 22 ans, Vancouver)

Marc a participé à un programme du gouvernement du Québec qui, en plus de rémunérer les jeunes pour leur travail, leur garantissait un emploi une fois qu'ils l'avaient terminé :

Je suis en attente d'emploi. Je devrais commencer d'ici à une semaine...C'est éco-boulot. C'est organisé avec la ville de Montréal pis Emplois-Québec. C'est un programme de réinsertion. On nettoie les parcs pis les piscines pis les cours d'école. Des affaires comme ça...C'est correct, c'est 8,50 \$ de l'heure. C'est ben correct pis moi ça me convient tout à fait. Pis d'ici trois mois, je vais être placé ailleurs. (Marc, 20 ans, Montréal)

De nombreuses données de l'étude révèlent que les programmes d'emploi aident les jeunes à sortir de la rue et à ne pas y retourner. Parmi ces programmes, ceux qui permettent aux jeunes de toucher des honoraires en plus de leurs prestations d'aide sociale semblaient particulièrement attirants :

[Traduction]

Je suis chanceuse de participer à des programmes d'emploi qui paient des honoraires. On n'est pas vraiment obligé de les réclamer, ou si on le fait, c'est correct parce que, selon le programme d'aide aux personnes handicapées duquel je reçois des prestations, je suis autorisée à gagner 300 \$ par mois en plus de ce que je reçois. (Sarah, 20 ans, Vancouver)

[Traduction]

Eh bien, je reçois de l'aide sociale et aussi des honoraires de travail, donc ils ne peuvent pas les déduire de mon chèque... Je commence à 9 h et je travaille jusqu'à 2 h tous les vendredis. Et je peux parfois travailler avec [un des travailleurs] un peu plus pour l'aider à faire ce qu'il doit faire. C'est comme un deuxième emploi. (Jordan, 21 ans, Vancouver)

Grâce à certains programmes d'emploi de plus longue durée, des jeunes ont acquis de précieuses compétences professionnelles, ce qui leur a donné une orientation et un but

précis dans la vie. Certains participants ont indiqué que ces programmes pouvaient la voie à une carrière future et contribuaient grandement à les inciter à sortir de la rue :

[Traduction]

J'ai entendu parler du programme Environmental Youth Alliance, et j'ai été accepté. C'est un programme de six mois. Ils nous enseignent certaines compétences touchant les plantes, les plantes médicinales comme les trucs indigènes et comment faire pousser vos propres légumes. Essentiellement, tout ce qu'il faut savoir à propos du jardinage et des plantes. C'est vraiment fantastique. Ça a changé ma vie. Maintenant, je pense devenir fermier et avoir ma propre ferme à la campagne. (Adam, 22 ans, Vancouver)

[Ma première job] était ici, chez Pops. J'étais aide-cuisinier dans la cuisine [pour] six mois. C'était vraiment cool. C'est sûr qu'au début on avait un peu de misère pour l'adaptation parce que y'avait un mouvement dans la cuisine avec les chefs cuisiniers... C'est des contrats de six mois. La façon que ça marche c'est par insertion sociale avec Emploi-Québec. Tu fais application ici pis la y disent ok, on t'accepte. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Le placement dans un emploi a donné à Shawn la confiance et la formation dont il avait besoin pour s'inscrire au collège et étudier la comptabilité, domaine avec lequel il s'était familiarisé dans le cadre de son programme d'emploi :

[Traduction]

J'ai fini par retourner aux études, au collège. J'ai participé à certains des programmes de Covenant House, comme le DSB [Downtown Street Boys] et le programme de pairs... puis je me suis aussi inscrit au programme de pairs. J'ai suivi une formation de six mois, puis j'ai eu un emploi à Covenant House, j'ai travaillé sur le terrain pendant environ six mois et ensuite, j'ai obtenu un emploi au service de comptabilité de Covenant House. (Shawn, 23 ans, Vancouver)

Mais surtout, les responsables de la plupart de ces programmes d'emploi connaissent bien leur clientèle et peuvent répondre aux besoins des jeunes avec souplesse et une certaine marge de manœuvre. Comme les programmes d'emploi sont souvent exécutés dans les haltes-accueil ou les refuges pour jeunes, ces derniers se sentent habituellement à l'aise dans un tel environnement. Même si cela peut avoir pour effet de maintenir les participants dans la culture de la rue, les jeunes et les fournisseurs de services ont en général formulé des commentaires positifs à propos des effets que peut avoir une étape de transition comme celle-là entre la rue et un emploi sur le marché du travail :

[Traduction]

Les programmes d'emploi sont vraiment une étape saine et positive pour les jeunes parce qu'ils procurent habituellement un logement stable, un emploi qui leur convient et dans lequel ils se sentent à l'aise pour faire leurs débuts. (Fournisseur de services, Vancouver)

[Traduction]

J'adore OGH [Operation Go Home], c'est le meilleur. J'ai participé à l'un de leur programmes axés sur l'employabilité... un groupe de théâtre... c'était beaucoup plus structuré... comme un véritable emploi... et ce n'était pas vraiment important si je n'avais pas dormi la veille, si je sentais mauvais ou si j'étais d'humeur massacrante; on peut prendre le temps de s'asseoir avec l'une des personnes qui dirigent le programme ou d'autres personnes du bureau et de discuter avec eux pour régler les problèmes parce que, vous savez, il faut vraiment régler cela avant d'aller à l'école ou d'avoir un emploi. Si on a trop de problèmes personnels qui s'accumulent et qu'on ne peut pas se concentrer, on ne peut pas faire ce qu'on est censé faire. (Gillian, 22 ans, Ottawa)

Même si on a formulé de nombreux éloges à propos des programmes d'emploi, ces derniers ont fait l'objet de deux critiques de la part des jeunes et des fournisseurs de services. Tout d'abord, on craignait que de tels programmes contribuent peu au perfectionnement des compétences et mettent plutôt l'accent sur des emplois de transition, considérés par certains comme subalternes et avilissants, qui démoralisaient involontairement les participants :

J'ai participé à différents programmes de placement pour les jeunes, comme Bottle Depot et Youth Live. Ils offrent des emplois minables qui sont vraiment dévalorisants. Ça dépend de ce qu'on cherche à l'étape où on est rendu, mais ce ne sont certainement pas des programmes de perfectionnement des compétences. Ils te demandent de compter les déchets, ce qui te mènera à un emploi... Je n'exagère pas, tu nages dans les déchets. Ils ont un espèce de parc au sous-sol où s'entassent les déchets, et il faut les ramasser à la pelle. (Mary, 20 ans, Halifax)

La deuxième critique concernait la courte durée de ces programmes et le sentiment de déception qu'éprouvaient les jeunes une fois le programme est terminé :

[Traduction]

Il y a des gens qui s'inscrivent à un programme d'emploi et c'est vraiment super de les voir si bien s'en tirer, ils sont si fiers d'eux, ils ont une routine, ils gagnent leur propre argent, et la plupart ne boivent pas et ne se droguent pas. Puis le programme prend fin et ils reviennent dans notre bureau, ils ont recommencé à consommer et leur estime de soi a encore diminué parce qu'ils ont l'impression d'avoir échoué, vous savez. À mon avis, l'un des gros problèmes associés à ces programmes d'emploi, même s'ils sont excellents, c'est qu'il y a un trop grand écart entre les programmes... vous savez, il faut stabiliser les jeunes, les inscrire à un autre programme d'emploi et les jumeler à un autre programme de toxicomanie pour qu'ils puissent vraiment aller de l'avant... Celui qui me

vient à l'esprit est d'une durée de six semaines... Certains programmes d'emploi les conduisent tout droit à l'échec. Vous savez, si, dans le cadre d'un programme, un jeune gagne trop d'argent, ses attentes sont trop élevées, il s'imagine qu'il gagnera 10 \$ l'heure sur le marché du travail, mais il n'a ni formation ni compétences, alors comment voulez-vous qu'il puisse gagner un salaire horaire de 10 \$? (Fournisseur de services, Toronto)

Toutefois, les programmes d'emploi étaient perçus par la plupart des participants comme des structures importantes qui permettent aux jeunes d'acquérir de l'expérience et des compétences de base ainsi que d'améliorer leur estime de soi.

L'éducation

Pour de nombreux jeunes de la rue, le fait de reprendre officiellement leurs études – dans une école secondaire, une école de métiers ou un établissement de niveau postsecondaire – constituait un élément important de leur processus de sortie. De nombreux jeunes de la rue ont quitté l'école secondaire en neuvième ou en dixième année, et leurs faibles capacités de lecture et d'écriture les empêchaient d'obtenir un logement et un emploi :

[Traduction]

Une grande partie de nos filles cessent d'aller à l'école vers la neuvième année, de sorte que leurs capacités de lecture et d'écriture sont très, très limitées. Vous savez, leurs compétences en mathématiques correspondent souvent à une deuxième année. Il est donc très difficile pour elles de fonctionner dans la société si elles ne peuvent faire la différence entre ceci et cela. (Fournisseur de services, Calgary)

Le retour aux études peut être très motivant pour les jeunes, étant donné qu'ils ont souvent décroché au moment où ils ont commencé à vivre dans la rue. Comme bon nombre d'autres facteurs de motivation que nous avons examinés, la formation peut donner au jeune une plus grande confiance en lui, de sorte qu'il est plus susceptible de croire qu'il peut vraiment sortir de la rue :

[Traduction]

Je suis retourné à l'école secondaire et j'ai terminé ma douzième année, et cette toute petite chose, une douzième année, a fait une si grande différence dans ma vie; je me disais : « Wow, j'ai réussi à faire ça et si j'ai réussi à faire ça, qu'est-ce que je peux faire d'autre? (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Cependant, les jeunes de la rue se retrouvent dans une impasse : ils ont besoin d'un diplôme d'études secondaires pour trouver un meilleur emploi mais, comme ils n'ont personne pour les aider financièrement, ils doivent travailler plutôt qu'étudier :

[Traduction]

Il faut leur donner une formation ou les payer pour qu'ils aillent à l'école ou quelque chose du genre. Afin qu'ils puissent avancer plutôt que de s'inquiéter parce qu'ils n'ont qu'une dixième année, qu'ils ont décroché et que, pour se faire construire une maison ou louer un appartement, ils doivent avoir un emploi. Mais ils savent qu'ils ne gagneront jamais assez d'argent pour retourner aux études. Alors ils sont piégés. Comment est-ce qu'on est censé s'améliorer si on n'a même pas les moyens de vivre? (Regan, 23 ans, Calgary)

[Traduction]

Même si tu finis par sortir de la rue, si tu n'as pas terminé tes études secondaires, tout le monde te dit de retourner à l'école, de finir ton secondaire, mais tu n'as personne pour

t'aider et tu dois avoir un emploi pour subvenir à tes besoins. (Christine, 19 ans, Toronto)

La plupart des jeunes qui ont essayé de travailler et d'étudier en même temps qu'ils s'adaptaient à la vie en dehors de la rue se sont rapidement épuisés :

[Traduction]

[Mon ami et moi] on a essayé d'aller à l'école pour terminer nos études secondaires, mais on avait aussi un emploi de télémarketing pas trop loin, de sorte qu'on étudiait à temps plein et on avait aussi un emploi à temps plein; on est tombé vraiment malades environ six mois plus tard... on ne pouvait plus le faire. C'était tout simplement trop pour nous. (Christine, 19 ans, Toronto)

Malgré les difficultés, de nombreux jeunes ont réussi à retourner à l'école pour obtenir leur diplôme d'études secondaires, et plusieurs participants ont mentionné qu'ils s'étaient inscrits à des programmes universitaires ou collégiaux. La façon la plus courante de terminer les études secondaires consistait à combiner l'aide sociale et un travail à temps partiel, situation que les jeunes trouvaient difficile mais possible. D'autres ont reconnu l'avantage de suivre de brefs cours de formation qui leur permettaient de se qualifier pour un emploi spécifique qui les intéressait, ce qu'ils considéraient comme une voie plus directe vers le marché du travail :

[Traduction]

J'ai quatre mois pour obtenir un certificat d'opérateur de chariot élévateur à fourche et trouver un emploi... Et je crois que le cours d'opérateur de chariot élévateur à fourche dure seulement six semaines. (Jordan, 21 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je ne détesterais pas travailler comme aide-cuisinier. Je suis en train de faire ma demande, d'essayer d'obtenir le certificat de cuisiner de Serving it Right... Je pourrais aussi être aide-barman, ça serait encore mieux. (Carlos, 21 ans, Vancouver)

De nombreux jeunes estimaient que suivre des cours dans un centre pour jeunes de la rue était le meilleur moyen pour eux de retourner aux études. Comme les employés de ces centres comprennent les jeunes de la rue et leur culture, ils ont tendance à être plus souples et à aider que les représentants des programmes d'équivalence de niveau scolaire. Pour Jean-Paul, ex-prostitué de Montréal, c'est en fréquentant l'école du Bon Dieu dans la rue qu'il a réussi à s'en sortir :

Comment je suis sorti? Ben, j'ai entendu parler de cette place ici [Chez Pops] à travers un ami. Pis euh, ça fait que je suis venu voir. Pis y m'a dit qu'y avait l'école pis y m'a dit tous les bénéfices qu'y donnaient ici pour nous aider à sortir de la rue... Je trouvais que la chimie de l'équipe était vraiment bonne. Les profs se donnent au max pour nous aider... J'ai commencé en février l'an passé... Jamais j'aurais pensé que j'aimerais ça retourner à l'école. (Jean-Paul, 23 ans, Montréal)

D'autres jeunes recevaient un soutien financier des haltes-accueil et des refuges pour jeunes afin de poursuivre leurs études, ou ont obtenu des recommandations qui leur ont permis d'être acceptés dans des programmes de formation particuliers :

[Traduction]

J'aimerais aller au collège pour suivre un cours et devenir travailleur auprès des jeunes et des enfants ou intervenant en toxicomanie. Et Rights Of Passage paiera la moitié de mes études et, j'espère que la halte-accueil pour jeunes où je travaille en paiera une partie aussi; je vais profiter de tous les avantages que je peux obtenir. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je suis censé aller à l'Université de Montréal en janvier. Je suis en train de faire ma demande... Le Projet d'intervention va me donner une lettre de recommandation... et le Bunker aussi, où j'ai travaillé; je devrais donc pouvoir m'inscrire comme étudiant adulte. Je veux obtenir un certificat comme intervenant en toxicomanie, puis, un jour, en avoir un en délinquance et un autre en criminologie. (Joe, 21 ans, Montréal)

Certains services assortissaient aussi leurs programmes d'emploi de possibilités pour les jeunes de participer à des cours de formation :

Je me suis servi d'ici [Dans la rue] pour m'aider. Ici, eux y m'ont offert un travail... J'ai fait application pis y m'ont offert un travail. Après le travail y m'ont offert autre chose, y m'ont offert d'aller faire des cours en hôtellerie, ou ce que je suis en ce moment. Je fais des cours pour être chef cuisinier dans un restaurant. Il me reste un mois à faire. (Olivier, 20 ans, Montréal)

La plupart des jeunes ont parlé de l'expérience difficile qu'ils ont vécue à l'école officielle quand ils essayaient de comprendre leur propre traumatisme et leur marginalisation ainsi que de composer avec ces problèmes. Les jeunes de la rue se démènent pour s'intégrer dans les milieux d'enseignement traditionnel, qui ont tendance à leur fournir peu de soutien et à se montrer insensibles à ce qu'ils vivent. D'autres types de formation, particulièrement ceux qu'offrent les services aux jeunes de la rue, semblaient attirer les jeunes participants, en raison surtout de la compréhension et du soutien qu'ils trouvent auprès de leurs formateurs.

Sommaire

Pour la plupart des jeunes, un aspect important du processus de sortie est la réintégration dans la société civile, qui consistait habituellement à trouver un logement et un emploi. Dans ce chapitre, on a fait ressortir l'importance de ces étapes du processus de sortie, ainsi que les obstacles, les stratégies et les services pour chacun des éléments suivants, soit les problèmes personnels, la santé mentale, les compétences de base, le logement, l'emploi et l'éducation. On peut en conclure que les jeunes de la rue doivent de toute évidence surmonter de nombreux obstacles systémiques et personnels complexes lorsqu'ils veulent sortir de la rue. La section suivante porte sur les expériences associées à l'abandon de la culture de la rue au centre-ville et à l'adaptation aux changements fondamentaux dans la routine des jeunes.

SORTIR DU CŒUR DU CENTRE-VILLE

[Traduction]

Il faut abandonner ce mode de vie. S'éloigner des amis, des anciennes connaissances et des tentations. Se tenir loin des situations qui mènent droit à l'échec. Ce sont des habitudes qui sont très faciles à reprendre et à répéter. Et chaque fois, ça devient de plus en plus facile... (Pixie)

L'abandon de la culture de la rue est un processus complexe dont les voies et les obstacles sont diversifiés, interreliés et multidimensionnels. Comme nous l'avons mentionné, certaines des préoccupations les plus pressantes des jeunes lorsqu'ils tentent de sortir de la rue sont les problèmes personnels, la santé mentale, les compétences de base, le logement, l'emploi et la formation. La présente section met l'accent sur le processus qui consiste à se distancier de la culture de la rue et à adopter une autre culture, à nouer des relations avec des gens qui ne vivent pas dans la rue et à s'adapter à des changements de routine radicaux. Ces facteurs représentent un autre aspect complexe du phénomène de l'abandon de la culture de la rue.

S'éloigner de la rue

[Traduction]

Quand est-ce que tout a basculé? Quand j'ai commencé à me rendre compte que je ne voulais plus de cette vie, de ces maudits prédateurs qui essayaient de m'attirer avec toutes leurs drogues qui me rendaient complètement amorphe. (Pixie)

Les jeunes ont parlé de façon hésitante des liens qu'ils ont coupés avec des amis de la rue et de la difficulté d'abandonner ce mode de vie. Certains jeunes ont indiqué la nécessité de couper de façon radicale toute relation avec la sous-culture de la rue, tandis

que d'autres ont souligné le soutien positif qu'ils peuvent trouver dans la rue et qui peut les aider à cheminer et à quitter la rue pour de bon. En outre, la décision de couper les liens et le processus qui s'ensuit dépendent de la motivation du jeune à abandonner la culture de la rue.

Pour les nombreux jeunes qui estimaient nécessaire de « couper les liens » avec la rue, il s'agissait de l'un des défis les plus difficiles à relever. Couper les liens signifie abandonner des amis, des familles de substitution ainsi que la culture qui caractérise le cœur du centre-ville. De nombreux jeunes ont noué des liens avec des amis et des familles de substitution lorsqu'ils vivaient des situations de survie très stressantes. Dans la rue, la survie est l'objectif suprême, et pour l'atteindre, de nombreux jeunes établissent des liens étroits avec d'autres collègues itinérants.

Les données ont révélé une relation directe entre la durée de la période d'itinérance et la difficulté de quitter les amis et le cœur du centre-ville. Plus les jeunes vivent longtemps dans la rue, plus ils établissent des relations profondes avec la communauté itinérante, et plus il leur est difficile de couper les liens avec la culture de la rue :

[Traduction]

Tout ça tend à s'aggraver : plus on vit longtemps dans la rue, plus il est difficile d'en sortir parce qu'on s'immerge de plus en plus de cette culture, ce qui crée encore plus de problèmes. (Fournisseur de services, Calgary)

L'importance de la transition entre la rue et un milieu plus stable

Une fois que le jeune a décidé de sortir de la rue, il commence à imaginer le processus qui l'amènera à un milieu plus stable. La plupart du temps, durant ce processus de réflexion, le jeune envisage de quitter le cœur du centre-ville et de couper les liens avec le monde de la rue. À cette étape, les participants considéraient la rue comme un milieu très malsain (sur les plans physique, affectif et psychologique). En raison des motivations que nous avons déjà analysées, les jeunes commencent graduellement à se voir sortir de la rue :

[Traduction]

Tu te sens encore mal dans ta peau, tu n'es pas vraiment un membre à part entière de la société, mais tu ne quêtes plus au coin de la rue. Ça paraîtrait mal si je quêtait maintenant, parce que j'ai un emploi et que je n'ai pas besoin de quêter, mais par contre, vous savez, je n'ai pas d'argent. Alors, qu'est-ce que je suis censée faire? (Heather, 23 ans, Calgary)

Plusieurs anciens jeunes de la rue ont souligné l'importance d'abandonner le mode de vie de la rue, particulièrement le milieu physique, pour atteindre la stabilité :

[Traduction]

Quand tu essaies de sortir de la rue, tu dois t'éloigner physiquement du cœur du centre-ville et traverser le pont. Parce que les gens ne se rendent même pas compte à quel point le milieu est devenu leur vie. (Jane, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

[...] pour pouvoir prendre un repas durant la journée, le jeune de la rue doit se rendre jusque dans l'est de la ville, ce qui est tout à fait contraire au principe de réduction des méfaits, parce que ce jeune se retrouve directement dans la zone dangereuse. (Summer, 19 ans, Vancouver)

Lorsqu'on lui a demandé quel conseil il pourrait donner à un autre jeune qui tente de sortir de la rue, voici ce que Paul a répondu :

[Traduction]

La seule chose que je lui dirais, c'est de ne pas fréquenter les mêmes gens. Il faut s'éloigner de ces gens parce qu'ils ne feront que t'attirer de nouveau dans la rue. Ils en ont rien à foutre de ta situation, c'est leur situation qui les préoccupe. (Paul, 25 ans, Calgary)

Les jeunes et les fournisseurs de services ont fait ressortir l'importance d'abandonner le mode de vie de la rue pour créer de nouveau la stabilité :

Pis je me tiens moins souvent dans la rue aussi parce que je veux me tenir loin des problèmes. Loin de gangs, parce que j'ai vécu ce deal là avec Montréal pis ma vie, je retourne pas là. Je veux essayer d'avoir une vie stable. Je me tiens plus avec des adultes. Avant, je me tenais plus avec des jeunes. (François, 24 ans, Montréal)

[Traduction]

Parfois, je crois que, pour quitter la rue, il faut abandonner certaines choses, comme les amis qui vivent dans ce milieu, c'est vraiment un gros problème pour certaines personnes. Elles doivent lâcher prise, et souvent, les gens qu'ils doivent abandonner sont ceux qui répètent encore les mêmes modèles de comportements destructeurs, comme la toxicomanie, et si le jeune ne peut pas s'éloigner d'eux, il devient alors difficile d'abandonner ce mode de vie. Je crois que c'est un facteur important, parce que quand le jeune ne peut pas abandonner ce mode de vie, qui est profondément enraciné dans la rue, il aura de la difficulté à atteindre la stabilité. (Fournisseur de services, Calgary)

Pour les participants, la vie de la rue est beaucoup plus qu'un simple endroit physique, et quitter la rue signifie se distancier des amis. Pour plusieurs jeunes, il était essentiel de couper les liens avec les autres jeunes de la rue pour ne plus être en contact avec la drogue ou l'alcool ni avec d'autres activités associées à la vie dans la rue. Couper les liens avec les pairs de la rue est un processus qui était vécu différemment par chaque jeune, mais en général, ce processus était lent et graduel. La plupart des jeunes ont souligné à quel point le fait de couper des liens avec leurs amis constituait un élément essentiel du processus de sortie, puisque ces personnes avaient une mauvaise influence sur eux :

[Traduction]

La plupart d'entre eux viennent me voir et me demandent de les aider pendant deux jours en les laissant dormir chez moi. Je n'ai pas d'autre choix que de dire non, parce que si je les aide, ils vont revenir me voir et ils ne s'aideront pas eux-mêmes. Comme je dois d'abord m'aider moi-même je n'ai pas tellement le choix. (Mohamad, 23 ans, Montréal)

Si tes amis y consommaient, c'est plat à dire, y faut que tu les mettes de côté. (Michel, 22 ans, Montréal)

Couper les liens avec les amis et abandonner la drogue sont des processus étroitement liés. La toxicomanie était décrite comme un phénomène intrinsèque de la culture de la rue et des familles d'itinérants. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, le taux de consommation de drogues et d'alcool était très élevé chez les participants qui vivaient encore dans la rue. Les jeunes qui s'étaient adaptés à un environnement plus stable ont parlé de la difficulté de s'affranchir de leur dépendance. Ils ont aussi souligné que le fait

d'arrêter de consommer de la drogue ou de l'alcool constituait une étape très importante de leur adaptation à une nouvelle vie, et que cela avait permis d'améliorer leur estime de soi, comme en témoigne Chester :

[Traduction]

Ouais, ça m'a aidé pas mal, et ça m'a permis d'être beaucoup mieux dans ma peau. Je crois que c'est le facteur le plus important. Tout cela a rapport avec la consommation de drogue, avec l'estime de soi. Si tu es bien dans ta peau, tu n'as pas vraiment besoin de drogues. (Chester, 25 ans, Calgary)

Le sentiment de satisfaction personnelle et de fierté intérieure que ressent le jeune après avoir cessé de consommer de façon excessive de la drogue ou de l'alcool leur semblait essentiel pour poursuivre leur démarche en vue de sortir de la rue :

[Traduction]

En fait, juste la façon dont je me percevais après avoir quitté [le programme de traitement]. Je ne m'étais pas senti aussi bien depuis des années; ça faisait des années que je n'avais pas ri autant que pendant les quelque 20 jours du traitement... (Chester, 25 ans, Calgary)

[Traduction]

Bien. Je me sentais très bien. Comme si j'avais plus de valeur. Vraiment. (Jennifer, 25 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je suis fier de moi. Je consommait depuis un an et demi. J'avais enfin décidé que j'en avais assez, et j'ai suivi un programme de 28 jours. C'est comme ça, en fait, que je m'étais retrouvé dans la rue au départ : je prenais de la drogue et je ne payais pas mon

loyer; je n'étais pas responsable. Une nuit, je me suis dit, c'est assez, et j'ai commencé le programme de désintox. J'ai failli faire une rechute. J'ai failli, mais j'ai gardé la tête haute et je suis allé de l'avant. (Daniel, 22 ans, Calgary)

Pour bien des jeunes, sortir de la rue signifie laisser derrière eux la culture de la rue, c'est-à-dire la consommation excessive d'alcool et de drogue. Ils étaient tous convaincus que le fait de conserver des liens avec leurs amis ou leur famille de la rue entraînerait un retour du problème de toxicomanie ou d'alcoolisme. Cela signifie donc que pour sortir de la rue, il faut couper les liens non seulement avec la culture de la rue, mais aussi avec les amis qu'on s'y est fait.

La difficulté de sortir de la rue

[Traduction]

Dans le milieu marginal de la rue, les jeunes tissent des liens semblables à ceux qui existent au sein d'une famille. C'est la famille de la rue. Vous êtes en tout temps avec vos amis et vous assurez mutuellement votre survie. Cela crée des liens très forts. Tous collaborent pour survivre... (Pixie)

Les jeunes ont parlé ouvertement des difficultés et des défis que pose l'abandon des amis de la rue; ils ont souvent mentionné un sentiment de confusion, de culpabilité, d'abandon, de trahison, de ressentiment et de solitude. Pour certains jeunes, les amis et la famille de la rue représentaient des communautés qui leur ont apporté sécurité, acceptation et amour, souvent pour la première fois de leur courte vie. Si la plupart des participants reconnaissaient la nécessité de rompre les liens avec la rue pour acquérir de la stabilité, de toute évidence, ils trouvaient le processus et les mesures que cela suppose

difficiles à vivre sur le plan affectif. Plusieurs jeunes ont affirmé que l'obligation d'abandonner leurs amis et leur famille de la rue constituait un véritable « obstacle » :

[Traduction]

Pour moi, le plus gros [obstacle], c'était de quitter ma gang, mes amis. C'était la situation avec mes amis. Ils me disaient tous non, ne pars pas, reste ici avec nous, fait ceci, fait cela. C'était le plus difficile : m'éloigner de mes amis parce que nous étions amis depuis toujours. Ça été un grand pas pour moi de les repousser et de dire non, je ne veux plus de cette vie, je veux m'en sortir... (Chris, 27 ans, Calgary)

Barb et Steve ont aussi affirmé ce qui suit quand on les a interrogés à propos des obstacles qui les empêchaient de sortir de la rue :

[Traduction]

Il faut couper les liens avec des personnes qui étaient vos meilleurs amis, mais cela permet aussi de prendre du recul et de s'éloigner d'eux, et vous constatez alors que ce n'était peut-être pas les meilleurs amis. (Barb, 17 ans, Ottawa)

[Traduction]

On ne peut plus fréquenter les personnes qui vous entraînent vers le bas. C'est très difficile. J'ai dû couper des liens avec tellement d'amis pour pouvoir dire enfin oui, maintenant je passe à autre chose. Mais il doit aussi y avoir quelque chose en nous qui nous pousse à dire oui, je crois que je suis prêt maintenant... (Steve, 19 ans, Toronto)

Les fournisseurs de services sont constamment confrontés à des jeunes qui doivent relever le défi monumental que constitue l'abandon de leur famille de la rue :

[Traduction]

C'est très difficile d'abandonner la vie dans la rue quand c'est tout ce qu'ils connaissent depuis l'âge de 10 ans. Ils détestent le fait de vivre dans la rue, mais pour eux, il s'agit de la seule communauté et de la seule famille qu'ils connaissent. (Fournisseur de services, Calgary)

Y'a beaucoup de jeunes qui vont se trouver un appartement et vont se trouver isolés. Donc sans personne avec qui parler. Y vont se trouver dans la solitude et souvent ils vont laisser leur appartement pour retourner dans la rue parce que y'ont plusieurs amis. C'est leur famille, leur deuxième famille ou leur famille d'adoption donc ce n'est pas uniquement l'appartement. C'est construire des réseaux d'amis, des réseaux familiaux ou renouer avec la famille. (Fournisseur de services, Montréal)

La rupture des liens avec la rue est encore plus difficile quand les amis de la rue expriment des sentiments de jalousie, de colère et de ressentiment envers ceux qui ont entrepris de sortir de la rue.

[Traduction]

Ils [mes amis] me détestaient tous parce que j'avais franchi une étape de plus qu'eux. (Dan, 23 ans, Halifax).

[Traduction]

Encore aujourd'hui, des amis qui vivent encore dans la rue me détestent pour ça, me méprisent parce que je suis parti et que je les ai laissés dans cette situation. Ils me voient et voient que je vais bien et ils me jugent, mais ce n'est pas ma faute, mec, c'est toi qui dois prendre l'initiative. Je ne t'ai pas mis dans la rue, c'est toi qui t'es mis là. Ils me voient et voient que je vais bien et me regardent tous de haut, mais vraiment, au bout du compte, je m'en fous. Ça ne me dérange pas. Je sais que je suis sur la bonne voie et que peu importe ce que je fais, ce n'est pas correct à leurs yeux. Chacun sa façon de faire, dans le fond. (Chris, 27 ans, Calgary)

Faique j'ai ben des amis qui m'ont tourné le dos aujourd'hui parce que j'ai pas voulu les suivre, j'ai pas pris le même chemin qu'eux autres. Comme je t'ai dit, un de perdu dix de retrouvés peut-être. Ce n'était pas un ami pour moi. J'ai laissé faire. (François, 24 ans, Montréal)

D'autres jeunes se sont sentis vraiment coupables de « laisser » dans la rue de véritables amis :

[Traduction]

C'est un peu comme la sauce aigre-douce je suppose. Je me suis senti très bien parce que j'avais enfin réussi, d'une certaine façon, à briser mes chaînes parce que tu as l'impression que tu ne peux pas t'éloigner de ces personnes-là. Mais d'un autre côté, je me sentais vraiment mal parce que ces personnes étaient mes amies et elles pensaient que je leur tournais le dos, que je les trahissais. C'est sûr que tu te sens un peu coupable mais, je veux dire, qu'est-ce que tu es censé faire? Vivre dans la souffrance pour continuer d'être près d'eux? Je ne pense vraiment pas que c'est la solution. (Steve, 19 ans, Toronto)

[Traduction]

Je ne peux pas les perdre juste parce que je ne suis plus dans la rue et qu'eux y sont encore et vivent dans les refuges. Je ne peux pas juste dire hé, je suis content de vous avoir connu, maintenant allez chier. Tu sais ce que je veux dire? Ils ont été avec moi pendant les bons et les mauvais moments. Je ne peux pas. Ils ne me feraient pas ça donc je vais faire preuve du même respect envers eux. (John, 22 ans, Toronto)

Pendant l'étape de transition au cours de laquelle ils s'éloignent de la culture de la rue, bon nombre de jeunes craignent que le fait de « voir leurs anciens amis » les propulse à

nouveau dans la rue. Ce sentiment renvoie aux émotions très fortes que ressentent encore les participants envers la culture de la rue. Leur principale crainte, c'est de reprendre leurs anciennes habitudes de consommation de drogue :

[Traduction]

Je ne vois plus mes anciens amis ni rien. Je ne dis pas que ce sont de mauvaises personnes mais je me tiens loin de la drogue parce que c'est ça qui m'a perdu. (Collin, 23 ans, Calgary)

[Traduction]

C'est sûr que j'essaie d'éviter le plus possible le centre-ville parce que c'est un coin qui est dangereux. Je sais que si je me tiens dans le centre-ville ben je sais que je vais retomber dans drogue. (Olivier, 20 ans, Montréal)

[Traduction]

C'est difficile de revenir et de voir ça. J'ai juste envie de prendre de la drogue et de rester avec eux. Donc je dois partir, mais c'est difficile. Je suis fière de rester à Vancouver et de ne pas prendre de drogue. C'est difficile, aussi. La meth en cristaux est une drogue dure. C'est vraiment mauvais. Mais, oui, je pense que c'est seulement les amis parce que si, par exemple, quelqu'un que je ne connais pas m'offrirait d'acheter de la meth ou d'en prendre, je n'en achèterais pas. Mais si c'était quelqu'un que je connaissais, ça serait plus difficile. (Emily, 18 ans, Vancouver)

Certains participants ont déclaré que la meilleure stratégie pour se soustraire aux influences et aux pressions de la rue consistait à quitter la ville :

Pis en m'éloignant aussi de Montréal, ça m'a vraiment aidé. Ça, ça m'a aidé. J'ai commencé par Petroville, Anjou, Ste-Thérèse là ça m'a vraiment aidé. Ça c'était loin. Regarde, là, ma maison est là-bas pis ça fait deux semaines que j'y suis pas allé. C'est

trop loin, je n'ai pas le goût d'y retourner. Y faut que je retourne, j'ai mon linge là-bas, j'ai mon chien là-bas. J'ai tout là-bas. Je n'ai pas le choix d'y retourner. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Les fournisseurs de services recommandent aussi cette stratégie d'après leurs expériences et citent en exemple des jeunes pour qui cette stratégie a fonctionné :

La dernière fois que je l'ai vu y'avait les bras tellement infectés par les injections que s'ils demeuraient toute la fin de semaine comme ça, il risquait de perdre les bras. Il risquait d'être obligé de les couper... Ce jeune homme-là, je l'ai perdu pendant six mois. Il était retourné travailler dans le bois avec son père. Y'est revenu, y pesait 40 livres de plus, y'était en santé. C'était tout beau à voir. Pis y m'a dit : je suis trop faible, je peux pas rester ici... Alors, comment je sais que ça fonctionne? C'est qu'ils reviennent à l'occasion donner des nouvelles mais c'est pu des jeunes qui restent dans le coin. Y restent pu au centre-ville. (Fournisseur de services, Montréal)

Principalement en raison de la force des liens affectifs qui les unissent à leurs amis et à leur communauté de la rue, certains jeunes sont simplement incapables de couper les ponts et continuent en partie à être en contact avec la vie de la rue, même quand ils ont trouvé un logement :

Parce que mon esprit est encore là... Parce que je ne veux pas m'en aller de là. Je veux rester solidaire de ce monde-là. Je ne veux pas me détacher d'eux autres, sérieusement, c'est tellement du bon monde là. C'est crissement du bon monde. Je ne veux pas me détacher d'eux autres. Je ne suis pas capable, je ne suis vraiment pas capable. Même quand j'étais en centre d'accueil, y'en avait qui venaient me voir, tsé? Y montaient sur le pouce, pis y venaient me voir. Ça j'ai trouvé ça vraiment hot. (Véronique, 18 ans, Montréal)

Comme dans le cas des processus du premier niveau menant à l'abandon de la vie dans la rue, les jeunes ont souvent affirmé que la rupture des liens avec leurs amis était souvent douloureuse et graduelle :

Rarement [tiens dans la rue], des fois avec des amis ça m'arrive. Pas tout le temps. Ça m'arrive des fois que je mets mes grosses bottes pis que je vais me promener pis je vas voir le monde de la rue. C'est comme avant, j'étais toujours avec eux autres. Mais asteur, tranquillement pas vite, je fais comme, comme je te disais tantôt. Ce n'est pas du monde qui me fait avancer dans vie. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

Évidemment, bon nombre de participants qui ont quitté physiquement la rue vivent des périodes de solitude loin de leurs amis et de la culture de la rue :

[Traduction]

Ils sont en transition; ils paient un loyer, ils ont un emploi, tu sais, et c'est la première fois que ça leur arrive. Ils sont seuls dans un appartement tandis qu'ils étaient habitués à vivre en groupe de huit dans un foyer de groupes ou sous un pont, ou n'importe où, et ils s'ennuient de leur famille, des personnes avec lesquelles ils ont survécu, ce qui crée des liens très forts. Ils se sentent seuls... (Fournisseur des services, Calgary)

[Traduction]

Certains de mes meilleurs amis, qui ne sont pas comme ceux que j'ai abandonnés, ceux qui sont comme moi et tentent de s'en sortir. Ils m'ont vraiment soutenu et ils m'ont dit tu sais quoi? Ça va vraiment être plate de ne plus t'avoir avec nous mais c'est vraiment bien pour toi, mec, on va t'aider à transporter tes choses et à t'installer et tout... (Steve, 19 ans, Toronto)

Les participants ont exprimé clairement que le fait de rompre les liens avec la culture et les amis de la rue était une étape essentielle pour faire la transition, mais il était aussi évident, d'après les résultats de l'étude, que la plupart des jeunes reviennent dans la rue pour visiter leur communauté ou leurs amis et pour arrondir les maigres revenus qu'ils tirent, souvent, d'un emploi officiel au salaire minimum.

Il n'est pas étonnant de constater que les jeunes qui changent de mode de vie éprouvent des sentiments mixtes; on a constaté des sentiments non équivoques de fierté, d'espoir et de confiance en soi ainsi que des émotions profondes, comme la solitude, la culpabilité et la déloyauté. Ces sentiments confus étaient habituellement dirigés vers la culture et les amis de la rue, mais aussi parfois vers les fournisseurs de services, comme on l'explique dans la section qui suit.

Modifier les liens avec les services

Sortir de la rue suppose la modification des liens avec les services auxquels les jeunes ont eu recours pendant qu'ils vivaient dans la rue. Pour certains jeunes, le fait de s'éloigner de la culture de la rue signifie aussi rompre les liens avec les services qui les ont aidés afin de ne pas nuire au processus de transition :

[Traduction]

Parce que si je dois aller au centre-ville, même pour recevoir quelques services mineurs, je me retrouve dans le milieu et face à un tas de choses que je dois éviter. (Jay, 23 ans, Vancouver)

La plupart des fournisseurs de services reconnaissent que les jeunes doivent rompre les liens qu'ils ont établis avec eux pour réussir à sortir de la rue :

[Traduction]

Les clients qui ont réussi, qui ont, je le sais, réussi à sortir de la rue, ils ont dû couper tous les liens. Ils ne communiquent plus avec personne dans la rue ni avec les organismes qui se trouvent au centre-ville, donc avec nous [service d'approche] parce que nous avons des liens avec les jeunes de la rue et tout. Ils sont donc obligés de tout couper et de se concentrer sur eux-mêmes, ce qui fait qu'on n'entend plus parler d'eux pendant un an ou deux. On reçoit un appel quelques années plus tard et ils nous disent « oh, en passant, j'ai quitté la rue depuis quelques années. Je ne vous ai pas appelé parce que ceci et cela et parce que, vous savez, je devais m'éloigner de tout ce qu'il y a dans le centre-ville, ça veut dire vous aussi ». (Fournisseur de services, Calgary)

Pour certains participants, le fait de rompre les liens avec les services constitue une étape marquante qui signifie qu'ils ont vraiment abandonné la rue :

J'ai encore recours aux ressources de quand j'étais dans rue, donc non. Quand j'aurai pu besoin d'aide à ce niveau-là, je pense que je vais être complètement sortie. (Miriam, 25 ans, Montréal)

[Traduction]

Seulement, vous ne les voyez pas pendant quelques mois, puis pendant quelques années, puis ils reviennent et ils vont bien, ils ont l'air en santé. Par exemple, aujourd'hui, il y a un gars qui est revenu, je ne l'avais pas vu depuis à peu près un an et demi et il avait l'air bien par rapport à l'époque où il prenait de la drogue et d'autres trucs. C'est comme ça qu'on sait que quelqu'un a abandonné la rue. C'est ce que j'espère le plus, ne plus voir les personnes. (Fournisseur de services, Montréal)

Bon nombre de jeunes recommandaient de rompre les liens avec les services, mais plusieurs autres continuaient à avoir recours au soutien des organismes même après avoir, de leur point de vue, réussi à abandonner la vie dans la rue. Toutefois, les services en question servaient davantage à maintenir la stabilité de la personne et à la tenir continuellement à distance de la culture de la rue (p. ex. trouver de la nourriture ou discuter de problèmes personnels) :

[Traduction]

J'ai un logement depuis huit mois et je vois encore un conseiller. Je n'oublierai jamais les personnes qui m'ont aidée. Je suis stable, je n'ai plus à me préoccuper de l'endroit où je vais coucher ou de ce que je vais faire. (Patricia, 25 ans, Halifax)

[Traduction]

Je vais toujours chez E Fry (services de soutien pour les jeunes femmes)... Oui, je parle à mon conseiller à l'école. Je suis une personne très réservée; c'est probablement pour ça que ça m'a pris beaucoup de temps pour en arriver où j'en suis. Parce que je ne me confie pas beaucoup. (Alicia, 24 ans, Halifax)

[Traduction]

Je fréquente cette halte-accueil, mais pas de banques alimentaires. J'y vais pour apprendre à gérer ma colère et d'autres problèmes du genre. Je discute avec les conseillers qui travaillent en bas. (John, 22 ans, Toronto)

[Traduction]

Ben, je suis allé quelques fois la banque alimentaire et d'autres endroits du genre. C'est juste d'autres ressources pour me dépanner, et ça m'aide à continuer. (Chris, 27 ans, Calgary)

[Traduction]

J'ai juste eu besoin, je ne sais pas, d'un panier ou quelque chose du genre. Seulement une fois au cours de l'année. Un panier de nourriture. (Ron, 21 ans, Calgary)

Plus les jeunes s'éloignaient de la rue, plus ils étaient capables de se passer des services et de devenir plus indépendants. Certains jeunes se sentaient mal à l'aise de se rendre dans le centre-ville pour utiliser les services (la plupart des services destinés aux jeunes de la rue sont situés dans le centre des villes) puisqu'ils se retrouvaient alors dans la culture de la rue et qu'ils risquent davantage de « retomber » dans ce style de vie. Bon nombre de jeunes en arrivent, à un certain point de leur voyage, à reconnaître que la rue n'est pas un environnement sain, mais ils sont obligés d'y retourner pour recevoir les services dont ils ont un grand besoin :

[Traduction]

Aussi couper les liens avec Evergreen, parce que c'est ce que je fais à chaque fois. Alors, ok, je coupe les liens avec Evergreen parce que je me dis, tu sais, je vais les visiter mais je n'utiliserai pas le programme parce que je ne veux pas retourner dans la rue. Mais j'ai appris que j'ai besoin d'Evergreen même si j'ai quitté la vie dans la rue. J'en ai besoin parce qu'ils sont mon seul soutien. Je le dis à tous les employés, vous m'avez élevé, vous êtes mes parents, vous savez, vous vous êtes occupés de moi de 16 ans à 20 ans, c'est assez long pour que je considère qu'Evergreen est ma maison, ma famille et tout. J'ai vu beaucoup de jeunes arriver et repartir. J'ai vu beaucoup de jeunes arriver et tu sais, mourir parce qu'ils n'avaient pas réglé leurs problèmes. J'ai vu bien des choses à l'époque où j'étais ici. (Randall, 20 ans, Toronto)

Il est évident que, pour les jeunes qui quittent la rue, les services font partie intégrante du processus de sortie. La plupart des jeunes de la rue considèrent ces structures organisationnelles comme des familles de substitution qui offrent un soutien physique, émotionnel et spirituel important aux jeunes qui envisagent de sortir de la rue et de s'en éloigner, mais surtout de garder leurs distances par rapport à la culture de la rue.

Créer de nouvelles communautés

[Traduction]

Tu te sens comme si tu n'étais nulle part à ta place. Trouver des gens comme toi qui comprennent... tu as besoin de renforcement positif pour ne pas retourner à la vie dans la rue.

(Pixie)

Les participants ont affirmé qu'il était aussi difficile pour eux de quitter les amis et la culture de la rue que de s'intégrer à la société conventionnelle et d'établir de nouvelles relations. Même si la rupture avec les personnes qui les avaient aidés dans la rue crée des tensions sur le plan affectif, les participants ont affirmé que, pour réussir la transition, ils devaient absolument établir de nouvelles relations à l'extérieur de la culture de la rue. Pour eux, les nouveaux amis et les nouvelles communautés constituent de « bonnes influences » dans leur vie quotidienne :

[Traduction]

Oui, c'est ce qui a le plus changé, tu sais. Tous mes amis ont un emploi, et ceux qui n'en ont pas, je ne me tiens tout simplement pas avec eux... (Kevin, 19 ans, Halifax)

[Traduction]

Je pense que c'est le fait d'avoir des liens avec des gens qui ne sont pas dans la rue. Parce que, je veux dire, quand tu es dans la rue, tout ton monde, ta famille, tous les gens avec qui tu te tiens et que tu vois se trouvent aussi dans la rue. Mais une fois que tu es sorti de la rue, tes amis ont des endroits pour vivre, tu sais. (Barb, 22 ans, Ottawa)

Je me tiens avec des gens plus droits, des gens que je crois plus droits. Je me tiens plus vraiment avec grand monde à vrai dire... Maintenant, je me rends compte que les gens sont moins instables que je croyais parce qu'il s'installe une connaissance de stabilité avec les gens qu'on décide de se tenir pour plus qu'une couple de jours, qu'on les revoit et revoit et revoit. (Marcel, 20 ans, Montréal)

Évidemment, il faut de la confiance et de l'estime de soi pour se faire de nouveaux amis et établir de nouveaux réseaux. Un jeune a indiqué quelles étaient ses craintes quand il a abandonné la vie dans la rue :

[Traduction]

La pression du groupe, tu sais, la confiance en soi, peut-être une faible estime de soi, le rejet, des choses comme ça. J'ai même eu des problèmes comme ça. Par exemple, quand j'ai abandonné la vie dans la rue, je me disais que peut-être personne ne m'aimerait... (Peter, 21 ans, Calgary)

Les jeunes ont parlé des nouvelles relations qu'ils ont établies, principalement là où ils vivent et travaillent présentement :

[Traduction]

Ça m'arrive, des fois, de sortir avec quelques amis, mais ce n'est habituellement pas des gens du centre-ville, tu sais, c'est plutôt des gens que je connais et qui habitent près de chez moi. (Chris, 27 ans, Calgary)

Pour te dire franchement, je me tiens plus avec le monde que je travaille avec. (François, 24 ans, Montréal)

[Traduction]

Je ne me tiens presque plus avec mes amis de la rue maintenant. Je me tiens plutôt avec des gens avec qui je suis allé à l'école secondaire ou avec des jeunes que j'ai rencontrés à Covenant House et qui ont abandonné la vie dans la rue ou encore avec d'autres jeunes que j'ai rencontrés à d'autres endroits. (Shawn, 23 ans, Vancouver)

Les fournisseurs de services ont mentionné eux aussi ce besoin qu'ont les jeunes de recréer une communauté. L'un de ces fournisseur a souligné l'importance d'établir des liens avec d'autres personnes (qui peuvent jouer le rôle officieux de « modèle ») qui sont elles aussi passées de la culture de la rue à une culture traditionnelle :

[Traduction]

Les transitions les plus réussies sont celles où les jeunes disposent d'un réseau de soutien constitué de personnes qui ont vécu dans la rue, qui comprennent, et qui s'en sont sorties. Cela fonctionne très bien s'ils disposent d'une espèce de modèle ou d'un groupe de soutien parce que, sinon, ils peuvent se sentir seuls dans une culture étrangère bizarre dont ils ne connaissent pas les règles, et ils ne savent pas ce qu'ils font de mal. Oui, je crois que c'est très important. (Fournisseur de services, Calgary)

Les jeunes ont expliqué que la période de transition, entre le moment où ils quittent leurs amis de la rue et le moment où ils établissent de nouveaux liens, était difficile. Ils ont souvent mentionné des sentiments de solitude et d'incertitude. Deux jeunes ont bien exprimé l'essentiel de cette période de transition :

[Traduction]

Je crois que c'est très difficile parce que je me retrouve maintenant un peu entre deux mondes puisque j'ai encore beaucoup d'amis qui vivent dans la rue. Ils ne font que s'amuser et quêter, mais pas moi, donc je suppose que c'est un peu une période de solitude parce que tu dois découvrir qui tu es et ce que tu veux faire, mais je crois que c'est inévitable. (Heidi, 19 ans, Halifax)

[Traduction]

Oui, en fait, même mon copain, quand nous avons abandonné la vie dans la rue, au début, il se sentait très... c'était comme s'il ressentait un sentiment de sécurité dans la rue, et qu'en quittant la rue, il avait l'impression de perdre ses amis. C'est difficile d'avoir un sentiment de communauté quand tu ne consommes pas. (Summer, 19 ans, Vancouver)

Changer la routine

Les participants ont ressenti un changement dans leur routine pendant la transition de la vie dans la rue à la culture dominante. Les participants ont décrit les changements physiques et psychologiques qui se sont produits dans leur vie; par exemple, ils dormaient mieux, se sentaient en meilleure santé et avaient une plus grande estime de soi et davantage confiance en eux-mêmes. Ces changements semblaient être liés au fait que les jeunes menaient une vie plus stable et plus constante. Les changements de routine semblent être habituellement liés à l'établissement de nouvelles communautés et au fait que les jeunes avaient tendance à remplacer leurs activités de la rue par un emploi officiel ou un retour aux études. Cependant, des changements subtils à la routine, au quotidien (comme le fait de se lever et de faire du café ou de rentrer à la maison et de regarder la télévision), étaient davantage considérés comme des conséquences (par

exemple du fait de vivre dans son propre appartement ou d'aller travailler tous les jours) :

Premièrement, j'ai un endroit où dormir faique je dors pas mal tout le temps aux mêmes heures. Pis quand je me lève, si mettons j'avais plus de moyens, j'aurais mon déjeuner avec mon café. Après ça, je partirais travailler. Là, je l'ai pas tout à fait sauf que je viens ici. Faique j'ai quand même une routine. Faique au lieu de me lever, déjeuner pis partir travailler ben je me lève, je m'en viens ici, je prends mon café pis après ça je dîne, pis après ça, je m'en vais à l'info. Le fait d'avoir un logis pour pouvoir dormir, ça fait que je peux me lever pour venir ici pis faire mes affaires. (Miriam, 25 ans, Montréal)

Ben, elle a changé vraiment gros là. Je me lève, je vais à l'école, je mange ici, je travaille, je rentre chez moi, je regarde la télé, je me couche... Avant je travaillais pas, pis je faisais pas rien. Je dormais tout le temps pis c'est ça... Jamais j'aurais pensé que j'aimerais ça retourner à l'école... Moi, j'aime ça en tout cas. J'aime ça venir à tous les jours. Ça me donne quelque chose à faire de mes jours pis au moins je suis pas dans rue pis je fais pas des niaiseries. (Jean-Paul, 23 ans, Montréal)

[Traduction]

Le fait de régler leurs problèmes d'alcool et de toxicomanie, de conserver un emploi pendant un bon petit bout de temps et de reconnaître que leurs comportements et leurs valeurs ont changé d'une façon qui les rend plus productifs leur permet d'entrevoir leur avenir et de s'y préparer plutôt que de vivre un jour à la fois. (Fournisseur de services, Vancouver)

En ce qui concerne les jeunes, les changements étaient surtout attribuables à leur emploi. Le travail, en plus de leur permettre de répondre à leurs besoins de base, entraînait un changement graduel du mode de vie en général. Habituellement, la façon dont les

participants géraient leur temps (travail et temps libre) et percevaient leur avenir constituaient les principaux changements. Ahmed a expliqué ainsi la transition :

[Traduction]

Eh bien, en fait, je ne peux simplement pas comparer avec mon ancien mode de vie. Avant, je me réveillais le matin si j'avais trouvé un endroit chez quelqu'un pour dormir, je prenais une douche c'est sûr, et je n'avais habituellement pas de vêtements propres à mettre alors j'essayais parfois de rincer ceux que j'avais portés la veille. Je faisais tout ce que je pouvais pour trouver de quoi être gelé puis j'allais dans la rue et je demandais de la monnaie aux gens. Maintenant, je veux dire, je travaille le soir, donc je me lève pas le matin, mais quand je me lève, je prends ma douche et je mange quelque chose. On prend soin de moi, je suis heureux, je mange et je vais travailler. Je travaille maintenant avec des jeunes qui vivent ce que j'ai vécu, ce qui provoque des sentiments très forts chez moi. Je sens que mon travail est utile, ce qui fait que je suis capable de foncer et de donner plutôt que d'essayer de tout prendre pour moi, et c'est un sentiment très agréable. Je peux m'occuper des choses qui sont bonnes pour ma santé mentale. Je ne me sens plus déprimé comme quand je vivais dans la rue, je ne me sens plus comme un moins que rien. Pour moi, une activité intellectuelle, c'était de prendre de l'acide et de parler de tout et de rien. Maintenant, je lis des romans, j'écris des poèmes et, je veux dire, j'ai tout plein de possibilités; je peux prendre le temps de faire ces choses. Ce sont des différences que je ne remarquais même pas parce que tout ça me semble tellement normal maintenant. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Le fait de réintégrer la culture dominante expose les jeunes à une nouvelle façon de vivre leur vie, et le travail ou l'école les aide particulièrement à structurer leur nouvelle vie. Leur routine a changé dans la plupart des aspects de leur vie quotidienne, que ce soit leurs habitudes de sommeil, leurs habitudes alimentaires ou la façon dont ils occupent leurs temps libres. Ces transitions permettent donc à bon nombre de jeunes de réfléchir à

leurs expériences passées et, dans la plupart des cas, de voir la rue comme un milieu malsain et destructeur. Les jeunes qui ont une plus grande estime de soi étaient plus en mesure d'élaborer des plans à long terme et de visualiser une certaine maîtrise de leur avenir :

[Traduction]

Eh bien oui, je vais chercher un autre emploi. Je veux aller au collège et suivre un programme pour travailler auprès des jeunes ou des enfants, ou pour devenir conseiller en toxicomanie ou quelque chose du genre... Et le fait d'avoir beaucoup plus d'instruction devrait, je serai en mesure de trouver un emploi très stable, je crois. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je pense que j'ai maintenant plus d'objectifs. Ce sont de toutes petites choses, comme obtenir mon diplôme et être acceptée dans des programmes, et d'autres choses du genre. (Joanna, 17 ans, Toronto)

[Traduction]

Maintenant, je me lève et j'ai une raison de vivre. Avant, je n'avais pas vraiment de raison de vivre... Mais maintenant, je me dis OK, j'ai un fils et je dois m'en occuper, et je dois m'occuper de moi-même. Le matin, c'est merveilleux parce que je ramasse mes affaires et je m'en vais quelque part. Avant, je n'avais nulle part où aller; je ne faisais que me promener d'un centre commercial à un autre, ou d'un abri à un autre, tandis que maintenant, je me lève et, par exemple, je me rends aux programmes pour les bébés et les mamans, ou je me rends à la bibliothèque où il y a des séances de lecture pour les mamans et les bébés, et c'est vraiment quelque chose de merveilleux pour moi maintenant. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

Tout au long du processus de transition, les participants deviennent de plus en plus conscients de leurs débouchés pour l'avenir, ou se créent de tels débouchés :

[Traduction]

Je crois que, pour moi, oui, parce que je peux aller à l'école, j'espère être acceptée dans un programme le mois prochain, ce qui était impossible quand j'étais dans la rue. Je n'aurais pas pu être acceptée parce qu'il faut avoir abandonné la vie dans la rue depuis un certain temps. Donc moi, je suis venue ici pour aller à l'école et je vais enfin le faire, mais je n'aurais pas pu le faire si j'étais restée dans la rue. (Summer, 19 ans, Vancouver)

Quand t'es dans la rue tu peux pas te trouver de job, tu dors pas, tu manges mal, t'as pas d'énergie pour travailler. Asteur, je peux manger. J'ai ma place pour dormir. Tsé, je peux me coucher à l'heure que je veux pis me lever à l'heure que je veux. J'ai pu ce trouble-là. Asteur, j'ai l'opportunité de retourner à l'école si je veux ou ben de suivre un cours en n'importe quoi, une formation ou un stage. Me trouver une job, n'importe quoi tsé. J'ai cette opportunité là que j'avais pas avant. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

[Traduction]

... C'est amusant, aussi, parce que les gens avec qui je travaille et avec qui j'entre en contact m'ont souvent vu dans la rue, mais ils savent que maintenant je travaille alors ils me disent, wow, tu as un emploi, c'est bien. Avant, ils ne me regardaient même pas deux fois, donc c'est certain que j'ai plus de possibilités maintenant que j'ai abandonné la vie dans la rue et que je travaille. (Charles, 20 ans, Halifax)

Le fait de réintégrer la société a permis à la plupart des participants de renforcer leur estime de soi :

[Traduction]

Oui. Je veux dire, j'ai toutes les possibilités du monde. J'ai un peu d'instruction et j'ai la possibilité d'en obtenir plus, et c'est beaucoup. Ça me donne confiance de savoir que je suis capable. Je vais utiliser un vieux cliché, mais je sais que je peux faire tout ce que je veux avec ma vie, si je le souhaite vraiment, et tout est maintenant accessible. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

Sommaire

Pour sortir de la rue, il faut de la détermination et beaucoup de travail pour se distancier de la culture de la rue, rompre les liens avec les communautés et les amis de la rue, redéfinir les relations avec les fournisseurs de services et construire de nouvelles communautés et de nouveaux réseaux d'amis. Même si ce processus comporte de nombreux obstacles et de nombreux pièges, les participants ont affirmé que le fait de changer la routine et de retrouver la maîtrise de leur vie et la confiance en eux comportait des avantages. La section qui suit décrit ce que les participants entendent par « sortie réussie ».

« UNE SORTIE RÉUSSIE »

[Traduction]

Tant de choses ont changé. J'ai beaucoup changé, je ne l'ai même pas remarqué, ça s'est fait lentement, tout en douceur. Les choses ont simplement suivi leur cours malgré les obstacles; j'ai toujours réussi à les surmonter, je ne veux que ce qu'il y a de mieux. J'ai vu Joe que j'avais rencontré quand j'avais 17 ans et que j'étais dans la rue, et je n'avais que de bonnes choses à lui dire. Je commence à apprécier ma vie et à la respecter parce que j'ai dû travailler très fort pour en arriver là. Ma réussite n'appartient qu'à moi. Il faut avoir des rêves et y croire. (Pixie)

Quand on a demandé aux jeunes ce que cela signifiait pour eux « réussir » leur sortie de la rue, ils ont décrit divers concepts. Pour eux, « sortir de la rue » ne consiste pas seulement à trouver un appartement et à quitter, physiquement, la vie de la rue. Pour devenir un « ancien » jeune de la rue, il faut vivre des changements affectifs et spirituels. La présente section décrit en détail ce que veut dire une sortie de la rue « réussie » du point de vue des anciens jeunes de la rue, de ceux qui vivent actuellement dans la rue et des fournisseurs de services.

« Chaque personne est unique »

Évidemment, la réussite est un concept vague propre à chaque personne et qui dépend de son expérience, de ses buts et de ses rêves personnels. De plus, la notion de réussite était considérée comme un concept qui évolue et change :

[Traduction]

Je crois que réussir, c'est faire ce que tu veux faire et en être heureux. C'est différent pour chaque personne; il s'agit d'un autre de ces concepts qui varient d'une personne à l'autre. (Caroline, 25 ans, Halifax)

[Traduction]

Ça dépend de ce qu'est la réussite pour chaque personne. Pour certains, on réussit à abandonner la vie dans la rue quand on ne prend plus de drogue et qu'on s'éloigne de la drogue et de la prostitution. Oui, une grande réussite, c'est de sortir du système de refuge pour avoir ton propre logement. C'est la plus grande réussite, mais la réussite et le fait d'être dans la rue ou pas, ça représente bien des choses. Tu peux obtenir ton certificat de débrouillardise, c'est une réussite, c'est une autre étape vers la liberté financière ou juste la réussite. (Randall, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Je crois qu'il existe différents niveaux de réussite en ce qui concerne l'abandon de la vie dans la rue parce que, si tu peux juste réussir à ne pas être dans la rue, c'est-à-dire trouver un refuge pour la nuit, un endroit où dormir, et à ne pas avoir à t'inquiéter de l'endroit où tu vas dormir, ni si tu vas geler ou ce que tu vas manger. Même ça, c'est un progrès; si tu réussis à te trouver un endroit où vivre, même si c'est un refuge. (Chris, 27 ans, Calgary)

[Traduction]

Pour moi, la réussite, c'est simplement faire ce que tu veux. Par exemple, pour une personne, le fait de trouver un endroit où squatter, c'est réussir à sortir de la rue, tandis que pour une autre, c'est le fait de trouver un bon emploi. (Brendan, 19 ans, Halifax)

Les fournisseurs de services ont eux aussi affirmé qu'il existait divers degrés de réussite et que la réussite varie d'une personne à une autre :

[Traduction]

Je veux dire, certaines personnes... elles sentent qu'elles ont réussi à abandonner la vie dans la rue parce qu'elles ont trouvé un emploi et un logement, mais d'autres personnes qui ont elles aussi un emploi et un logement doivent continuer à se battre comme toutes les personnes dans la rue. C'est une question complexe qui est source de confusion. Je crois qu'il faut établir la réussite sur une base personnelle, quand une personne a ou sent qu'elle a le contrôle de sa destinée et qu'elle peut dire OK, j'ai toutes les ressources dont j'ai besoin pour que ma vie soit la plus saine possible. (Fournisseur de services, Vancouver)

Bien souvent, les jeunes étaient incapables de définir clairement ce que signifiait, pour eux, réussir à sortir de la rue. Ils ont exprimé de la confusion et du découragement face aux défis qu'ils doivent surmonter, même après avoir trouvé un endroit où vivre :

[Traduction]

Je ne suis pas sûr parce que... je ne sais pas vraiment. Je veux dire, j'ai mon propre appartement depuis un certain temps, mais je n'ai pas d'emploi, je n'ai rien à manger, je n'ai rien... je suppose que je ne veux pas me tenir avec ceux qui prennent de la drogue. (Julio, 24 ans, Montréal)

Autonomie et stabilité

Pour bon nombre de jeunes, la réussite suppose la stabilité et le fait d'être à l'aise dans leur milieu de vie. Les jeunes ont parlé des sentiments d'« autonomie », de « stabilité », de la « capacité de prendre soin d'eux-mêmes » et de « maîtriser » leur vie.

Bien souvent, la réussite était synonyme d'autonomie. Cela signifie ne plus avoir besoin des services destinés aux jeunes de la rue et ne plus dépendre des prestations d'aide

sociale. Les jeunes qui vivent actuellement dans la rue ont réfléchi à ce que serait la réussite pour eux dans l'avenir, et bon nombre d'entre eux ont reconnu que, pour réussir, ils devraient dépendre moins des services :

[Traduction]

Être autonome, ne plus vivre de l'aide sociale ni être subventionné par l'aide sociale, ou juste aller à l'école et recevoir de l'argent pour cela. Aller à l'école tous les jours puis revenir à la maison, et ne pas être obligé d'utiliser tous les services du centre-ville, comme la halte-accueil ou Mustard Seed, pour avoir quelque chose à manger ou quelque chose du genre. J'aimerais être autonome. Je serais alors sorti de la rue pour de bon.
(Brian, 23 ans, Calgary)

[Traduction]

Eh bien, pour être autonome, tu sais, je dois au moins être capable de gagner assez d'argent pour manger, acheter ma nourriture et payer mon loyer... (Danny, 22 ans, Calgary)

[Traduction]

Oui, une grande réussite, c'est de sortir du système de refuge pour avoir ton propre logement. C'est la plus grande réussite, mais la réussite et le fait d'être dans la rue ou pas, ça représente bien des choses. Tu peux obtenir ton certificat de débrouillardise, c'est une réussite, c'est une autre étape vers la liberté financière ou juste la réussite.
(Randall, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Je ne sais pas, je crois que quelqu'un qui a réussi à sortir de la rue, c'est quelqu'un qui a son propre appartement et qui est capable de le garder, qui n'utilise plus les refuges pour jeunes... (Erica, 17 ans, Vancouver)

[Traduction]

Je ne crois pas que j'ai déjà atteint la réussite puisque j'utilise encore certaines des ressources. Pour moi, sortir de la rue, ce serait de ne plus utiliser du tout les ressources offertes dans le centre-ville. Je crois que, là, j'aurais rompu tous les liens... (Heather, 23 ans, Calgary)

Obtenir des résultats concrets

Il n'est pas étonnant de constater que les jeunes parlent souvent de l'obtention d'un logement et d'un emploi ainsi que des études, pour définir la réussite :

[Traduction]

Si j'avais mon propre appartement et que j'étais capable d'aller travailler, d'avoir de l'argent dans un compte de banque, ou quelque chose du genre, pour que, si je devais perdre mon emploi ou quoi que ce soit, je n'aie pas à craindre de perdre mon logement. J'aurais de l'argent pour continuer à payer mon loyer. C'est certain que j'aurais plus l'impression d'avoir réussi. (Danny, 22 ans, Calgary)

[Traduction]

Tu as réussi à sortir de la rue quand tu as ton propre appartement, que tu as un très bon emploi, que tu évites le milieu de la rue, tu ne quêtes pas, tu n'as pas à tenir une pancarte, ni à faire du squeegee ou quoi que ce soit du genre. (Roger, 21 ans, Halifax)

[Traduction]

Aller à l'école et avoir un bel appartement avec de la nourriture dans ton réfrigérateur et un paquet de cigarettes par jour. C'est à peu près ça. (Randy, 19 ans, Halifax)

D'autres jeunes ont ajouté une dimension supplémentaire en précisant qu'ils souhaitaient non seulement avoir un logement et de la nourriture, mais aussi sentir qu'ils ont un « foyer » et avoir un sentiment de « stabilité » :

[Traduction]

Simplement être stable. Comme je le disais, juste être capable de relaxer à la fin de la journée. (Brett, 19 ans, Halifax)

[Traduction]

Je crois qu'une transition réussie, c'est quand tu es certain d'avoir un logement et de la nourriture. Parce que, même si tu as un endroit où rester, si tu dois te rendre dans une banque alimentaire chaque mois pour avoir de la nourriture, ou si tu es incapable d'acheter un manteau d'hiver ou ce genre de choses, ce n'est pas tout à fait ça, tu n'es pas certain d'être capable de répondre à tes besoins de base. Je crois que quand tu réussis à répondre à tes besoins de base et que tu sais que tu pourras continuer à le faire, tu as réussi. (Fournisseurs de services, Calgary)

Les commentaires sur la réussite intégraient la notion de temps. Par exemple, les participants associaient souvent une certaine période de temps au sentiment de stabilité :

[Traduction]

Je crois qu'il est plus facile d'évaluer la réussite si elle dure depuis un certain temps. Tu sais, quand quelqu'un trouve un logement et dit, ça y est, je suis sorti de la rue, tu essaies de ne pas trop t'emballer, tu sais, tu espères que ça va fonctionner, mais souvent, ça ne fonctionne pas la première fois. Mais quand tu constates une stabilité pendant une certaine période, par exemple, six mois ou plus, tu peux alors te dire que ça fonctionne, que le jeune apprend quelques leçons ou a appris certaines choses, qu'il a appris, par exemple, à payer son loyer à temps et à payer ses factures avant d'utiliser leur argent pour des choses plus amusantes. Tout le monde le fait, mais quand tu as plus que le

salaire minimum pour vivre, c'est plus facile de le faire. Donc, pour ma part, je crois que je dirais qu'il faut que cela dure pendant six mois ou plus. Ça serait un critère. Et, habituellement, cela suppose aussi que tu conserves un emploi pendant cette période. Donc, oui, c'est une question de stabilité. (Fournisseur de services, Vancouver)

[Traduction]

Réussir à sortir de la rue? C'est quand tu as un emploi à temps plein, ton propre appartement, et que ça dure depuis une bonne année. Pour moi, ça, c'est réussir. Oui, l'important, c'est le temps et ce que tu en fais. (Josh, 25 ans, Halifax)

Certains jeunes ont affirmé que les concepts de logement, d'emploi, de sécurité financière et d'éducation constituaient des indicateurs de réussite puisqu'ils supposent la maîtrise de sa propre vie :

Ben, sortir avec succès c'est un grand mot parce que c'est le fait de, si tu sors de la rue, l'important là-dedans c'est que tu te remettes au boulot, tu te remettes à travailler, à faire de quoi, aller aux études pour te mettre dans la tête que c'est pas la rue qui va te faire vivre, c'est pas les organismes qui vont te faire vivre. Y faut que tu te débrouilles par tes propres moyens. (Marc, 20 ans, Montréal)

Il est intéressant de constater que, pour les jeunes qui vivent actuellement dans la rue, les éléments très concrets, comme le logement et l'emploi, sont d'importants éléments de réussite, tandis que, pour les jeunes qui sont en train de sortir de la rue, des concepts moins concrets, comme l'attitude, le bien-être, l'estime de soi et la sécurité ont tout autant d'importance.

Sûreté et sécurité

La vie dans la rue est souvent décrite comme dégradante, violente et turbulente. Cela signifie que, pour de nombreux participants, réussir à sortir de la rue signifie ressentir un sentiment de sécurité en ce qui concerne les besoins de base, ainsi qu'un sentiment de sûreté personnelle, parfois pour la première fois de leur vie :

[Traduction]

J'ai une maison, je n'ai pas à me préoccuper de la température, je n'ai pas à avoir peur, je veux dire, je suis une femme, donc, je n'ai pas à avoir peur d'être agressée ou quoi que ce soit. Ce sont des choses auxquelles les gens ne pensent même pas; je n'ai pas à me demander où je trouverai à manger la prochaine fois, ni où et comment je pourrai me réchauffer ou trouver de l'eau chaude, ni à être embarrassée parce que je dois trouver un endroit où faire mes besoins. (Patricia, 21 ans, Halifax)

[Traduction]

... Ne pas avoir à me préoccuper de quoi que ce soit et simplement relaxer, juste me détendre parce que j'aurais le contrôle, je n'aurais pas à me préoccuper des factures, je ne me demanderais pas, par exemple, où je vais manger, ou si ce que j'ai est bon à manger parce que j'aurais de la nourriture, un appartement, et je pourrais relaxer. (Shawn, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

Pour l'instant, la sûreté et la sécurité viennent du fait que j'ai une maison, j'ai un logement et j'ai la sécurité. J'ai un endroit à moi et je travaille fort pour le garder. La sécurité vient d'abord, et le sentiment d'être en vie et de ne pas m'inquiéter. L'hiver, j'ai un chez-moi avec du chauffage. (Randy, 25 ans, Halifax)

L'abandon des activités dangereuses dans la rue (comme la toxicomanie et la prostitution) constituait aussi un critère de réussite et de stabilité :

Je sais pas si je pourrais vraiment dire que c'est un succès. Mais tout arrêter, la drogue, l'alcool, prostitution, toutes les affaires de la rue. Arrêter ça c'est sortir avec succès pour moi. Pis genre un jour finir mon école pis devenir quelqu'un dans la vie. Au lieu de rien faire. (Jean-Paul, 23 ans, Montréal)

Le sentiment de réussite

Quand ils parlent du concept de réussite, les participants mentionnent aussi des relations, des émotions et des sentiments positifs. Pour certains jeunes, la réussite constituait un état spirituel de « bien-être », une émotion ou un sentiment qui renforce l'estime de soi :

[Traduction]

Je crois que la réussite, c'est avoir l'esprit en paix, pouvoir m'asseoir à la fin de la journée et me sentir satisfait de ce que j'ai fait, me sentir bien avec la personne avec qui je vis et vivre pleinement ma vie. Chaque minute est une réussite. C'est ce que je veux, et j'y arriverai bientôt. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

Simplement être heureux de ma vie, de l'endroit où je vis et de ceux qui m'entourent... Je crois que je dois simplement me sentir bien et heureux globalement. (Scott, 24 ans, Calgary)

[Traduction]

Simplement me sentir heureux et stable. (Jose, 21 ans, Halifax)

[Traduction]

Quand tu te lèves tous les matins, ou un matin en particulier, et que tu es heureux d'aller au travail et que, à la fin de la journée, tu es content de ce que tu as accompli. C'est ce qui m'arrive maintenant. Mon travail me stimule beaucoup et je me sens plutôt heureux de tout ce qui m'arrive. Je sens que tout ce que je fais, oui, me rend vraiment heureux. Pour moi, c'est ça, la réussite. (Luke, 22 ans, Vancouver)

Un jeune homme de Montréal qui a récemment abandonné la vie dans la rue a expliqué à quel point il était fier de ses réussites. Il a illustré le lien étroit entre la réussite et l'estime de soi; ces concepts peuvent être la conséquence l'un de l'autre et chacun permet de mesurer l'autre :

Ben, pour dire franchement, le succès que je suis aujourd'hui, c'était comme si j'étais un joueur de hockey qui a gagné la coupe Stanley. Je suis tellement fier de moi. Pour dire franchement, je suis fier de moi! Je suis tellement fier de moi, de savoir que après, quoi, six ans dans la rue, pis après six ans, je regarde pis y'en a ben qui étaient dans la rue avec moi qui sont encore en bas de l'échelle. (François, 24 ans, Montréal)

Pour un certain nombre de jeunes, la réussite signifie aussi établir à nouveau des liens avec les membres de leur famille :

[Traduction]

... La famille et les amis, par exemple, avoir de nouveau des liens avec les membres de ma famille et la communauté. Quand je parle de communauté, je parle de la communauté à l'extérieur de la vie dans la rue et du milieu de la drogue. (Kelly, 20 ans, Halifax)

[Traduction]

Je suis très heureuse même si je n'ai pas tout ce que je pourrais désirer, peu importe ce que c'est, mais je suis juste très heureuse de ce que je vis maintenant. Je sens que j'ai

une bonne relation avec ma famille et avec mon fils, et je crois que c'est en partie parce que j'ai réussi à sortir de la rue, parce que je n'aurais jamais pu y parvenir, quand j'étais dans la rue. (Tammy, 27 ans, Toronto)

En outre, dans les commentaires de plusieurs jeunes, la capacité de s'éloigner de la culture de la rue, était incluse implicitement dans la réussite :

[Traduction]

Je ne prends pas de drogues dans le centre-ville, je ne flâne pas avec les gars et les filles de la rue, je ne vole pas, j'évite la prison et je ne fais pas la fête. (Chris, 27 ans, Calgary)

Sommaire

En résumé, « une sortie réussie » comporte plusieurs dimensions, y compris des dimensions concrètes et abstraites. Presque tous les participants considèrent qu'il faut avoir un logement stable, retourner au travail ou aux études et s'éloigner des activités de la rue pour devenir un « ancien jeune de la rue ». D'autres jeunes, particulièrement ceux qui ont réussi à sortir de la rue, font aussi allusion à la croissance spirituelle et affective et à la stabilité. Les témoignages ci-dessous font ressortir les liens entre ces deux dimensions :

[Traduction]

Nous [les fournisseurs de services] ne pouvons pas vraiment évaluer leur [les jeunes] réussite s'ils ne sont plus dans la rue; nous évaluons l'évolution de la qualité de leurs relations, la façon dont ils se perçoivent, l'augmentation de leur estime de soi et d'autres facteurs du genre...
(Fournisseur de services, Vancouver)

[Traduction]

Réussir à sortir de la rue, c'est se motiver à trouver un emploi. Ce que vous faites n'a pas d'importance, tant que vous consacrez votre vie et votre temps à quelque chose de positif. Les études, un travail à temps partiel, même faire de la plongée ou des sous-marins, ou quoi que ce soit d'autre. (Ron, 21 ans, Calgary)

Dans la section, on examine des études de cas pertinentes portant sur des organismes qui s'adressent aux jeunes de la rue et qui sont reconnus pour soutenir les jeunes tout au long des diverses étapes qu'ils doivent franchir pour sortir de la rue.

PARTIE III – LES SERVICES PROMETTEURS

[Traduction]

On constate que les programmes qui semblent vraiment fonctionner et qui attirent les jeunes, ce sont ceux qui ont tendance à vraiment respecter, sur le plan philosophique, la culture de la rue et à voir toutes les qualités des gens. Les jeunes de la rue sont très créatifs. (Fournisseur de services, Calgary)

Introduction

Dans la présente section, on passe en revue les organismes qui offrent des services aux jeunes sans abri et aux jeunes ayant entrepris une démarche pour sortir de la rue.

L'accent est mis en particulier sur les entrevues réalisées à Halifax, Toronto, Ottawa, Montréal, Calgary et Vancouver. Comme on l'a expliqué en détail dans la section sur la méthode employée, on a communiqué, dans chaque ville, avec des organismes de services précis pour leur demander de nous aider à recruter des participants et des fournisseurs de services. Ces organismes partenaires ont été des participants actifs et volontaires au projet de recherche. Les commentaires des jeunes à propos de ces organismes ainsi que d'autres organismes ont été consignés soigneusement et peuvent aider à déterminer les aspects de la prestation de services qui semblent réussir à soutenir les jeunes pendant leur démarche pour sortir de la rue.

Comme on l'a déjà mentionné, la population des jeunes de la rue est très diversifiée, tout comme les voies qui les ont menés dans la rue et celles qui leur ont permis d'en sortir.

On comprend donc pourquoi il doit y avoir une diversité correspondante d'organismes et de programmes de soutien pour aider ces jeunes. Comme on le constatera dans les paragraphes suivants, les programmes et les services qui sont efficaces pour certains jeunes ne le sont pas nécessairement pour d'autres. La présente section vise à faire ressortir les caractéristiques clés des divers services qui ont réussi à attirer et à aider les jeunes tout au long de leur démarche pour quitter la rue. Les études de cas analysées dans le présent rapport ne sont, en aucune façon, exhaustives, mais on pourrait découvrir que les concepts utilisés pour comprendre la prestation des services sociaux dans ce secteur peuvent être généralisés ou transférés.

L'importance du personnel et des services de soutien

Les jeunes de la rue ont indiqué clairement l'importance des services dans leur vie puisque, comme l'a expliqué Miriam, les sans-abri ont de nombreux besoins :

Je dirais comme pour parler, quand on a besoin d'aide. Pour les ressources, ou pour avoir un petit coup de pied dans l'cul pour nous aider à avancer. Ou l'infirmière aussi en bas là tsé, quand t'es dans la rue des fois, t'as pas de papiers ou quoi que ce soit. Moi, je suis arrivé que je sois malade pis l'infirmière m'a aidé. Des préservatifs ou des plasters. Un rasoir, n'importe quoi, tsé y peuvent t'aider. La banque de vêtements. Quand t'es dans la rue, t'amènes pas de linge avec toi. Tu peux pas traîner ton packsack avec toute ta garde-robe faique c'est le strict minimum faique y faut que tu te changes. T'as pas d'argent pour t'en acheter faique t'as le dépôt en bas ici. Pis y'a d'autres ressources pour dormir, euh. Y'a ben des affaires. T'as tout le temps besoin de quelqu'un. (Miriam, 25 ans, Montréal)

Les jeunes ont parlé ouvertement des qualités et des caractéristiques de chacun des organismes de service qu'ils ont fréquentés. Ils considèrent la capacité d'offrir un environnement respectueux, compatissant et bienveillant comme étant la caractéristique la plus importante des organismes, celle qui leur semble la plus utile. Le personnel compatissant était particulièrement important :

[Traduction]

... Tu n'as pas l'impression que tu es tout seul. Tu sais qu'il y a des gens qui peuvent aider et qui se préoccupent de toi. (Bill, 22 ans, Calgary)

[Traduction]

Ils disent simplement « oh, ok », et ils essaient de t'aider, quels que soient tes besoins. C'est fascinant de constater combien de personnes se préoccupent vraiment de toi parce que, quand tu es dans la rue, tu as l'impression que tout le monde se fout de toi parce que tu es dans la pire des situations. Tu te dis, eh bien, tout le monde se fout de moi sinon, je ne serais pas ici, mais une fois que tu accèdes aux ressources et aux services, je ne sais pas, tu te dis qu'il y a peut-être des gens en quelque part qui se préoccupent de toi. (Noah, 21 ans, Vancouver)

La notion de « compassion » englobait souvent le fait d'être disponible, d'offrir un soutien affectif, de prendre le temps d'écouter et d'accepter les jeunes sans les juger :

[Traduction]

Tu sais, en fait, ils te prennent comme tu es. (Heather, 23 ans, Calgary)

[Traduction]

En gros, ils m'ont remis sur la bonne voie. Si ces gens ne m'avaient pas aidé un peu, et si je n'avais eu personne à qui parler, je ne crois pas que j'aurais pu sortir de la situation où je me trouvais. (Chris, 27 ans, Calgary)

Les types de prestation de services

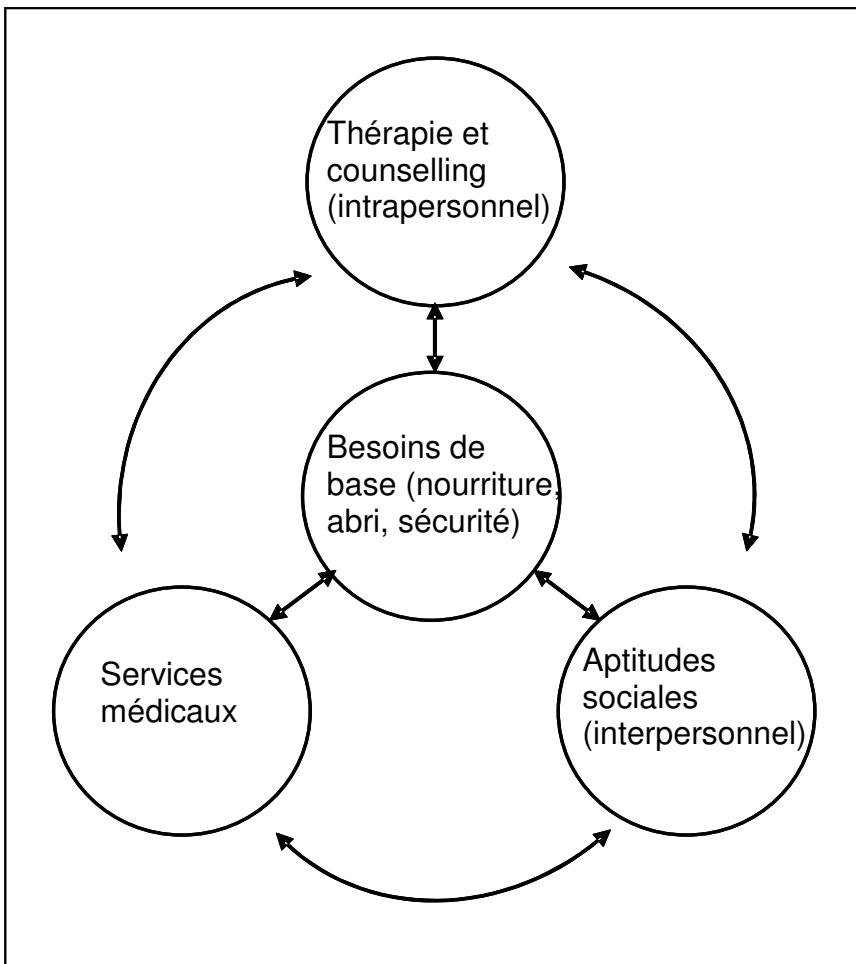
Chaque organisme de services pour les jeunes de la rue avait une façon de faire, une structure et une philosophie uniques. Les diverses structures organisationnelles étaient perçues comme une caractéristique importante puisqu'elles correspondent à la diversité de la population des jeunes de la rue, ce qui permet d'éviter le piège du « modèle unique applicable à tous ». Au Canada, il semble exister quatre grandes structures de prestation de services pour les jeunes qui vivent actuellement dans la rue ou qui ont entrepris une démarche pour en sortir :

- 1) services qui répondent aux besoins de base (banque alimentaire et refuge);
- 2) services médicaux;
- 3) services de thérapie et de counselling;
- 4) services de renforcement des capacités.

La figure 2 représente le continuum de soins qui commence lorsque les jeunes de la rue ont recours aux services pour combler leurs besoins de base. Il se poursuit quand les jeunes ont recours à des services, ou à une combinaison de services, qui répondent davantage à leurs autres besoins personnels. Ces différents types de services comprennent divers styles d'intervention, comme les thérapies ou le counselling personnels, la thérapie familiale et la réunification des familles, le mentorat, l'aide offerte par les pairs et les thérapies expérientielles (pour plus de détails, voir Karabanow

et Clement, 2004). Bon nombre des participants à l'étude et d'auteurs dans ce domaine affirment que les interventions et les programmes de services qui réussissent sont ceux qui sont flexibles, complets et intégrés (Bronstein, 1996; Podschun, 1993; Robertson et Toro, 1999; Woods et coll., 1996). Les études de cas décrites ci-dessous fournissent des exemples des divers aspects de chacune des quatre structures de prestation de services.

Figure 2. Services offerts aux jeunes



(Karabanow et Clement, 2004)

Les refuges et les haltes-accueil répondent aux besoins de base et offrent, par exemple, de la nourriture, un abri et de la sécurité. Les différences se situent au niveau de leurs caractéristiques, de leur philosophie et du mode de prestation. Ces organismes sont habituellement considérés comme des services « d'urgence » de courte durée. La plupart des jeunes de la rue visitent fréquemment les refuges ou les haltes-accueil et les considèrent souvent comme des points d'accès ou des réseaux qui mènent à d'autres interventions et services, comme des services de thérapie et de counselling.

Parmi les services médicaux offerts aux jeunes de la rue, on trouve des programmes visant à réduire les comportements dangereux pour la santé, des projets de promotion de la santé, des cliniques de santé mobiles, des soins médicaux itinérants (infirmières itinérantes) et des services médicaux sans rendez-vous. Même si les jeunes de la rue ont grandement besoin de soins médicaux, ils ont peu recours aux programmes de traitement officiels (Karabanow, en voie de soumission). En général, les autres types de cliniques médicales, ou cliniques officieuses, s'établissent dans des endroits pratiques, adoptent des horaires souples, offrent de courts délais d'attente, adoptent des structures informelles (p. ex. les jeunes n'ont pas à présenter de carte d'identité ou d'assurance-maladie) et établissent des liens étroits avec d'autres fournisseurs de services (Karabanow et Clement, 2004).

Il existe divers programmes d'intervention visant à aider les jeunes à renforcer leurs habiletés en matière de relations humaines afin de faciliter la transition entre la vie dans la rue et leur réinsertion dans la société. Ces programmes mettent l'accent sur

l'apprentissage ou le réapprentissage de compétences nécessaires, comme l'établissement d'un budget, la résolution de problèmes, l'établissement d'objectifs et les aptitudes à l'emploi. Les programmes expérientiels, comme le théâtre populaire ou les activités de plein air, sont de plus en plus offerts aux jeunes de la rue. Ces programmes sont souvent axés sur les points forts et visent à accroître la créativité et l'estime de soi des participants.

Les services de thérapie et de counselling sont rarement des structures indépendantes; ils sont habituellement rattachés à l'un ou l'autre des organismes mentionnés précédemment qui exécutent des programmes. Ils mettent l'accent sur la dynamique intrapersonnelle et offrent aux jeunes l'espace, les connaissances et les compétences dont ils ont besoin pour faire face aux traumatismes qu'ils ont vécus. La plupart des services de thérapie et de counselling se concentrent sur les antécédents des jeunes de la rue en matière de toxicomanie ou de violence sexuelle ou physique.

Les concepts liés aux styles de services offerts

La plupart des jeunes ont affirmé qu'il était important pour eux de « se sentir à l'aise » et « en sécurité » dans les installations des organismes. L'une des caractéristiques organisationnelles les plus importantes aux yeux des participants est la « culture » ou le « style » de prestation de services. Les jeunes étaient donc plutôt attirés par des services répondant aux critères suivants : adaptation à leurs besoins; respect et connaissance de leur situation qui est prise en compte; absence de jugement et acceptation des différences; caractère participatif et démocratique; soutien continu à long terme; absence

de bureaucratie et mesures concrètes. En fait, les jeunes décrivaient ce que, dans les milieux universitaires, on appelle les structures organisationnelles anti-oppressives – services axés sur le développement du milieu et le développement social, la participation active, la sensibilisation aux éléments structurels, la conscientisation et l'action sociale (Karabanow, 2004b). Ces éléments, décrits ci-dessous, fournissent un cadre détaillé en fonction duquel on examinera les analyses de cas et qui permettra de comprendre les aspects essentiels du soutien nécessaire pour aider les jeunes à sortir de la rue.

Le développement du milieu signifie offrir des services qui répondent aux besoins de base de façon immédiate, compatissante, sensible et attentive. Il suppose la création d'installations communautaires ou d'un « espace symbolique » où les jeunes de la rue se sentent en sécurité, respectés et acceptés et où ils savent que l'on s'occupe d'eux (Karabanow, 1999; 2003).

Le développement social se fonde sur une analyse humaniste et holistique de la personne et compose avec les forces sociales, politiques et économiques qui influent sur le problème de l'itinérance chez les jeunes. Plus précisément, le développement social suppose la compréhension des identités et des caractères multiples qui font partie intégrante d'une personne, et ne se limite pas simplement à présenter les comportements qui posent problème (comme la toxicomanie ou la prostitution).

La participation active signifie la participation des jeunes à la conception, à l'élaboration et à la mise en œuvre du service. Il ne s'agit pas simplement d'un

engagement symbolique. La participation active permet aux jeunes de se sentir véritablement acceptés et renforce leur estime de soi.

La définition structurelle de la situation est liée à la façon dont les organismes perçoivent les facteurs ayant un rapport avec la culture de la rue, les causes de ce mode de vie et l'abandon de la vie dans la rue. Les organismes anti-oppressifs croient que les forces politiques, économiques et sociales ont une grande influence sur les relations d'une personne avec la vie dans la rue. L'objectif n'est pas de « blâmer la personne », mais plutôt de déterminer le lien entre les forces structurelles et la situation de la personne.

La conscientisation apparaît comme un processus intime d'acceptation, d'exploration et, au bout du compte, de restructuration du passé et du présent d'une personne en fonction de ses orientations futures. Au moyen d'activités individuelles et collectives, les organismes anti-oppressifs créent un milieu communautaire sûr où les personnes peuvent développer ou restaurer leur sentiment d'identité et de valeur personnelle et parvenir à comprendre leur environnement immédiat ou à le redécouvrir.

Enfin, *l'action sociale* suppose la volonté d'apporter des changements fondamentaux, qui s'exprime, concrètement, par une demande de ressources accrues ou de traitement égal dans le cadre d'activités de promotion et de défense des droits. L'action sociale permet à ceux qui n'ont jamais voix au chapitre de se faire entendre, grâce à des stratégies essentielles d'autonomisation et de réflexion.

Comme le montrent les études de cas qui suivent, les fournisseurs de services adhéraient à des degrés divers les concepts véhiculés par les organismes anti-oppressifs; quoi qu'il en soit, tous les organismes mentionnés ont, d'une façon ou d'une autre, aidé les jeunes dans leur démarche pour abandonner la vie dans la rue.

TORONTO

Compte tenu de sa nombreuse population, il n'est pas étonnant de constater qu'à Toronto les services offerts aux jeunes de la rue sont plus nombreux et plus variés que dans toute autre ville du Canada. De nombreux jeunes provenant d'autres villes et d'autres provinces ont indiqué être venus à Toronto à cause de tous les services qui y sont offerts. Il y a toute une gamme de services, allant des refuges et des haltes-accueil pour les jeunes aux cliniques médicales et aux centres d'emploi, qui se retrouvent dans la plupart des secteurs de la ville. Étant donné la taille et la diversité de la population des jeunes de la rue, Toronto offre un plus grand nombre de services généraux, mais aussi de systèmes de prestation ciblés qui s'adressent à des sous-groupes particuliers, comme les jeunes ayant des problèmes de santé mentale ou les jeunes qui risquent de se prostituer ou qui le font déjà. Il existe aussi un grand nombre de services destinés aux adultes sans abri, services auxquels les jeunes de la rue un peu plus âgés peuvent avoir accès et qu'ils peuvent utiliser fréquemment. La présente section porte sur trois organismes d'assez grande taille qui sont des refuges et des haltes-accueil pour les jeunes de la rue situés dans le centre-ville. Ce sont probablement les services pour jeunes de la rue les plus connus de Toronto et, bien qu'il existe d'autres types de services dans cette ville, à bien

des égards, ensemble, ces trois organismes offrent tout l'éventail des services formels et informels et étaient cités, tout au long de l'étude, comme étant des structures de prestation de services qui jouent un rôle important dans l'abandon de la vie dans la rue.

Evergreen (Yonge Street Mission)

Evergreen est une halte-accueil et un service d'approche destiné aux jeunes sans abri. Il est situé dans le centre-ville et est ouvert du lundi au vendredi. Evergreen a adopté une approche holistique et offre des services correspondants à chacune des quatre grandes catégories de services visant les jeunes de la rue : besoins de base; soins médicaux; thérapie et counselling; renforcement des compétences. Les jeunes ont mentionné que pouvoir accéder à des services aussi variés « sous un seul toit » était une expérience unique et très utile.

On a obtenu de nombreux commentaires positifs à propos des services de santé offerts à Evergreen, services que les jeunes de la rue ont souvent de la difficulté parce qu'ils n'ont pas d'adresse, de carte d'assurance-maladie, ni d'assurance :

[Traduction]

J'ai obtenu beaucoup d'aide à Evergreen, j'ai vu un dentiste gratuitement, j'ai consulté des médecins gratuitement, et on m'a aidée à obtenir ma carte de la RAMO. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

En plus d'offrir des soins de santé de base, le centre de santé donne aussi accès aux services de chiropraticiens, de dentistes et d'optométristes ainsi qu'à la clinique du pied, très prisée, où « *ils te font tremper les pieds, les frottent, te coupent les ongles et te*

massent les pieds, et si tu as besoin d'autres souliers, ils peuvent t'en donner des neufs. » (Dorothy, 17 ans, Toronto) Ce type de traitement est très important pour les jeunes sans abri dont le corps (particulièrement le dos et les pieds) est constamment mis à l'épreuve par la vie dans la rue. On peut comprendre que bon nombre de jeunes aiment se faire dorloter un peu :

[Traduction]

Le jeudi après-midi, j'étais toujours à Evergreen parce que je savais que la clinique du pied était ouverte. C'était mon petit plaisir à moi, je n'en ai jamais manqué une. Pas une. J'aimais vraiment ça. (Tammy, 27 ans, Toronto)

En plus d'offrir des soins de santé directs, Evergreen tentait de sensibiliser les jeunes de la rue aux divers enjeux en matière de santé :

[Traduction]

On discute du sexe et de la vie et des infirmières hygiénistes venaient et discutaient de tout, des fréquentations, du sida et de tout le reste. (Fournisseur de services, Toronto)

Evergreen offre aussi aux jeunes parents des services de garderie et d'autres services de soutien; ces services sont très nécessaires et très recherchés. Plusieurs jeunes mères ont décrit l'importance de cette aide :

[Traduction]

Le service de garderie. Avoir quelques heures à toi... Nous venions souvent ici quand il y avait le programme de repas pendant l'hiver... Il y a aussi l'aspect médical, parce que c'est difficile quand tu as des enfants... sauf quand tu as besoin d'une ordonnance, ils ont à peu près tout ce qu'il te faut, ils ont des choses pour bébé, quand il te manque quelque chose, tu peux venir en chercher. (Christine, 20 ans, Toronto)

Un membre du personnel de première ligne a expliqué qu'on ne se contentait pas d'offrir des services de garde et des articles pour bébé aux jeunes mères, on enseignait aussi aux jeunes parents la façon de prendre soin de leur enfant et de s'occuper de leur santé :

[Traduction]

Nous avons un programme de garderie où les mères peuvent laisser leur bébé pendant neuf heures par semaine pour obtenir un peu de répit. On a ainsi l'occasion de leur apprendre des choses sur le soin des enfants, de les regarder interagir avec leurs enfants et de leur montrer comment jouer avec leur bébé. De plus, le lundi, au centre de santé, le médecin s'occupe de plusieurs questions prénatales, et les infirmières aussi. Les jeunes participent à des cours prénataux. Nous avons aussi des médicaments et des articles pour bébés que nous pouvons leur remettre. (Fournisseur de services, Toronto)

Evergreen offre aussi aux jeunes des occasions de se divertir, par exemple dans le cadre d'ateliers artistiques et d'excursions d'un jour (pour aller faire de la voile, visiter un musée, faire du sport ou de la randonnée). Les jeunes, comme les employés, soulignent la nature thérapeutique de ces programmes :

[Traduction]

Il y a un coin consacré à l'art pour les personnes très stressées. Si elles veulent évacuer leur stress, elles peuvent peindre ce qui les habite. (Randall, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

Je pense qu'ils doivent apprendre des loisirs sains. C'est souvent ce qui leur manque dans leur vie, particulièrement quand ils sont arrivés dans la rue très jeunes. (Fournisseur de services, Toronto)

À Evergreen, il y a une personne-ressource en hébergement, qui aide les jeunes à chercher un logement. Il y a aussi un centre de ressources en emploi, où les jeunes peuvent obtenir de l'aide pour rédiger leur curriculum vitae et chercher un emploi et où ils ont accès à leur propre boîte vocale pour que les employeurs potentiels puissent leur laisser un message, car ils n'ont pas besoin de connaître leur situation du point de vue du logement. Comme l'explique l'intervenant cité ci-dessous, ces petits services sont importants et prouvent qu'Evergreen comprend les besoins des jeunes sans abri et les respecte :

[Traduction]

Nous avons quatre conseillers en emploi, qui aident les jeunes à rédiger leur curriculum vitae et des lettres de présentation. De plus, nous conservons les curriculum vitae dans le système, ce qui fait qu'ils peuvent simplement les mettre à jour plutôt que de recommencer à partir du début chaque fois. (Fournisseur de services, Toronto)

Evergreen constitue, à bien des égards, un modèle qui réunit les caractéristiques d'une structure organisationnelle anti-oppressive, telle qu'elle a déjà été définie. L'organisme offre des ateliers et des programmes d'emploi qui permettent aux jeunes d'acquérir des compétences et une expérience de travail, ce qui accroît leur employabilité en plus de faire ressortir l'importance du développement social, puisque les jeunes acquièrent le sens des responsabilités et apprennent à se mettre en valeur. Soulignons aussi que bon nombre de ces programmes misent sur une structure de mentorat par les pairs mettant à contribution des jeunes qui ont entrepris une démarche pour abandonner la vie dans la rue. On combine ainsi le développement social et l'intervention par les pairs, ce qui peut se révéler très efficace, puisque les jeunes sont plus enclins à faire confiance à des

jeunes de leur âge qui ont vécu des choses semblables, à les écouter et à se confier à eux (Karabanow et Clement, 2004). Le commentaire suivant, formulé par Cynthia, qui a déjà été mentor en hébergement auprès de ses pairs à Evergreen, révèle que cette façon de faire présente des avantages non seulement pour les jeunes qui tentent de sortir de la rue, mais aussi pour les mentors qui se battent pour conserver leur logement et leur emploi :

[Traduction]

J'ai fait du mentorat à Evergreen pour l'hébergement [pendant cinq mois], alors j'ai aidé beaucoup d'autres jeunes de la rue qui étaient encore loin derrière moi. Je les aidais à trouver un logement et, en même temps, je vivais un processus de changement. Ce travail m'a aidée à voir que, même si j'étais en mauvaise posture, il y avait des gens encore plus mal pris que moi, et ça m'a fait prendre conscience de bien des changements. C'est une bonne chose que j'aie eu ce travail pendant que je faisais ma démarche pour sortir de la rue et que je vivais tous ces changements. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

Evergreen a aussi incorporé des éléments de développement du milieu dans ses activités quotidiennes. L'organisme s'est efforcé de créer un lieu sûr et confortable pour les jeunes qui essaient d'abandonner la vie de la rue, en plus de répondre à leurs besoins de base immédiats dans un environnement détendu et informel :

[Traduction]

Ils ont affirmé qu'ils avaient besoin d'un refuge et d'un endroit tranquille où ils pourraient simplement venir. C'est pourquoi nous mettons habituellement de la musique douce et nous sommes en train de constituer une petite bibliothèque. Il s'agit simplement d'un petit moment très tranquille. (Fournisseur de services, Toronto)

Le personnel a aussi indiqué qu'il est important de montrer aux jeunes qu'on se préoccupe d'eux et qu'ils ont de la valeur en leur offre du soutien et du respect dans un environnement communautaire :

[Traduction]

La nourriture est vraiment bonne. Ce n'est pas simplement un sandwich minable et d'autres choses du genre. Je crois que la priorité, ici, c'est d'offrir ce qu'il y a de mieux aux gens, et que c'est probablement ce qui fait la force de cet environnement en général. Je pense aussi que le personnel a beaucoup d'importance. Tous les employés se préoccupent vraiment des jeunes et souhaitent leur apporter l'espoir et voir leur situation changer. (Fournisseur de services, Toronto)

Les jeunes participants ont aussi exprimé bon nombre de ces sentiments et ont souligné l'importance de relations saines et attentionnées entre le personnel et les clients. Un jeune a expliqué que le personnel d'Evergreen était « là pour écouter », contrairement à sa famille, et que ces personnes sont les « parents qui m'ont élevé de 16 à 20 ans » (Todd, 19 ans, Toronto). D'autres jeunes ont affirmé la même chose et ont expliqué à quel point ils appréciaient le fait que ces employés les comprenaient et évitaient de les juger :

[Traduction]

Les premières personnes à qui j'ai demandé conseil étaient les employés d'Evergreen. Ils étaient vraiment spéciaux et, si j'ai décidé d'aller les voir, c'est parce qu'ils ne me jugeaient pas. Je pense qu'ils sont très bons, comme les gens, pas tous, mais je connais certaines personnes qui ont travaillé là ou qui travaillent encore là et qui avaient les mêmes types de problèmes que les personnes qui allaient les consulter. Ce n'est pas comme s'ils ne me comprenaient pas; ils ont, d'une certaine façon, adapté leurs services

aux gens qui fréquentent l'endroit. C'est un environnement très ouvert. (Tammy, 27 ans, Toronto)

Les jeunes ont aussi mentionné que le cadre détendu et confortable d'Evergreen les aidait à se sentir « chez eux » :

[Traduction]

Evergreen, c'est plutôt un endroit où les jeunes vont pour relaxer... c'est juste un endroit pour se détendre. (Allison, 20 ans, Toronto)

[Traduction]

...comme Evergreen, c'était beau, c'était grand... (Heidi, 19 ans, Toronto)

Toutefois, pour certains jeunes, cette atmosphère détendue, « comme à la maison », ne les incitait pas à quitter la culture de la rue :

[Traduction]

Je ne sais pas trop comment je me sens à propos d'Evergreen... D'une certaine façon, cela rend la vie dans la rue si facile que c'est presque trop facile... Tu viens à Evergreen... Tu n'as pas l'impression d'être capable de vivre ta vie par toi-même, sans aide... (Christine, 19 ans, Toronto)

Evergreen semble aussi favoriser la participation active, un autre aspect de la prestation de services anti-oppressifs. Un fournisseur de services a expliqué en détail de quelle façon Evergreen tenait compte des idées des jeunes dans l'élaboration des programmes, par exemple l'aménagement d'un lieu tranquille qui servait de bibliothèque, en réponse aux besoins exprimés par les jeunes :

[Traduction]

Nous offrons un programme matinal, et nous avons laissé les jeunes l'élaborer. Nous avons un programme de déjeuner, mais nous nourrissions des jeunes des refuges qui avaient déjà déjeuné, alors nous avons décidé d'adopter une formule d'atelier matinal. Nous nous sommes réunis avec les jeunes pour une séance de remue-méninges, et ils nous ont fourni quatre pages d'idées, de choses qu'ils aimeraient faire le matin. Nous les avons séparées en 11 catégories distinctes et nous les avons laissés voter pour celles qui leur semblaient les plus importantes. (Fournisseur de services, Toronto)

De façon générale, Evergreen offre des services variés et holistiques qui présentent plusieurs des caractéristiques de la prestation de services anti-oppressifs. Selon bon nombre de participants, l'organisme a réussi à attirer les jeunes de la rue parce qu'il met l'accent sur la prestation directe de services multiples, que son personnel est attentionné et efficace, qu'il offre des programmes et des ateliers essentiels et que ses locaux sont invitants et chaleureux.

Covenant House (Toronto)

Covenant House (CH) est reconnue à l'échelle mondiale pour son travail auprès des jeunes de la rue, et sa succursale de Toronto est le plus important refuge pour jeunes au pays (voir Karabanow et Rains, 1997). Comme Evergreen, Covenant House adopte une perspective globale en matière de prestation de services, et de l'aide est offerte aux jeunes dans toutes les catégories de prestation de services : besoins de base, soins médicaux, thérapie et counselling et renforcement des compétences.

CH prend différents moyens pour aider à répondre aux besoins de base des jeunes : elle offre 88 places dans le refuge où les jeunes peuvent dormir et recevoir des vêtements et de la nourriture. Pour les jeunes qui choisissent de ne pas rester au refuge, CH offre une halte-accueil où ils peuvent obtenir un soutien communautaire ainsi que des services d'approche qui répondent aux besoins de base des jeunes itinérants de longue date. Les anciens résidents du refuge ont, de façon générale, formulé des commentaires positifs à propos des services de base offerts par CH :

[Traduction]

J'aimais le refuge parce que je mangeais bien, je dormais bien, je n'avais pas de problème, et tout. J'aimais vraiment ça, parce que je pense que Covenant House est le meilleur refuge à Toronto. C'est propre, la nourriture est bonne, et les employés aussi, ils sont gentils et sympathiques. (Simon, 18 ans, Toronto)

[Traduction]

J'utilise les services de Covenant House, des fois pour mes besoins personnels, par exemple une fois tous les deux mois, ils répondent à tes besoins personnels et te fournissent des choses comme du dentifrice et d'autres choses du genre. Quand j'avais vraiment besoin de quelque chose, j'allais au centre et je l'obtenais. Je pouvais profiter de la banque alimentaire. (Cynthia, 19 ans, Toronto)

CH offre aussi une clinique de santé où travaillent trois infirmières à temps plein, un médecin à temps partiel et un psychiatre consultant. Un participant a expliqué l'importance de ces services de santé informels d'accès facile :

[Traduction]

C'est bien, aussi, qu'ils offrent des soins de santé parce que je trouve que c'est difficile d'en avoir. Aussi, le fait que, à Covenant House, ils conservent votre numéro

d'assurance-maladie dans votre dossier, cela vous permet de ne pas apporter votre carte chaque fois. Parfois, quand tu vis dans la rue, tu ne sais pas toujours où sont tes choses. Tu ne sais pas où est ta carte d'assurance-maladie, ou tu peux l'avoir perdue, ou tu ne sais simplement pas où sont toutes tes choses; donc, tu sais toujours que tu peux venir ici, et c'est bien parce que si tu as des allergies, ils vont te donner des Allegra; tu n'as pas à les acheter. Si tu tousses, ils vont te donner des Halls et d'autres choses du genre. (Simone, 19 ans, Toronto)

CH offre aussi divers programmes de counselling et de ludothérapie uniques qui ciblent les différents groupes de la population des jeunes de la rue :

[Traduction]

Il y a un groupe que nous organisons et qui s'adresse seulement aux filles. On l'appelle le groupe de la sécurité, mais c'est simplement un moment où les filles peuvent partager leurs expériences si elles le désirent dans le cadre d'une activité qui n'est vraiment pas menaçante. Elles peuvent simplement discuter, aller prendre un café, faire de l'artisanat ou jouer à des jeux, mais c'est l'occasion pour elles de discuter entre filles. Il existe aussi un autre groupe composé seulement de garçons qui fait d'autres activités. Il s'agit souvent de sports ou d'une activité physique... on fait du théâtre, des sorties... on fait plusieurs sorties dans la collectivité. (Fournisseur de services, Toronto)

De même, les services de soutien communautaires pour les non-résidents fournissent une aide importante aux personnes qui tentent de sortir de la rue. Une jeune a expliqué de quelle façon les programmes de Covenant House l'avaient aidée à faire face à la solitude et à l'isolement qu'elle ressent en vivant seule en appartement :

[Traduction]

Covenant House est l'un des bons [services]. Quand tu entres dans ton propre appartement et que tu t'y retrouves seule, tu te sens un peu déprimée parce que tu

ressens de l'isolement alors que tu étais habituée à voir des gens et à être entourée. J'ai vécu un petit sevrage et je suis venue à Covenant House. Ils m'ont toujours dit « eh bien, viens pour souper » ou « nous avons telle activité mercredi soir ». Je ne suis pas vraiment une personne qui va vers les gens, alors c'était quand même un peu difficile pour moi. À Covenant House, je voyais un conseiller, mais je savais que je pouvais aussi dîner et souper là. (Cynthia, 20 ans, Toronto)

CH offre aussi un programme de perfectionnement professionnel de six mois intitulé Ticket to Life, auquel peuvent s'inscrire même les jeunes qui ne dorment pas au refuge, ainsi que deux programmes d'apprentissage de l'autonomie fonctionnelle destinés aux résidents du refuge. Le centre compte un responsable de l'hébergement à temps plein qui aide les jeunes à chercher un appartement, leur fournit les fournitures de base dont ils ont besoin pour s'établir et les aide à déménager. Les jeunes ont affirmé avoir beaucoup apprécié le travail de la conseillère en hébergement qu'ils considéraient comme leur principal soutien pendant l'étape difficile et importante qui les menait à leur premier appartement.

Rights of Passage (ROP) est une résidence à plus long terme de Covenant House où les jeunes ont la possibilité de vivre de façon autonome tout en continuant à recevoir du soutien et des conseils. Ce type de logement supervisé de deuxième stade offre un mode de vie stable à plus long terme que le refuge, tout en permettant aux jeunes de perfectionner leurs compétences et d'assumer des responsabilités, ce qui leur permettra de vivre de façon autonome dans l'avenir. Un jeune a décrit de quelle façon le programme du ROP l'avait aidé quand il a décidé de retourner à l'université :

[Traduction]

Je suis venu voir, j'ai discuté avec des gens et j'ai été accepté [au programme du ROP]. Je recevais de l'aide sociale et je n'avais pas beaucoup d'argent, et personne n'allait m'aider. Je n'ai pas de parents ici, donc j'avais besoin d'une chambre pas trop chère. C'est sûr, je devrai payer environ 250 \$, mais c'est impossible de trouver une chambre comme ça dans le centre-ville, donc elle m'a parlé du ROP et m'a demandé si j'étais intéressé. Et j'ai décidé d'y aller. Tu dois payer mais par la suite, on te rembourse. Ton argent te revient quand tu pars. (Simon, 18 ans, Toronto)

Les employés de CH et les jeunes ont fait des commentaires positifs sur toute la gamme de services offerts par l'organisme. Par exemple, un ancien résident du refuge a parlé du soutien positif offert par CH :

[Traduction]

J'ai habité à Covenant House. Ils offrent des soins médicaux, de la nourriture et un abri, des services de counselling, dont j'avais vraiment besoin à l'époque, de la monnaie pour le travail. Avant que je commence à recevoir mes chèques de paie, ils me fournissaient un lunch. Ils m'ont vraiment aidé. (Kirk, 21 ans, Toronto)

L'un des aspects qui distinguent le refuge de Covenant House des autres, c'est l'importance accordée à la structure. Comme le décrivent les documents de l'organisme, « Covenant House n'est pas simplement un endroit où vont les jeunes pour éviter d'avoir froid la nuit. Il existe une structure et une routine, et tous les résidents doivent s'engager à apporter des changements dans leur vie afin de se sortir de la rue pour de bon. » Cela signifie que tous les résidents du refuge doivent travailler dans le cadre d'un programme ou d'une option de leur choix, que ce soit aller aux études, travailler ou acquérir des compétences en autonomie fonctionnelle. Même si la plupart des jeunes se sont plaints

parce qu'ils trouvaient les règles trop strictes (particulièrement le couvre-feu), un grand nombre d'entre eux ont reconnu qu'une structure contraignante est essentielle et utile :

[Traduction]

Le couvre-feu, c'est plat, mais c'est la vie. Si tu veux reprendre la maîtrise de ta vie, tu as besoin de limites, et je crois qu'ils fixent très bien leurs limites. Les refuges, genre, ils ne t'aident pas. Ce sont des endroits pour aller relaxer, c'est comme ça que je vois les choses. Covenant House, ce n'est pas ça, et je les respecte pour ça, mais c'est aussi pour ça que beaucoup de jeunes s'en vont. Cela veut dire qu'ils ne souhaitent pas qu'on les aide. Si tu ne peux pas respecter douze règles simples, tu ne veux pas vraiment qu'on t'aide. (Allison, 20 ans, Toronto)

D'autres jeunes ont toutefois critiqué les règles établies à Covenant House et la rigueur avec laquelle on les appliquait. Le témoignage qui suit illustre pourquoi, selon certains jeunes, on ne pouvait s'attendre à ce que tous les résidents acceptent cette structure :

[Traduction]

À Covenant House, le couvre-feu était à 10 h. Si tu n'étais pas déjà rentrée, on te disait désolé, les portes sont barrées, trouve-toi un autre endroit où dormir. Qu'est-ce que tu vas faire? La moitié des jeunes prenaient congé pour la fin de semaine et revenaient le lundi parce qu'ils voulaient sortir un soir. Tu es un jeune de la rue, tu veux faire ce que tu veux. Ce n'est pas réaliste... En réalité, les refuges qui se trouvent à Toronto rendent les jeunes encore plus rebelles; ils se sentent encore plus mal et trouvent d'autres façons de s'en sortir. (Christine, 19 ans, Toronto)

L'apparente rigidité des règles et règlements de CH s'oppose à l'atmosphère laxiste d'Evergreen. On peut donc se demander à quelle extrémité du spectre se trouvent les services qui offrent le meilleur soutien aux jeunes. Certaines personnes peuvent croire

qu'une structure souple qui aide certains jeunes peut les « pousser à rester dans la rue », tandis qu'une atmosphère rigide peut motiver certains jeunes mais en éloigner d'autres. Selon les données dont on dispose, CH semble plus attrayante pour les jeunes qui sont moins engagés dans l'itinérance (qui ont fugué récemment ou qui sortent des structures de protection de l'enfance) que pour les jeunes qui apprécient l'atmosphère animée de la halte-accueil Evergreen. En résumé, ces constatations donnent à penser que la diversité des services offerts aux jeunes de la rue est essentielle si l'on veut cibler la population variée des jeunes de la rue.

CH possède, de toute évidence, bon nombre des caractéristiques d'un organisme anti-oppressif. L'énoncé de mission révèle que l'organisme se consacre au développement social et développement du milieu : « offrir des services aux enfants de la rue qui souffrent et protéger tous les enfants en leur donnant un amour absolu et inconditionnel ». Parce que l'organisme met l'accent sur les besoins immédiats de sa clientèle et se préoccupe d'établir un milieu stable et sûr, la plupart des jeunes se sont sentis respectés et valorisés. La gamme étendue et variée de programmes et de services offre aux jeunes une excellente occasion d'amorcer et de poursuivre leur démarche pour sortir de la rue.

Youthlink

La halte-accueil Youthlink est située près des rues Queen et Spadina, dans un quartier de Toronto qui accueille les jeunes itinérants de longue date. Les squeegees, les utilisateurs de drogues injectables, les travailleurs du sexe et les jeunes qui vivent sous les ponts à

proximité sont plus susceptibles de fréquenter Youthlink qu'Evergreen ou Covenant House, qui sont tous deux installés dans d'autres secteurs de la ville. Cela ne s'explique pas seulement par son emplacement, mais aussi par sa philosophie et ses structures organisationnelles différentes.

Youthlink offre à sa clientèle des services qui répondent à ses besoins de base : nourriture, services de buanderie, douches et, ce que l'on ne trouve pas dans les autres haltes-accueil, possibilité de dormir sur les divans du salon pendant les heures d'ouverture. Les jeunes ont formulé des commentaires positifs à propos de la nourriture offerte à Youthlink et ont vanté sa qualité et sa disponibilité :

[Traduction]

À Toronto, l'endroit où j'aimais le plus me rendre, c'était Youth Link... C'est là que j'ai mangé la meilleure nourriture au Canada, vraiment. Je te dis, pour de la nourriture gratuite, elle est bonne. J'ai mangé de la nourriture vraiment mauvaise, et je peux te dire que là, ils servent de la très bonne nourriture. (Roger, 21 ans, Toronto)

Les services de santé offerts à Youthlink sont bien différents de ceux d'Evergreen et de Covenant House. Ces services sont axés sur la réduction des méfaits et le personnel de la halte-accueil s'associe avec les jeunes pour communiquer des connaissances et s'occuper de questions de santé comme la sexualité, le VIH, l'hépatite C et l'utilisation de drogues injectables. Le modèle de service inclut la distribution de seringues et de pipes à crack par l'entremise de la halte-accueil et des programmes d'approche. Un employé de Youthlink a expliqué pourquoi l'organisme fait preuve d'une plus grande souplesse que les autres organismes en ce qui concerne les questions de santé :

[Traduction]

Covenant House et Evergreen sont financés par l'Église catholique, ce qui signifie qu'ils ne peuvent pas s'occuper de distribuer des condoms, ni d'aider une jeune femme de 17 ans qui fait de la prostitution et qui est enceinte en lui présentant les options qui s'offrent à elle. Ces organismes ne peuvent lui faire connaître les options possibles parce que leurs fonds viennent de l'Église catholique. Pas nous. Nous sommes financés par la Ville de Toronto et par le gouvernement provincial, ce qui nous laisse plus de latitude pour travailler et nous permet de prendre des mesures plus appropriées en ce qui concerne la santé sexuelle, les options qui s'offrent aux jeunes, et tout ce genre de choses. (Fournisseur de services, Toronto)

En plus des soins de santé et des services répondant aux besoins de base, Youthlink offre des services de counselling et de perfectionnement des compétences. Le counselling se fait de façon informelle : le personnel est toujours disponible pour discuter en privé avec les jeunes. Un employé a décrit la philosophie de l'organisme en matière de counselling :

[Traduction]

Ça ne se fait pas de façon directe. On ne dit pas « qu'est-ce que tu fais ces temps-ci, parlons de tes plans d'avenir ». C'est plutôt du style : « Si tu veux discuter, tu peux venir me voir ». Si tu connais bien quelqu'un, tu peux voir qu'il se passe quelque chose, tu peux lui demander comment ça va ou quelque chose du genre. (Fournisseur de services, Toronto)

Youthlink offre plusieurs programmes de formation par les pairs qui permettent à des jeunes d'avoir un emploi rémunéré (10 \$ l'heure en moyenne) et qui les aident dans leur démarche pour sortir de la rue. Une jeune qui travaillait auprès de ses pairs a décrit de

quelle façon ces programmes l'avaient aidée à reprendre confiance en elle, confiance qui avait été fortement ébranlée par une relation de violence et la prostitution. Les jeunes ont aussi accès à des fournisseurs de services et à des conseillers en emploi qui peuvent les aider à rédiger leur curriculum vitae et à chercher un emploi.

L'engagement de Youthlink envers les jeunes de la rue met grandement l'accent sur le développement social et le développement du milieu. Les liens amicaux avec le personnel, et l'atmosphère détendue, aidaient les jeunes à se sentir respectés. Le personnel a souligné l'importance d'« *offrir un lieu où on ne juge pas* » (Lance, 18 ans, Toronto). Un autre jeune a formulé le commentaire suivant : « *le personnel est très amical, il y a toujours quelqu'un à qui l'on peut parler* » (Roger, 21 ans, Toronto). Un fournisseur de services a expliqué pourquoi la halte-accueil constituait un lieu si agréable pour un grand nombre de jeunes itinérants de longue date :

[Traduction]

Ce qui est bien, à propos de notre organisme, c'est qu'on laisse les jeunes dormir quand ils sont ici, ce qui n'est pas le cas dans la plupart des autres organismes. Je ne sais pas, c'est un bon endroit où travailler, c'est un organisme très « cool », un endroit plus détendu et agréable, où l'on comprend mieux la culture de la rue que dans d'autres organismes. (Fournisseur de services, Toronto)

Toutefois, comme on l'a déjà constaté à Evergreen et à Covenant House, les caractéristiques qui attirent certains jeunes vers un organisme sont souvent celles qui détournent les autres jeunes de ces mêmes services. Un employé d'un autre organisme a

raconté de quelle façon l'un de ses clients appréciait le côté informel de Youthlink, mais le détestait à la fois :

[Traduction]

J'ai croisé un jeune en bas et il rouspétait, il se plaignait de nos règles. Il disait : « Quand tu vas à Youthlink, tu peux juste t'asseoir pour relaxer et utiliser le téléphone, tu fais ce que tu veux, et ils ont de la nourriture. » Alors je lui ai demandé ce qu'il faisait ici. Je lui ai dit d'aller à Youthlink. Il m'a répondu : « Oui, mais ils ne t'aident pas à avoir des buts. » Je lui ai demandé : « À avoir des buts? » Il a répondu : « Oui, vous, ici, vous nous demandez toujours ce qu'on fait, à quoi on travaille. » Et il m'a expliqué, vraiment à contrecœur, que c'est pour ça qu'il venait chez nous. (Fournisseur de services, Toronto)

La plupart des jeunes qui fréquentent Youthlink vivent à fond la culture de la rue. C'est pourquoi la structure et la philosophie de l'agence visent à rendre l'existence dans la rue de sa clientèle plus saine et plus sûre, tout en lui offrant des façons de s'en sortir :

[Traduction]

Vous savez quoi? C'est difficile du point de vue de la réduction des méfaits. Je ne crois pas que ce soit vraiment notre objectif ici. Je crois que notre objectif, c'est de rendre la vie dans la rue plus sûre, et d'aider les jeunes à faire des choix positifs en ce qui concerne leur santé, l'aide sociale et toutes sortes de choses. Si l'on voit les choses de ce point de vue, sans aucun doute, et si l'on veut parler de logement, on peut le faire et on peut aider les jeunes le plus possible, mais avec un grand nombre de nos habitués, on n'aborde même pas cette question. (Fournisseur de services, Toronto)

Youthlink s'occupe aussi activement du renforcement de la collectivité, de la participation active des clients dans cette dernière et des initiatives d'action sociale. Son

soutien passionné pour les jeunes itinérants a toutes les caractéristiques de la prestation de services anti-oppressive et donne des moyens pour abandonner la vie de la rue :

[Traduction]

Quand les gens nous disent qu'ils restent dans la rue à cause de nous parce que nous leur offrons des services, cela me choque parce que ce sont des personnes, ce sont des êtres humains qui ont besoin d'aide et de services. Oui, nous aidons aussi les jeunes à sortir de la rue, sans aucun doute. (Fournisseur de services, Toronto)

OTTAWA

Ottawa, dont la population est beaucoup moins nombreuse que celle de Toronto, compte naturellement un plus petit nombre de jeunes de la rue. Malgré tout, la ville offre une quantité considérable de services de soutien à ces jeunes. Les paragraphes suivants portent sur l'un de ces programmes.

Opération retour au foyer (ORF)

ORF est une halte-accueil du centre-ville qui fournit un grand nombre de services semblables à ceux offerts par les organismes de Toronto étudiés plus tôt, mais à plus petite échelle. Pour répondre aux besoins de base des jeunes de la rue, on offre de la nourriture et des vêtements cinq jours par semaine. Ils ont aussi accès à Internet et à des services téléphoniques puisque, selon cet organisme, ces services sont essentiels pour les jeunes qui cherchent un emploi et un logement. ORF organise aussi des programmes d'acquisition de compétences en autonomie fonctionnelle et de compétences professionnelles, comme le programme GET (objectifs, autonomisation et compétences transférables), financé par Ressources humaines et Développement des compétences

Canada (RHDC). L'organisme n'offre pas de services de santé, mais les jeunes ont mentionné la disponibilité et la chaleur des membres du personnel, qui fournissent du counselling informel. Une jeune femme, Jillian, a décrit de quelle façon les encouragements et le soutien du personnel l'avaient aidée à sortir de la rue :

[Traduction]

Je veux dire, j'adore Opération retour au foyer, c'est le meilleur. J'ai suivi un programme d'employabilité chez eux. Juste le fait de pouvoir venir ici et parler à des gens et, vous savez, juste pouvoir m'asseoir au téléphone et faire des appels un après l'autre pour tenter de régler des choses... Les membres du personnel m'ont vraiment aidée. Ils m'ont beaucoup encouragée et m'ont fait comprendre que tout n'était pas perdu, que je faisais quelque chose de bien, de la bonne façon, même si j'avais tout gâché. Ils m'ont dit que ce n'était pas grave si j'avais tout gâché parce que je m'en rendais compte maintenant et que je voulais que ça change; ça m'a vraiment beaucoup aidée. (Jillian, 22 ans, Ottawa)

L'une des principales fonctions d'ORF consiste à soutenir les jeunes qui retournent dans leur famille ou, si cette option ne convient pas, les jeunes qui tentent de prendre d'autres dispositions pour avoir une vie plus stable. Heidi se rappelle que l'aide d'ORF lui a permis de retourner en Nouvelle-Écosse : « *Ils sont venus me chercher en prison l'année passée et m'ont conduite à l'autobus.* » (Heidi, 19 ans, Halifax)

Le personnel d'ORF s'occupe de développement du milieu et de développement social en offrant un milieu sûr et confortable aux jeunes :

[Traduction]

J'ai toujours aimé cet endroit parce qu'on ne te juge pas si tu es gelé et que tu veux juste t'asseoir sur une chaise et perdre conscience. On ne te juge pas si tu veux juste parler au

téléphone. Tu sais, ce sont ces petites choses-là et le confort qui font que c'est un endroit formidable. Les gens sont vraiment gentils. (James, 26 ans, Ottawa)

De toute évidence, l'organisme adopte une structure informelle puisque les jeunes peuvent entrer sur les lieux avec leur animal de compagnie et qu'ils n'ont pas à s'inscrire pour avoir accès à la halte-accueil (ce qui peut intimider de nombreux jeunes, surtout s'ils craignent que la police, leurs parents ou une société d'aide à l'enfance les recherchent). Comme mesure de développement social et de développement du milieu, ORF fournit des services et des soins dans un milieu où l'on ne juge pas les jeunes et l'organisme met l'accent sur la mise en valeur des jeunes de la rue :

[Traduction]

La relation entre le personnel et les clients est de nature très personnelle. Les employés se montrent très ouverts et amicaux avec les jeunes et essaient de discuter avec eux pour être plus en mesure de les aider à atteindre leurs buts, quels qu'ils soient, que ce soit sortir de la rue, trouver de la nourriture, chercher un logement, retourner aux études, etc. Notre organisme évite de juger; il est ouvert et accueille tous les jeunes qui franchissent les portes. (Fournisseur de services, Ottawa)

HALIFAX

Halifax compte plusieurs services destinés aux jeunes de la rue, une population assez importante compte tenu de la taille de la ville. Halifax est perçue comme la plaque tournante des Maritimes et attire un grand nombre de jeunes des régions urbaines et rurales de toutes les provinces de l'Atlantique. Le centre-ville est relativement petit, et la plupart des structures de services sociaux sont situées à distance de marche les unes des

autres. Les paragraphes qui suivent traitent de deux services importants offerts aux jeunes de la rue.

Phoenix Youth Services (PYS)

PYS offre une gamme complète de services, qui se divisent en plusieurs composantes, dont le centre Phoenix (halte-accueil), le refuge Phoenix pour les jeunes (refuge temporaire), la maison Phoenix (logements supervisés à plus long terme), un programme d'appartements supervisés, et le centre d'emploi et d'apprentissage Phoenix (PLEC). Comme tous ces services font partie d'un seul organisme principal, on les étudiera ensemble, et on établira les distinctions qui conviennent au besoin.

Le centre, la maison et le refuge Phoenix offrent tous aux jeunes des services qui répondent à leurs besoins de base, dont de la nourriture et une buanderie, et dans le cas de la maison et du refuge Phoenix, de l'hébergement. Au centre, à la maison et au refuge, on offre des soins de santé complets sur place ainsi que des conseils médicaux et des fournitures médicales aux jeunes. Les employés du refuge ont souligné le fait qu'une grande partie de leur travail consiste à répondre aux besoins de base des jeunes :

[Traduction]

Certains jeunes, quand ils arrivent chez nous, dorment dans la rue depuis des semaines et se retrouvent pour la première fois au chaud dans un endroit où ils peuvent se reposer. Nous leur offrons trois repas par jour, et ils ont ainsi tous les éléments nutritifs dont ils ont besoin. (Fournisseur de services, Halifax)

Au centre d'emploi et d'apprentissage (PLEC), les jeunes peuvent utiliser Internet, rédiger et imprimer des curriculum vitae et assister à des ateliers qui les aident à perfectionner leurs compétences pour la recherche d'emploi et les entrevues, et pour la rédaction d'un curriculum vitae. Au refuge et à la maison, les jeunes ont accès, entre autres, à des services de counselling et d'acquisition de compétences. Au centre Phoenix, on offre du soutien aux parents, de la nourriture et du counselling informel. Le fait de disposer d'un logement supervisé et stable a permis à bien des jeunes d'avoir le temps et l'espace nécessaires pour sortir de la rue :

[Traduction]

J'ai dû rester là pendant à peu près deux ans, et c'était très bien. On mangeait bien, on nous traitait bien, j'avais un endroit où aller... C'est grâce à ça que je ne vis plus dans la rue maintenant. (Craig, 21 ans, Halifax)

En plus de respecter les principes de développement social et de développement du milieu, la culture des programmes de PYS offrait aux jeunes les encouragements et le soutien dont ils avaient besoin pour changer leur propre vie tout en demeurant les maîtres de celle-ci :

[Traduction]

En général, en tant qu'organisme, je crois que nous comprenons bien que les jeunes doivent demeurer maîtres du processus. Ils doivent prendre leurs propres décisions, et nous devons leur offrir du soutien plutôt que de prendre des décisions à leur place. Je crois que nous réussissons à faire preuve de patience avec les jeunes. Par exemple, s'ils ne sont pas ici pour régler leur problème de toxicomanie, pour chercher un emploi ou quoi que ce soit, nous les encourageons et les soutenons quand même parce que nous espérons, d'une certaine façon, qu'ils réussissent dans ce qu'ils ont choisi. On ne refuse

pas des services à un jeune qui ne suit pas la voie qui semble être la voie de la réussite pour nous, les adultes. (Fournisseur de services, Halifax)

Le témoignage suivant énonce un grand nombre des principes de l'organisme et de la prestation de services anti-oppressifs en général :

[Traduction]

Nous tentons d'offrir un environnement sûr, et les jeunes ont parfois l'impression qu'on ne les respecte pas parce qu'on applique certaines règles, ils ont l'impression qu'on joue un peu le rôle de parents quand on leur dit qu'ils ne doivent pas parler de drogues parce que certains jeunes, ici, ont des problèmes de drogues et tentent de s'en sortir, et si quelqu'un se vante de la quantité d'alcool ou de drogues qu'il a prise la nuit d'avant, on n'offre pas aux jeunes un milieu thérapeutique. Ce sont des jeunes de 19 et 20 ans qui veulent faire leurs durs, se sentir respectés, et ce genre de choses. C'est une situation très délicate. On doit créer un milieu sûr, mais on doit aussi leur permettre de sentir qu'ils exercent une certaine maîtrise sur ce milieu, tout en fixant des limites et des règles.

(Fournisseur de services)

Le PYS est l'une des premières installations à avoir été créées pour aider les jeunes de la rue dans les provinces de l'Atlantique. Son système de prestation de services, fondé sur un guichet unique ainsi que sur des structures d'éducation et de logements supervisés à long terme, offre aux jeunes, sous diverses formes, un soutien compatissant et attentionné, où qu'ils soient rendus dans leur processus de sortie.

ARK

Les jeunes qui trouvent les programmes de Phoenix trop structurés ou axés sur des règles finissent souvent au centre ARK. Ce centre, une petite halte-accueil située dans le

centre-ville qui offre des services d'urgence par l'entremise d'un guichet unique, répond aux besoins de base immédiats des jeunes. Il leur fournit de la nourriture, des vêtements, des douches, des sacs de couchage ainsi que des vêtements et de la nourriture pour les animaux. L'organisme adopte une philosophie et une façon d'être semblables à celles de Youthlink à Toronto, c'est-à-dire que les jeunes ont le droit de dormir à la halte-accueil, ce qui est important pour bon nombre de jeunes itinérants qui vivent dans des conditions difficiles dans la rue :

[Traduction]

J'aime les endroits où on peut dormir, comme ARK, plus particulièrement. Dans bien des haltes-accueil, on ne vous laisse pas dormir là. Si tu t'es promené toute la nuit, c'est tout ce dont tu as besoin, et dormir dehors, ça peut-être très dangereux; tu te fais réveiller par la police, ou d'autres choses du genre. J'aime juste le fait de me sentir en sécurité dans une halte-accueil où mon chien peut aller aussi, et où on me fournit de la nourriture et d'autres choses du genre. (Heidi, 19 ans, Halifax)

Compte tenu de sa petite taille, ARK ne peut offrir de soins de santé complets, ni des programmes structurées d'acquisition de compétences. Malgré tout, les jeunes ont régulièrement accès à une infirmière, et le personnel de première ligne aide les jeunes de façon informelle à chercher un emploi, à rédiger un curriculum vitae, à trouver un logement et à obtenir de l'aide sociale. Les jeunes peuvent aussi utiliser Internet et les services d'impression. Les jeunes ont souvent mentionné que le type de counselling offert par l'organisme constituait l'une de ses caractéristiques importantes, entre autres parce que le personnel est très amical et offre du soutien :

[Traduction]

Je considère [employée] comme mon ami. Ce n'est pas une employée. Peut-être pour les autres, mais pas pour moi. (Wesley, 23 ans, Halifax)

[Traduction]

ARK [est le meilleur service]. C'est simplement plus personnel. Quand tu te rends au centre ARK, on te salue et on te sourit, et les gens là-bas sont très gentils. (Jose, 21 ans, Halifax)

Harley a décrit de façon éloquente la façon dont le personnel s'y prend pour créer une atmosphère confortable et anti-oppressive au centre ARK :

[Traduction]

Des gens comme ceux du centre ARK. Merde oui, c'est l'un des meilleurs services. On le sait tout de suite, simplement à cause de leur attitude. Tu sais que si tu as besoin d'aide, tu peux aller les voir. Par exemple, la toute première journée, quand tu arrives et que tu ne sais pas qui est qui, tu peux aller voir quelqu'un et juste lui dire que tu as besoin d'aide et tu sais que la personne va t'aider parce que tu sens une présence dans l'air. (Harley, 19 ans, Halifax)

À bien des égards, les membres du personnel d'ARK étaient perçus par les jeunes davantage comme des alliés ou des amis que comme des fournisseurs de services. Le centre ARK, qui incarne bon nombre des aspects des organismes anti-oppressifs, se voit principalement comme un lieu de santé communautaire ou une famille de substitution pour les jeunes itinérants de longue date, ce qui favorise l'établissement de relations respectueuses et sans danger. Quand on lui demande pourquoi il n'y a pas d'enseigne à l'entrée de l'organisme, le directeur exécutif répond toujours : « Avez-vous une affiche à l'entrée de votre maison? » Tout comme Youthlink, ARK vise principalement à soutenir

les jeunes qui vivent dans la rue – à guérir les blessures physiques et affectives, et à essayer de rendre la vie dans la rue plus sûre et plus saine. Il s’agit d’un travail essentiel qui permet d’établir un premier lien avec les jeunes itinérants de longue date afin de prendre soin d’eux et de leur permettre d’avoir confiance en quelqu’un. Il s’agit d’activités importantes qui constituent les premières étapes de la démarche pour sortir de la rue.

MONTREAL

Montréal offre toute une gamme de structures formelles et informelles à la population diversifiée des jeunes de la rue. Au cours des dix dernières années, de plus en plus de jeunes itinérants de longue date ont envahi le centre-ville. Pour ce groupe de jeunes, de nombreux organismes qui offrent des services aux jeunes de la rue en général sont devenus importants. Deux de ces structures organisationnelles (Le Bon Dieu dans la rue et Le Roc) sont décrits ci-dessous.

Dans la rue (DLR)

Un peu comme dans le cas des programmes Phoenix pour les jeunes de Halifax, l’organisme DLR offre toute une gamme de services à plusieurs endroits à Montréal. Le « Bunker » est un refuge temporaire pour les jeunes de 15 à 19 ans, « Chez Pops » est une halte-accueil pour les jeunes de moins de 25 ans et « La Roulotte » est une unité mobile qui offre des services itinérants à tous les jeunes de la rue du centre-ville. L’organisme a été fondé par le Père Emmett Johns (que les jeunes appellent « Pops »), un prêtre catholique qui a constaté les grands besoins des jeunes de la rue et qui s’est

fixé comme mission de les aider (voir Karabanow, 1999, pour connaître plus en détail l'histoire locale de l'organisme).

Tout comme les autres grands organismes qui offrent des services aux jeunes que l'on a étudiés, DLR offre divers types de services. Chaque nuit, les jeunes peuvent trouver au Bunker de l'hébergement, de la nourriture, des douches et une buanderie qui répondent à leurs besoins de base, tandis que Chez Pops offre les mêmes services, à l'exception des lits, les jours de semaine. Les jeunes qui ne peuvent ou ne veulent avoir recours à ces services reçoivent de l'aide de la Roulotte, qui se rend dans la rue pour distribuer de la nourriture, de l'eau, des fournitures médicales, des vêtements et de l'information sur d'autres services. Les jeunes n'ont cessé de faire l'éloge de l'organisme parce qu'il comprend leurs besoins uniques :

[Traduction]

Chez Pops, c'était super, ils aidaient beaucoup. Ils fournissaient de la nourriture; ils avaient des repas végétariens. Ils offraient neuf ou dix bons repas. Ils m'ont donné du rince-bouche pour que je puisse nettoyer l'anneau dans ma lèvre, comme celui-ci... Ils m'ont donné du rince-bouche parce que ça s'infectait, et j'ai pu le nettoyer moi-même.

(Roger, 21 ans, Montréal)

En plus de distribuer des fournitures médicales de base dans tous ces services, Chez Pops emploie plusieurs infirmières à temps plein et médecins à temps partiel. En matière de santé, la philosophie de DLR est semblable à celle de Youthlink, à Toronto : l'organisme vise à réduire les préjudices :

Moi, j'aime beaucoup l'approche de chez Pops parce qu'on accorde beaucoup d'importance à l'accueil inconditionnel, à l'attitude non jugeante. On est très tolérant, très

souple. On accueille tout le monde. Y'a des places qu'y accueillent pas les personnes en consommation par exemple. Ici, tant que t'es pas un danger pour toi ou pour les autres on va t'ouvrir la porte. L'approche de la réduction des méfaits, qui fait la promotion de comportements éclairés, ça c'est mes mots là... On va pas te dire : non, y faut pas que tu consommes. Arrêtes, c'est pas bon. Non, ben on va dire: tu sais que ça peut être dangereux, tu sais voici les risques que tu prends en t'injectant de la drogue. Tu prends beaucoup de chances avec ta vie. (Fournisseur de services, Montréal)

DLR emploie aussi des psychologues et des conseillers professionnels, et si un jeune a besoin d'un type de thérapie qui n'est pas offert à la halte-accueil, le personnel l'envoie à un autre service de soutien. Cependant, comme on l'a déjà constaté, le counselling que les jeunes apprécient le plus et qui les aide le plus est fourni, non pas par des professionnels en tant que tels, mais simplement par des personnes amicales prêtes à les écouter :

[Traduction]

J'avais besoin de l'aide et du soutien de Pops pour mes nombreux problèmes mentaux. Du soutien moral et de l'aide de ce genre. Par exemple, quand on m'a poignardée, ce genre de chose, ils m'ont aidée. Ils ont appelé la police et ont tenté d'obtenir des enquêteurs, et tout le reste. Ils m'ont vraiment beaucoup aidée à l'époque. (Candice, 22 ans, Montréal)

Si j'ai besoin de quelque chose, je sais qu'y a une place qui est juste ici pis qui va m'aider. Pis je vais sortir d'ici pis je vais être bien. Si je rentre ici en pleurant, je vais sortir d'ici avec le sourire. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Les participants ont vanté l'environnement détendu et exempt de jugements de DRL et ont laissé entendre qu'ils voyaient les employés davantage comme des « amis » ou une « famille de substitution » que comme des « employés ». Cet organisme se distingue par le fait qu'il est capable d'attirer des jeunes itinérants de longue date et d'établir des relations profondes et constructives avec eux :

[Traduction]

J'aime le fait que les gens, là-bas, sont très, très ouverts. Tu ne les déranges pas, ils te font sentir à l'aise de parler de ce que tu veux. Je suis allé les voir, j'étais encore sous l'effet du PCP [drogue]; je me suis assis là et j'ai parlé à l'un d'entre eux pendant peut-être deux heures et je me sentais très à l'aise. (Dawson, 22 ans, Montréal)

Chez Pops, les jeunes peuvent consulter des journaux, Internet et le personnel pour obtenir de l'aide en vue de trouver un emploi et un appartement. Les employés de la halte-accueil aident les jeunes qui ont des problèmes juridiques, ils les aident à recevoir des prestations d'aide sociale, et les renvoient vers d'autres services, comme les maisons d'hébergement. L'organisme offre aussi des cours de niveau secondaire (et du soutien financier), du counselling d'emploi ainsi que des programmes d'emploi et de perfectionnement des compétences. Plusieurs jeunes interviewés chez DLR ont expliqué la façon dont ces services les avaient aidés eux et d'autres, à sortir de la rue :

C'est donner la chance aux jeunes de s'en sortir, avec une salle d'ordinateurs, t'as de l'école ici. La plupart des jeunes qui sont ici, y'en a qui s'en sortent. Puis l'année passée, je suivais une formation ici... pis la plupart des gens avec qui j'ai fait une formation avec eux autres, sont tous sortis. Pourquoi? Y'en a qui étaient au Refuge, y venaient ici pour faire leur formation. À la fin de la formation, je l'ai vois même pu. Y sont tout entrain de travailler à quelque part. (François, 24 ans, Montréal)

Chez Pops offre aussi diverses formes de ludothérapie, par exemple des installations pour la musique et les arts, ainsi que des sorties sur le terrain. Ces programmes permettent aux jeunes de vivre des activités saines, en plus de favoriser un développement du milieu positif, puisque Chez Pops devient un endroit agréable où les jeunes de la rue se sentent jeunes de nouveau. Comme l'a expliqué un participant, ces activités viennent agrémenter la vie monotone liée à la survie dans la rue :

C'est vraiment bon là qu'y offrent pleins d'activités aux jeunes pis tsé, y'ont toute pour désennuyer. C'était marqué dans la cafétéria : le Bon Dieu Dans La Rue, c'est un break de la rue. Pour oublier que t'es dans rue, pour au moins que tu fasses des activités, que tu fasses quelque chose. (Marc, 20 ans)

Le personnel de DLR a insisté sur l'importance de respecter les jeunes, de les traiter avec dignité et de leur offrir un soutien et un amour inconditionnels. Par exemple, l'organisme sait que de nombreux jeunes ont un chien ou un autre animal et que celui-ci joue un rôle important de protection et de compagnie pour les jeunes. DLR accueille donc les animaux, en plus de fournir de la nourriture pour animaux et des services vétérinaires. Ces mesures créent un climat qui renforce l'esprit de communauté (développement du milieu et développement social) et qui fait en sorte que les jeunes se sentent respectés, appréciés et en sécurité :

[Traduction]

La principale caractéristique de la philosophie de l'endroit [DLR] et c'est pourquoi, en fait, je travaille ici, c'est que l'on ne juge pas les jeunes, et je suis bien d'accord avec ça. Les jeunes vont faire des gaffes, comme toi et moi nous avons fait des gaffes, et comme tout le monde en fait. Il ne faut pas les juger, il faut simplement les soutenir de plusieurs

façons. Je me soucie d'eux. Il faut les accueillir et leur offrir ce dont ils ont besoin à ce moment précis. Quand ils sont prêts, et ça ne sert à rien de les forcer quand ils ne sont pas prêts, ils décident de prendre des mesures et le font souvent par eux-mêmes, mais ils peuvent dire, au moins, que quand ils n'allaient pas bien, des gens étaient là pour les aider et se souciaient d'eux, même s'ils étaient au plus bas. (Fournisseur de services, Montréal)

L'organisme a comme clientèle différents groupes de la population des jeunes de la rue et a délibérément organisé sa structure de façon à accueillir des jeunes qui en sont à diverses étapes dans leur démarche pour abandonner la vie de la rue :

[Traduction]

Ici, Chez Pops, tu peux venir dîner. Donc, si tu sais où aller, tu peux conserver ton énergie et t'occuper de ce que tu as à faire. Le matin, ils offrent quelque chose : tout le monde fait ses démarches. Ça s'appelle « the serious steps ». Par exemple, si tu dois trouver un appartement, ils ont les journaux tous les jours. Si tu as besoin d'aide pour quoi que ce soit, ils te disent où aller, avec qui parler, etc. (Mohamed, 23 ans, Montréal)

DLR offre différentes formes d'aide aux jeunes, et la plupart des participants ont loué son engagement à créer un environnement où règnent l'espoir et l'entraide dans la collectivité :

Regarde t'as toute, t'as une psychologue, t'as un médecin, t'as une infirmière, t'as des intervenants à qui parler qui ont tous des cours, qui sont tous spécialisés. T'as une cuisine, t'as une chef cuisinière ici. T'as un école, t'as un centre d'informatique pis y veulent donner une job. T'as une bibliothèque, t'as un local de musique, tu peux même aller jouer en bas. T'as une roulotte...à tous les soirs. Câline, qu'est-ce que tu veux de plus là? Tu peux pas avoir plus que ça là crisse! Eille câline là. Tu peux pas demander un char! Tu peux pas avoir plus que ça! L'année passée, quand j'étais là, on a organisé

une partie de ski... Je pense que ça coûte 15 \$ par personne pis on a rempli un autobus de 50 personnes. (Olivier, 20 ans, Montréal)

Cependant, comme l'ont déjà fait ressortir plusieurs autres études de cas, les caractéristiques d'un organisme qui inspirent certains jeunes sont souvent perçues de façon négative par d'autres. Mathieu a expliqué que DLR « en faisait trop pour les jeunes », ce qui parfois entraîne une dépendance non intentionnelle :

Chez Pops, j'y allais avant mais comme je te disais Pops, c'est un organisme qui donne tout cuit dans le bec pis j'ai arrêté d'y aller pour justement pas développer cette dépendance là. La dépendance à l'organisme... J'y allais des fois. Quand j'étais dans la rue j'y allais des fois pour prendre ma douche mettons. Pas niaiser. Mais parce que ça aurait pu créer une dépendance, j'ai arrêté d'y aller. Comme Pops y dit, après 25 ans tu peux pu y aller. Mais si tu développes une dépendance à cet organisme là, ici [le Roc] c'est pas si pire y donne juste de la bouffe, c'est pas si pire, mais chez Pops y donne vraiment de tout là : du linge, de la bouffe, tu peux aller à l'école... (Mathieu, 27 ans, Montréal)

Un employé de DRL était aussi de cet avis et s'est dit préoccupé du fait que des services aussi complets pouvaient parfois favoriser l'inertie des jeunes :

Moi, personnellement, je trouve qu'on donne trop. On donne beaucoup de charité. Bon, le fondateur est un prêtre donc lui y'a vraiment une vision charité, donner beaucoup puis alors que nous, on vise plus l'autonomie. Donc, des fois, on s'entend pas tout le temps. Moi, j'ai remarqué pour te donner un exemple, y'a un jeune qui a trouvé un appartement. On l'a tout meublé... puis le jeune finalement n'a pas payé son appartement, y s'est fait mettre dehors. Tout ce qu'il a pris, c'est ses vêtements qu'il a payés lui-même. Tout le reste, tout ce qu'on lui a donné, il l'a laissé. Y'est parti avec trois, quatre chandails Nike pis. Ben, faique ça je pense vraiment que c'est une exemple concret que y faut faire

attention à donner... Les jeunes ont besoin aussi de trouver les choses par eux-mêmes.

(Fournisseur de services, Montréal)

Dawson a expliqué de quelle façon il comprenait ce dilemme concernant le Bunker, et de quelle façon, selon lui, les politiques de DLR permettaient généralement d'atténuer ces problèmes :

[Traduction]

J'aime le fait qu'on lave mes vêtements pendant que je dors. C'est vraiment super. Je n'ai jamais fréquenté un endroit comme ça, mais, en même temps, je crois que c'est beaucoup trop pratique, ça devient trop facile de vivre dans la rue. Il n'y a pas grand-chose que je n'aime pas au Bunker; j'aime ce qu'ils offrent, j'aime le fait qu'ils offrent des services seulement pour un nombre précis de jours. Je crois que c'est trois jours par mois ou aux deux semaines ou aux dix jours. En tout cas, j'aime ça parce que les gens ne peuvent pas fréquenter les refuges et se retrouver pris au piège comme à la Mission ou au Sheppard, où tu peux aller tous les jours, toutes les nuits, et que tu n'as pas à te préoccuper de quoi que ce soit : tu as toujours un endroit où rester et tu as toujours de la nourriture. De cette façon tu dois toujours essayer de t'en sortir. (Dawson, 22 ans, Montréal)

DLR offre de toute évidence des services exhaustifs et anti-oppresseurs aux jeunes de la rue du centre-ville de Montréal. Cependant, les jeunes comme les employés de l'organisme reconnaissent en partie que certains aspects continuent de poser des problèmes, même si ceux-ci ne sont pas faciles à régler. Pour les jeunes participants, DRL a été d'une grande aide tout au long de leur démarche pour abandonner la vie dans la rue, puisque l'organisme fournit une gamme variée de programmes et de services de soutien dans un cadre fondé sur le respect, la compréhension et la compassion.

Le Roc

Le Roc, un organisme plus petit que DLR, est une autre halte-accueil qui offre des repas aux jeunes tous les jours de la semaine – et qui complète les services de Chez Pops en ouvrant les jours où DLR est fermé – dans un lieu situé à distance de marche de DLR. Les repas sont le principal service qui est offert, et les jeunes l’apprécient puisque cela répond à leurs besoins de base :

Le Roc, c'est vraiment une place, regarde, à manger. That's it. Je veux prendre ma douche, je le sais que j'peux pas tsé? Je veux des bas, je sais que j'peux pas. Je veux aller à l'école, je sais que j'peux pas... Chaque organisme a sa manière d'intervenir pis chaque organisme donne son 100%. C'est sûr qu'ici tsé y peuvent pas donner le même rendement qu'y donne chez Pops. Ici, c'est un accueil, c'est un organisme à but non lucratif. Y'ont pas d'argent. Tandis que Pops, y reçoit 3-4 millions par année. Y'a un chiffre d'affaire de 2-2.5 millions par année. Y'a moyen de faire des choses. Y'a les moyens d'acheter un van pis de passer pis de donner des hot-dogs au monde de la rue, des sacs de bouffe. Ici, y peuvent pas faire ça. (Mathieu, 27 ans, Montréal)

Si le Roc n’offre aucun autre service officiel, il aide tout de même les jeunes de diverses façons. Certains jeunes travaillent à temps partiel dans les cuisines, ce qui leur permet d’acquérir une expérience de travail et de renforcer leur confiance en eux. L’organisme offre aussi un atelier artistique et d’autres activités récréatives. Les jeunes peuvent recevoir des conseils de façon informelle, et les employés ont à coeur d’écouter activement les jeunes et de se lier d’amitié avec eux :

Ça devient efficace parce qu'on les écoute. Parce que lorsqu'ils s'assoient avec nous, on ne fait pas de l'intervention sociale. On est un ami qui écoute, un ami. Ça fait toute la

différence. Si un jeune vient me dire quelque chose pis que je dis : si je comprends bien, mon petit Jean-Pierre, ce que tu me dis c'est que... ben là, je viens de faire de la reformulation. Technique d'intervention socioculturelle, il les voit venir de loin. Pour eux, on devient un TS [travailleur social] et on fait partie du problème. On fait partie de ceux qui les ont mis dans un foyer d'accueil, de ceux qui les ont mis à la rue et ça, on veut pas. Alors si un jeune me dit quelque chose que je comprends pas, je lui dis : je comprends pas. Je fais pas de reformulation. Je lui demande juste de bien s'exprimer et s'il veut me le dire, il va me le dire comme il faut pis je vais comprendre : ah! C'est ça! C'est correct. C'est toute la différence... On prend notre souper avec les jeunes. On passe la soirée avec eux autres. On n'a pas une cafétéria à part pour les employés et la cafétéria pour les jeunes. On n'a pas deux sortes de souper, on mange avec eux autres.

(Fournisseur de services, Montréal)

Le Roc applique une philosophie semblable à celle de DLR, d'ARK à Halifax et de Youthlink : il s'agit d'un établissement communautaire qui respecte les jeunes et évite de les juger. Même si le principal service offert par l'organisme consiste à servir des repas, le Roc a réussi à créer un endroit sûr pour les jeunes de la rue qui se trouvent vraiment en marge. Comme le disait le fournisseur de services cité ci-dessus, le souper n'est pas « servi » aux jeunes : les employés et les jeunes « mangent ensemble » dans un contexte de mutualité et d'amitié. À l'organisme Le Roc, « *les jeunes sont chez eux* ».

Le Roc n'offre pas des services aussi diversifiés que ceux de DLR, mais il fournit aux jeunes un soutien complémentaire important, c'est-à-dire un lieu sûr et chaleureux où l'on reconnaît leur valeur et où on prend soin d'eux. Pour les jeunes qui ont entrepris une démarche pour sortir de la rue, un repas cuisiné tous les soirs et partagé avec des « amis » constitue un répit utile et apprécié.

VANCOUVER

À Vancouver, les organismes de services sont notamment des refuges pour les jeunes, des haltes-accueil, des services de cantine mobile, des cliniques de santé et des centres d'emploi. La plupart des services semblent être situés dans deux principaux secteurs : l'est et l'extrémité ouest du centre-ville (rue Granville). On étudiera plus en détail les deux organismes de services aux jeunes de la rue les plus connus de Vancouver : Covenant House (CH) et Downtown Eastside Youth Action Society (DEYAS).

Covenant House (Vancouver) (CHV)

Tout comme Covenant House à Toronto, CHV offre des services très complets. Il compte une gamme complète de programmes, et les fournisseurs de services peuvent offrir aux résidents du refuge ou aux jeunes qui utilisent le programme d'approche les options et les possibilités internes appropriées. CHV adopte une approche universelle en matière de la prestation de services et répond aux besoins de base des jeunes (nourriture, vêtements et refuge), offre des soins médicaux, des services de thérapie, de counselling, de perfectionnement et d'emploi. Le refuge compte 22 places pour les jeunes qui souhaitent y dormir, et fournit des vêtements et de la nourriture. Une fois qu'un jeune a profité du refuge d'urgence, on peut lui conseiller de passer à l'étape suivante, soit dans la structure de logements supervisés Rights of Passage (ROP). Les participants ont fait des commentaires très positifs sur ce programme et sur son efficacité pour les soutenir dans leur démarche pour sortir de la rue :

[Traduction]

Surtout Covenant House. C'est probablement le service qui m'a le plus aidée à me rendre où je suis aujourd'hui, parce qu'ils offrent des programmes, comme la dynamique de la vie. Tu y vas, c'est pas mal du bourrage de crâne, mais on t'apprend quand même à être autonome. Tu penses que c'est stupide et tu ne veux pas y aller, mais c'est obligatoire si tu restes là. Il y a aussi un programme d'hébergement de seconde étape, un traitement pour toxicomanes et tout. Je suis passée par tous les éléments du système de Covenant House et, je ne sais pas, je crois que c'est surtout grâce à eux que je suis rendue là aujourd'hui. (Heather, 23 ans, Vancouver)

Les jeunes qui sont hébergés à CHV ont accès à des programmes de perfectionnement et d'emploi et de formation, comme les programmes JET (*formation professionnelle*) et L.I.F.E. (*apprentissage pour améliorer la situation aujourd'hui et demain*), ce qui les aide à préparer la transition de la rue vers un environnement plus stable.

Les jeunes ont parlé de l'aide fournie par le programme d'approche et les services de soutien communautaire de CHV. Ces services s'adressent aux jeunes de la rue qui dorment « à la belle étoile » ou dans d'autres refuges, ainsi qu'aux jeunes qui couchent chez des amis ou qui ont un logement, mais qui ont tout de même besoin de soutien :

[Traduction]

Le centre de services communautaires à Covenant House. J'y vais habituellement, et c'est un bon service. Ils ont Internet, alors tu peux consulter ton courriel ou chercher un emploi sur Internet. Ils ont une banque de vêtements. Si tu as une entrevue tu peux y aller et trouver des vêtements pour l'entrevue. Ils ont aussi habituellement des produits de beauté pour t'aider et toutes sortes de choses. Ils aident beaucoup les jeunes de 18 à 24 ans. C'est un très bon service et c'est grâce à lui que j'ai pu sortir de la rue. Je

restais là; c'est un refuge d'urgence, et c'est un très bon refuge. C'est l'un des meilleurs dans le coin. (Matthew, 21 ans, Vancouver)

Comme on l'a déjà expliqué à propos d'autres organismes, il existe un équilibre fragile entre une structure « trop rigide » et une structure « trop souple » pour soutenir les jeunes. La plupart des jeunes comprenaient et appréciaient la structure mise en place à CHV :

[Traduction]

Je crois que la structure est importante. Particulièrement une structure comme celle qui existe au refuge de Covenant House : tu sors, tu cherches un emploi, et quand tu reviens, tu as tes repas et on répond à tes besoins de base pour que tu puisses ressortir. Les règles sont parfois rigides, et cela fonctionne mieux avec certaines personnes qu'avec d'autres, mais pour ma part, j'aime le modèle de Covenant House, avec son refuge et son programme de transition ROP. (Ahmed, 23 ans, Vancouver)

[Traduction]

À CHV, ils ont un programme. Si tu réussis bien, je veux dire, ici, si tu veux rester, tu dois faire quelque chose. Je ne sais pas, tu dois, en même temps, chercher un emploi et prouver que tu as fait des démarches. Ils sont très stricts à ce sujet, du lundi au vendredi, et c'est bien. La fin de semaine, tu as congé, tu peux te reposer, et ils te permettent de faire des activités, de louer des films. (Jonah, 20 ans, Vancouver)

CHV encourage les jeunes à s'engager au sein de l'organisme et à participer à des comités et à des projets internes et externes. L'un de ces projets est la publication de « Van Zine », écrit par et pour des jeunes de CHV. Le magazine est produit par Downtown Street Voice, un comité de jeunes de CHV qui participent à des activités

d'éducation et d'approche communautaires, comme des ateliers, des conférences et des cours de formation. Le comité permet aussi aux jeunes d'acquérir de nouvelles compétences, par exemple, pour animer des réunions et des groupes, pour apprendre à mieux connaître les questions de droits et de défense des intérêts, et pour pouvoir gérer des projets.

L'organisme offre un soutien attentionné dans le cadre de différentes structures de prestation de services. La notion de « défense des intérêts » est sous-jacente dans un grand nombre de programmes :

[Traduction]

Nous défendons leurs intérêts, qu'il s'agisse de les aider à obtenir une place au refuge ou de parler à un employé de l'aide sociale. Oui, il y a toujours tellement de situations différentes qui se présentent et qui font que l'endroit joue divers rôles de défense des intérêts. Nous tentons de rejoindre le jeune, nous examinons les problèmes qui se présentent, et nous voyons si nous pouvons faire quelque chose pour l'aider.

(Fournisseur de services, Vancouver)

Pour CHV, le travail consiste à offrir aux jeunes les possibilités qui les aideront dans leur démarche pour sortir de la rue. Sa philosophie repose sur un profond respect de ce que vivent les jeunes avant leur arrivée dans la rue, ainsi que pendant et après leur vie dans la rue :

[Traduction]

Je crois que le principal avantage du refuge pour les jeunes, c'est qu'on les accepte totalement et qu'on ne les juge pas. Peu importe combien de temps cela prend, les jeunes peuvent toujours revenir ici, sauf s'ils ont menacé ou blessé quelqu'un. Les

portes leur sont toujours ouvertes, c'est un peu comme une famille, s'ils ont connu un éclatement de leur famille. Nous créons pour eux un milieu sain dans lequel ils peuvent réapprendre comment réussir leur vie et acquérir les compétences nécessaires. Nous les acceptons tels qu'ils sont, nous ne les jugeons pas et nous tentons de donner le plus d'amour possible aux jeunes. (Fournisseur de services, Vancouver)

Downtown Eastside Youth Activities Society (DEYAS)

La DEYAS a été créée pour offrir des services d'approche de base aux jeunes de la rue, dans la partie est du centre-ville de Vancouver. L'organisme cible d'abord les jeunes, mais offre aussi des programmes pour adultes. Sa philosophie consiste à offrir des possibilités aux clients qui souhaitent changer leur style de vie ou sortir de la rue ainsi qu'à promouvoir la santé et la sécurité auprès de ceux qui ne souhaitent pas quitter leur situation actuelle ou qui en sont incapables. Les services comprennent toute une gamme d'interventions, que ce soit des services de gestion de crise, de défense des intérêts, d'aiguillage vers un autre service, de counselling ou encore d'initiatives de réduction des risques.

La *Youth Action Coalition* (YAC) de la DEYAS est une halte-accueil ayant pignon sur rue où les jeunes de l'est du centre-ville de Vancouver peuvent se rendre pour trouver un endroit sûr où relaxer, obtenir des services, interagir avec d'autres fournisseurs de services et répondre à leurs besoins personnels et alimentaires quotidiens. La YAC offre, entre autres services, trois repas chauds par jour, des douches, une buanderie, des services d'aide au logement, des activités culturelles, des activités récréatives, des groupes d'hommes et de femmes, des programmes artistiques, des services de thérapie par l'horticulture, des banques alimentaires et un programme d'encouragement des

jeunes. Une jeune a formulé le commentaire suivant à propos de la DEYAS, commentaire qui représente bien le point de vue de tous les jeunes sur cet organisme :

[Traduction]

... C'est un endroit super, on y trouve tout ce qu'il faut. C'est tellement bien, j'aimerais que plus de jeunes en connaissent l'existence. (Laura, 18 ans, Vancouver)

Pour favoriser le développement des jeunes, la DEYAS organise plusieurs activités récréatives, comme du ski, des randonnées et du camping. Ces activités aident les jeunes à améliorer leur capacité d'établir des liens et peut renforcer leur estime de soi et leur confiance. De plus, les jeunes apprécient de toute évidence ces activités :

[Traduction]

Je crois que l'une des plus grandes qualités de l'organisme, c'est qu'il essaie d'organiser des sorties pour que l'on ait quelque chose à faire plutôt que de prendre de la drogue ou de l'alcool. (Matthew, 21 ans, Vancouver)

La DEYAS offre aussi un programme de désintoxication pour les jeunes, que les jeunes et le personnel considèrent comme essentiel pour réussir à sortir de la rue :

[Traduction]

À la DEYAS, le programme de désintox est bon; c'est comme un gîte du passant. Tu as ta propre chambre; c'est comme si tu partageais un appartement ou que tu étais dans une maison, et le personnel s'occupe de deux ou trois jeunes par logement, mais chaque jeune a sa chambre, sa télé et ses choses. Tu as droit à dix cigarettes par jour ou quelque chose comme ça, et on ne te donne pas d'argent, tu sais, mais on t'amène voir un film ou faire une activité si tu te sens bien. Juste pour sortir de la maison, tu sais, comme ça tu ne te sens pas coincé là. C'est très bien. (Philip, 19 ans, Vancouver)

Comme dans le cas des autres organismes, on a constaté un équilibre entre la structure et la souplesse dans la prestation des services aux jeunes. Un membre du personnel a reconnu que la DEYAS était un endroit où les jeunes pouvaient se détendre :

[Traduction]

Je crois que l'organisme est très accessible aux jeunes. Nous sommes faciles d'approche. C'est un environnement très simple, et je crois que c'est l'idéal. Particulièrement pour les jeunes à risque : ils ont seulement besoin d'un endroit confortable où ils peuvent flâner et être eux-mêmes. (Fournisseur de services, Vancouver)

D'autres employés ont toutefois expliqué que la structure de l'organisme pouvait jouer un rôle important pour les jeunes qui souhaitent sortir de la rue :

[Traduction]

On pense toujours qu'il y a des choses à améliorer. Je crois que, vu de l'extérieur, actuellement, on peut penser que l'organisme manque de structure. C'est ce que je crois, et je crois que ce manque de structure, qui est volontaire, c'est intentionnel au sein de l'organisme, mais je me demande si le manque de structure peut parfois... tu sais, parfois, cela ne motive pas les gens à se rendre dans un centre ni à y rester. Donc, je crois que si je devais faire une remarque, je dirais qu'il n'y a peut-être pas assez d'équilibre. Peut-être que les programmes n'ont pas une structure suffisante... (Fournisseur de services, Vancouver)

La DEYAS est fortement axée sur les jeunes et suppose leur participation active. Quand on entre à la DEYAS, on constate tout de suite l'influence des jeunes dans la conception de la halte-accueil et dans la mise en œuvre des programmes. L'organisme croit que,

pour sortir de la rue, les jeunes doivent acquérir de l'autonomie en s'engageant dans la création de leur propre espace :

[Traduction]

Je crois que la première chose que j'ai pensée, c'est que c'était un endroit sûr et que, enfin, bien des jeunes se sentent en possession des lieux, ce qui est assez extraordinaire puisque peu de services permettent ce genre de choses, c'est comme s'il y avait une coupure. Donc oui, c'est un endroit sûr, et nous prenons toujours soin d'eux en premier lieu, vous savez. (Fournisseur de services, Vancouver)

La DEYAS reconnaît que les jeunes de la rue sont nombreux à ne pas faire confiance aux aidants professionnels; c'est pourquoi elle favorise les interventions des pairs :

[Traduction]

Les activités exécutées par les pairs occupent la première place. Quand les adultes dirigent, les jeunes ont l'impression d'être dirigés par leurs parents. Bon nombre de jeunes de la rue sont harcelés par des personnes en autorité comme des policiers, des politiciens, des représentants du centre-ville et de la loi, des gardiens de sécurité, tout le monde, n'importe quelle personne qui occupe un poste d'autorité harcèle les jeunes de la rue. (Fournisseur de services, Vancouver)

Les employés de la DEYAS, comme ceux d'ARK à Halifax, de Youthlink à Toronto et de DLR à Montréal, ont comme philosophie, en matière d'intervention, de « rencontrer des jeunes là où ils se trouvent » et de « se mettre au même niveau » que les jeunes.

Ainsi, la DEYAS a réussi à attirer des jeunes et à leur offrir un milieu communautaire sûr qui les soutient :

[Traduction]

Oui, et c'est un peu ce dont je parlais, auparavant, quand je parlais de confiance. C'est comme ça, tout est axé sur les jeunes, ici, et ils sont ici chez eux. Je crois que l'on pourrait dire que nous défendons leurs intérêts. Je crois vraiment que nous sommes à leur niveau ici. Je ne connais pas les autres endroits ni les règles qu'ils appliquent, mais je crois que, chez nous, les jeunes peuvent venir et être eux-mêmes. (Fournisseur de services, Vancouver)

CALGARY

Il existe à Calgary une vaste gamme de services destinés aux jeunes, notamment des refuges, des cliniques de santé, des programmes d'emploi, des services alimentaires et des haltes-accueil. Comme c'est le cas dans bon nombre des autres villes qui ont fait l'objet de la présente étude, la plupart des services se situent dans le centre-ville. EXIT Outreach et The Backdoor sont deux des organismes de services qui aident les jeunes dans leur démarche pour sortir de la rue. Comme on le verra, ils adoptent des styles différents en matière de prestation des services.

EXIT Outreach

EXIT est un service d'approche du centre-ville directement accessible aux jeunes de la rue (habituellement de 11 à 24 ans). À la halte-accueil, les jeunes trouvent un endroit sûr où ils peuvent se détendre et prendre un repas. EXIT est le premier point de contact ou d'accès pour les jeunes et leur permet d'obtenir d'autres services de refuge, de l'aide médicale et juridique, du soutien à domicile, du counselling en cas de crise et des

programmes d'enseignement. EXIT vise à favoriser l'autonomie, c'est-à-dire qu'il coordonne les ressources de manière à aider et à soutenir les jeunes de la rue de Calgary. En recommandant des services et en offrant un counselling informel, EXIT contribue à la santé des jeunes de la rue et aide ceux qui souhaitent sortir de la rue. Les conseillers d'EXIT apportent surtout leur soutien aux jeunes qui sont en conflit avec la collectivité ou qui ne connaissent pas les ressources communautaires disponibles. Ils aident aussi les jeunes à explorer les options qui s'offrent à eux, comme l'emploi, le logement, l'éducation, les programmes gouvernementaux et les autres services de soutien appropriés. Cette aide est accessible toute l'année dans un lieu ayant pignon sur rue et où les jeunes peuvent se présenter quand ils le veulent. EXIT a aussi un autobus qui lui permet d'offrir toute l'année des services et du soutien aux travailleurs du sexe.

Chez EXIT, la plupart des activités prennent la forme de travaux collectifs :

[Traduction]

Nous organisons des soirées culturelles et de tambour, alors nous avons des aînés qui venaient et qui enseignaient comment jouer du tambour et autre. Nous organisons aussi une soirée artistique, une soirée sur la toxicomanie, et comme les possibilités sont infinies et que l'on pouvait créer toutes sortes de groupes, nous avons même essayé, comme quelqu'un l'avait proposé, de créer un groupe sur le SAF, alors nous l'avons fait pendant quelque temps. Nous avons essayé toutes sortes de groupes; un groupe sur la santé sexuelle toutes les deux semaines. Des groupes à profusion. (Fournisseur de services, Calgary)

La philosophie de l'organisme se fonde sur un engagement profond envers les jeunes et la création d'un lieu communautaire où les jeunes peuvent recevoir des soins et du soutien :

[Traduction]

C'est un lieu chaleureux, c'est un endroit où manger. Tu sais, c'est un peu comme une zone de sécurité. Tu te sens moins seul, tu sens qu'il y a des gens qui se préoccupent de toi et qui peuvent t'aider. (Bill, 22 ans, Calgary)

[Traduction]

Je trouve qu'EXIT était un bon endroit parce qu'on t'encourage et on te soutient toujours autant que tu en as besoin. (Danny, 22 ans, Calgary)

L'une des principales raisons pour lesquelles les jeunes fréquentaient EXIT, c'était son personnel amical et encourageant qui faisait tout son possible pour créer une atmosphère accueillante et exempte de jugement :

[Traduction]

J'ai toujours été ouvert avec les clients, quel que soit leur problème, et je les traite tous avec beaucoup de respect parce qu'ils me respectent aussi. Je leur renvoie donc la balle en les respectant. J'essaie de traiter tout le monde... j'essaie de me dire que si j'étais, peut-être pas moi, mais si, par exemple, l'un de mes petits frères ou l'une des mes petites sœurs était sans abri ou quoi que ce soit, ou si j'étais moi-même sans abri, mais plus particulièrement mes frères et mes sœurs, s'ils se trouvaient dans la rue j'aimerais qu'ils se sentent à l'aise de se rendre dans un endroit où quelqu'un les accueillerait chaque fois sans les juger et les traiterait comme des personnes tous les jours et non

seulement une journée de temps en temps. Il faut être cohérent et toujours les traiter comme des personnes. (Fournisseur de services, Calgary)

En plus d'offrir un environnement sûr et encourageant, EXIT possède des liens solides avec d'autres services et perçoit sa capacité de recommander des jeunes à d'autres organismes comme la principale façon, pour lui, d'aider les jeunes à sortir de la rue.

Comme l'a affirmé un membre du personnel d'EXIT :

[Traduction]

Nous connaissons les organismes qui offrent des services. Certains paient votre premier mois de loyer ou votre dépôt en cas de dommages, ce qui revient habituellement au même. Nous savons vers quel organisme diriger nos clients pour qu'ils obtiennent ce dont ils ont besoin, quels organismes pourront leur fournir des meubles ou des paniers de nourriture. Nous pouvons recommander des places en refuge et des endroits où trouver des vêtements. Nous sommes un peu au milieu de tout ça, nous possédons des liens solides avec tous les intervenants. (Fournisseur de services, Calgary)

En tant que contact initial pour bon nombre de jeunes de la rue, EXIT joue un important rôle d'approche. Il offre aux jeunes marginalisés un lieu communautaire sain et les dirige vers les services appropriés, ce qui fait que l'organisme a joué un rôle dans la vie de bon nombre des participants à l'étude.

The Back Door

The Back Door est considéré comme une société d'emploi des jeunes qui a principalement pour objet d'aider les jeunes à sortir de la rue. L'environnement de The Back Door est conçu en fonction de l'hypothèse selon laquelle sortir de la rue

consiste essentiellement à passer d'une culture (celle de la rue) à une autre (celle de la société dominante). The Back Door passe un « contrat » avec les jeunes, ce qui lui permet d'établir des liens avec ceux-ci et de mettre au point avec eux des plans concrets pour les aider à passer d'une culture à l'autre. Chaque jeune conclut avec l'organisme un contrat qui prévoit les étapes suivantes :

1. Le jeune de la rue doit exprimer le désir de sortir de la rue.
2. Le processus de réflexion se poursuit quand le participant potentiel décide de fréquenter *The Back Door*.
3. Une fois que le participant a exprimé sa volonté de sortir de la rue et qu'il s'est présenté à *The Back Door*, un processus contractuel est enclenché.
4. Le participant détermine une mesure qui lui permettra de s'éloigner de la rue.
5. Le participant inscrit cette mesure dans l'ordinateur ou sur la copie papier du contrat, et cela devient un contrat.
6. Le participant discute de cette mesure avec un bénévole ou un employé qui explique, en une langue autre que celle qui est utilisée dans la rue, en quoi consiste le contrat.
7. Le participant reçoit une prime de 15 \$ pour avoir conclu ce contrat. Le montant est versé au moment de la création du contrat, et non après son exécution.
8. Après avoir quitté les bureaux de *The Back Door*, le participant revient à l'organisme pour discuter de sa réussite ou de son échec et établit ensuite un autre contrat (Deline, 2000).

Chaque mesure fait partie d'un plan qui aidera l'exécutant du contrat (le participant) à s'éloigner de la rue. Les mesures doivent être liées à l'une des catégories suivantes :

hébergement, emploi, éducation, épanouissement personnel, planification, bénévolat, finances, aspects juridiques, leadership, alcool ou toxicomanie, résolution de problème, détermination d'enjeux, et toute autre question liée à des préoccupations ou à des problèmes qui touchent le participant dans sa démarche pour sortir de la rue. *The Back Door* offre aux jeunes des locaux équipés d'ordinateurs, des postes de travail, des tables rondes pour discuter des contrats, des téléphones, un télécopieur et l'accès à Internet.

The Back Door se distingue par son emplacement. L'organisme se trouve à l'extérieur du centre-ville, ce qui signifie que les jeunes doivent quitter le milieu de la rue chaque fois qu'ils le visitent. Le transport pour se rendre à *The Back Door* peut constituer un problème pour certains jeunes, mais bon nombre de participants ont affirmé qu'il leur avait été utile de s'éloigner du centre-ville :

[Traduction]

... Tu sais, tu n'es pas directement au centre-ville ou dans un endroit du genre, et personne ne cogne à la fenêtre parce qu'on t'attend dehors. Je ne sais pas, c'est très bien organisé et c'est juste bien. (Collin, 23 ans, Calgary)

The Back Door donne de la force aux personnes qui ont connu la culture de la rue et leur permet de faire des choix et de poursuivre dans la direction qu'ils ont choisie. Les jeunes ont été très reconnaissants de ce soutien :

[Traduction]

Ce qui est bien, à propos du service, ici, c'est que tu peux sortir de la rue un peu et que tu te sens le bienvenu. Quand tu viens parler aux gens ici, tu te sens apprécié parce

qu'ils s'assoient, ils prennent le temps de discuter avec toi et de t'expliquer la situation, ils écoutent tes problèmes. (Chris, 27 ans, Calgary)

[Traduction]

C'est ici que l'on trouve du soutien. Je crois que c'est l'un des meilleurs endroits pour obtenir du soutien. (Paul, 25 ans, Calgary)

Le personnel offre un counselling informel et un milieu accueillant, ce qui permet d'établir une relation de confiance et de respect avec les jeunes :

[Traduction]

J'ai vu des jeunes arriver ici stressés et déprimés. Vous savez, déprimés; tout va mal pour eux, mais ils viennent ici, ils s'assoient et ils parlent aux employés, et cette petite discussion leur permet de quitter l'endroit dans un état un peu meilleur. Ils ont beaucoup de problèmes dans la vie, mais en venant ici, ils peuvent s'asseoir et discuter, ils peuvent s'exprimer, ce qui leur enlève un peu de pression et semble aider bien des gens. Je crois que, pour eux, juste le fait d'être capable de parler et de discuter convenablement, et de recevoir les conseils d'une personne, c'est ce qui peut leur arriver de mieux. (Chris, 22 ans, Calgary)

[Traduction]

Tout le monde, ici, est traité avec intégrité. Nous croyons à l'intégrité de toutes les personnes, peu importe leur passé, ce qui leur est arrivé, leur apparence, ou quoi que ce soit du genre. Parce que tu existes, tu possèdes une valeur absolue. C'est tout. C'est comme ça. C'est aussi simple que ça. (Fournisseur de services, Calgary)

Le soutien offert aux jeunes ne passait pas inaperçu; bon nombre de jeunes ont beaucoup de respect pour *The Back Door*. Ils attribuent une bonne part de la réussite de leur démarche pour sortir de la rue au soutien fourni par le personnel de cet organisme. Certains jeunes souhaitaient donner un coup de main à *The Back Door* en remerciement de l'aide qu'ils ont reçue :

[Traduction]

Cet endroit, je sais que cet endroit m'a beaucoup aidé, vraiment beaucoup. C'est donc tout naturel pour moi d'y aller et de faire tout ça. Ils m'ont aidé, donc je ne fais que donner en retour de tout ce que j'ai reçu. (Chris, 27 ans, Calgary)

Les programmes et le personnel de *The Back Door* illustrent bien l'engagement de l'organisme d'appuyer les jeunes dans leur démarche pour sortir de la rue. De toute évidence, *The Back Door* a joué un rôle important en aidant les jeunes à faire la transition :

[Traduction]

Ils m'ont essentiellement remis sur la bonne voie. S'ils ne m'avaient pas donné un p'tit coup de main et si je n'avais pas pu parler à quelqu'un, je ne crois pas que j'aurais réussi à sortir de cette situation. (Adrian, 25 ans, Calgary)

[Traduction]

Je connais la plupart des gens, je connais beaucoup de gars et de filles qui sont venus ici, et ont presque tous, je ne sais pas trop, simplement disparu. Un jour, ils quittent la rue, puis tu les revois quelques mois plus tard; ils viennent dans la rue, ils disent salut et, je ne sais pas, certaines personnes réussissent à faire ce changement, et plusieurs d'entre elles ont réussi grâce à *The Back Door*. (Ron, 21 ans, Calgary)

Sommaire

Tous les organismes étudiés dans la présente section ont contribué, d'une façon ou d'une autre, à la survie des jeunes ou à leur départ de la rue. Chacun a une philosophie et des caractéristiques uniques en matière de prestation de services, qui correspondent à la diversité et à l'hétérogénéité de la population des jeunes de la rue du Canada. Il ressort clairement de l'étude que des services efficaces pour certains jeunes ne le sont pas nécessairement pour d'autres. L'opposition existe surtout entre les organismes qui adoptent une structure informelle fondée sur la réduction des préjudices et ceux qui adoptent une structure plus formelle axée sur des règles. Malgré leurs différences, les différents organismes faisaient tous preuve d'un véritable engagement envers les jeunes de la rue et offraient leurs services de façon attentionnée et respectueuse. Les organismes offrant des services complets (guichet unique) sont ceux qui ont reçu les commentaires les plus élogieux des jeunes, mais il faut souligner que la plupart des jeunes sans abri avaient recours à plus d'un service. L'information fournie dans le présent chapitre devrait non seulement constituer des « leçons à retenir du travail sur le terrain » effectué par des structures organisationnelles prometteuses de tout le Canada, mais aussi faire comprendre aux décideurs et au grand public l'importance de financer un ensemble d'organismes divers afin de toucher le plus grand nombre de jeunes de la rue possible. Les organismes qui offrent des services à cette clientèle doivent aussi reconnaître qu'ils ne peuvent pas répondre à « tous les besoins » de « tous les jeunes » et, par conséquent, qu'ils doivent établir des partenariats ou des réseaux avec d'autres organismes. De cette façon, et uniquement de cette façon, on sera en mesure d'offrir à tous les jeunes de la rue du Canada des services pertinents et véritablement intégrés.

PARTIE IV — CONCLUSION

[Traduction]

Comment se fait-il, si tous les jeunes disent la même chose, que personne ne les écoute? Ils ont besoin d'un logement SÛR et abordable à l'extérieur du centre-ville, un logement supervisé par des personnes attentionnées, peut-être d'anciens jeunes de la rue. Ils ont aussi besoin de programmes de formation et d'emploi, dirigés par des jeunes, qui favoriseront leur autonomie. L'aide sociale n'est pas la solution à long terme. Ça ne sert à rien de donner de l'argent aux jeunes s'ils ne savent pas faire un budget. Cela entraîne une surcharge de travail pour les travailleurs sociaux et crée une dépendance chez les jeunes. Alors, ces jeunes ne veulent ni n'espèrent rien de mieux et se contentent de moins. On n'exploite pas leur talent et on ne les aide pas à le développer. (Pixie)

Dans l'enquête, on a étudié les diverses voies empruntées par les jeunes pour sortir de la rue. Les jeunes de partout au Canada ont été invités à raconter leur expérience de la vie dans la rue et leur démarche pour sortir de ce milieu. De plus, des fournisseurs de services d'un grand nombre d'organismes variés ont communiqué leur expérience concrète du processus d'abandon de la culture de la rue. À ces processus de collecte de données s'ajoutent de brèves analyses d'études de cas portant sur divers systèmes de prestation de services; ces analyses permettent de mettre en contexte les expériences des participants et de faire ressortir les meilleures façons de faire face au problème d'itinérance chez les jeunes.

Le graphique conceptuel (figure 1) illustre les multiples niveaux de la démarche pour sortir de la rue et constitue le cadre par rapport auquel sont organisées les conclusions du rapport. Le processus de sortie de la rue n'est ni linéaire ni unidirectionnel. Il ressort de l'étude que, tout au long du processus de sortie, les jeunes connaissent des périodes de progression et de régression lorsqu'ils passent par les différentes étapes du processus, et bon nombre d'entre eux retournent même dans la rue pendant un certain temps. Comme l'a souligné Pixie, [Traduction] « la plupart des anciens [jeunes de la rue] demeurent très près de ce milieu. Le temps qu'ils ont passé hors de la rue leur a permis de se connaître eux-mêmes et a accru leur estime de soi ». Par conséquent, le processus d'abandon de la vie dans la rue est très complexe et comporte d'importantes nuances.

Le niveau un est celui des facteurs déclenchants; à ce niveau, les jeunes envisagent d'abandonner la rue, souvent à la suite d'un événement traumatisant, à cause du désenchantement face à la culture de la rue ou encore parce qu'ils sont épuisés par cette vie au quotidien. Le niveau deux est celui où les jeunes ont le courage de changer. Leur décision est grandement influencée par des facteurs tels que des responsabilités accrues, le sentiment d'avoir quelqu'un qui se préoccupe de lui, le soutien de la famille ou des amis, la motivation personnelle et la volonté de sortir de la rue. Le niveau trois, qui est étroitement lié au niveau deux, consiste à recourir au soutien disponible (principalement en ce qui concerne le logement et l'emploi) pendant les premières étapes du processus d'abandon de la vie dans la rue. Au niveau quatre, les jeunes s'éloignent de la rue et quittent physiquement le centre-ville, limitent leurs contacts avec la culture de la rue et les amis qui vivent dans la rue et établissent (ou rétablissent) des relations avec la société

dominante. Le niveau cinq est celui où les jeunes : procèdent à une restructuration complète de leur routine sur les plans de l'emploi, de la formation et du logement; modifient leur façon d'envisager leur avenir; enfin, réussissent à obtenir une certaine forme d'aide financière pour faciliter leur transition. Les jeunes qui en étaient à cette étape ont affirmé se sentir en meilleure santé et éprouver un nouveau sentiment de bien-être, de confiance en soi et de motivation personnelle. Le niveau six, soit la dernière étape, a été qualifié de « sortie réussie » et représente essentiellement le sentiment d'identité qu'éprouvent les jeunes sur les plans affectif et spirituel. La « sortie réussie » est caractérisée par le sentiment « d'avoir le contrôle » et « d'avoir une direction » dans leur vie. La plupart des participants ont affirmé être fiers d'avoir réussi à quitter la vie de la rue, d'être maintenant capables de profiter de la vie comme ils l'entendent, d'avoir une saine estime de soi et d'avoir confiance en eux, d'être capables de s'occuper d'eux-mêmes et d'éprouver un sentiment de stabilité sur le plan du logement et, par conséquent, de la sécurité, ainsi que du bien-être. Dans l'analyse, on a étudié en profondeur la complexité et les caractéristiques de chaque niveau.

Tout au long de leur progression d'un niveau à l'autre dans leur démarche pour sortir de la rue, les jeunes sont appelés à relever des défis et à surmonter des obstacles. Parmi les obstacles personnels et structurels auxquels ils se heurtent, il y a l'alcoolisme et la toxicomanie, les traumatismes passés et présents, les problèmes de santé mentale, la discrimination, le manque d'emploi raisonnable, la pénurie de logements abordables, la solitude et l'isolement ainsi que le processus, souvent difficile, de rupture avec la culture et les amis de la rue. Dans certains cas, ces difficultés semblent insurmontables, et les

jeunes se retrouvent de nouveau dans la rue; toutefois, grâce à l'aide de fournisseurs de services innovateurs et attentionnés de partout au pays, chaque tentative leur permet de s'éloigner un peu plus, sur les plans physique et émotif, de la culture de la rue.

Pour la plupart des jeunes, l'abandon de la vie de la rue a été un processus long et douloureux puisque, pour réussir la transition, ils devaient couper les liens avec leurs amis de la rue et déménager à l'extérieur du centre-ville, ce qui entraînait chez eux des sentiments de solitude et d'aliénation. Les fournisseurs qui offrent des services aux jeunes ont donc un défi à relever car les jeunes qui ont entrepris une démarche pour quitter la rue continuent d'avoir besoin de leur aide et que le contact avec d'autres jeunes de la rue et le milieu du centre-ville peut nuire à leur démarche.

Les fournisseurs de services jouent le rôle important de structure de soutien et de « famille de substitution » pour bon nombre de jeunes de la rue, et doivent souvent servir de « médiateurs » ou d'« intermédiaires » entre les jeunes, le milieu de la rue et la culture dominante. Les programmes offerts par ces fournisseurs constituent souvent l'un des seuls milieux où les jeunes se sentent en sécurité et où ils ont le sentiment que quelqu'un se préoccupe d'eux. Certaines structures organisationnelles ont même réussi à créer des « lieux symboliques » ou des « cultures de l'espoir » (Karabanow, 2003) qui permettent aux jeunes de refaire leurs forces, de régler leurs dilemmes personnels en toute sécurité dans un esprit communautaire, d'adopter ou d'établir des stratégies de défense des droits pour combattre les injustices structurelles, de renforcer leur sens critique et de réintégrer la culture dominante avec une saine et forte estime de soi.

De façon générale, les participants de partout au pays ont fait l'éloge du réseau de services pour les jeunes de la rue. Cependant, selon les jeunes, il y a encore des lacunes et des limites importantes dans la prestation de services : certains participants ne se sentaient pas les bienvenus dans certaines structures organisationnelles et sentaient qu'on faisait pression sur eux; pour d'autres, l'environnement de certains organismes était trop rigide et directif; certains jeunes avaient l'impression qu'on ne comprenait pas bien leurs véritables besoins (c.-à-d. animaux de compagnie, modèles de réduction des préjudices) et qu'on n'y répondait pas efficacement; enfin, d'autres jeunes ont affirmé que leur séjour dans certains refuges ou haltes-accueil avait accru leur vulnérabilité et renforcé leur statut de sans-abri. Les jeunes étaient moins préoccupés quand les organismes visités dans le cadre de la recherche offraient diverses formes de prestation de services.

Quand on a demandé aux jeunes quels étaient leurs projets d'avenir, leurs rêves et leurs espoirs, la plupart d'entre eux ont parlé de leur désir de « s'intégrer ». Leurs aspirations étaient notamment d'avoir une famille, un bon emploi, un amoureux et d'être des membres à part entière de la société civile. Les jeunes qui avaient atteint ces objectifs étaient plus susceptibles que les autres de considérer qu'ils avaient réussi à sortir de la rue. Même quand leur vie actuelle était chaotique, malsaine et caractérisée par la souffrance, ils partageaient l'espoir d'un avenir meilleur. Cette constatation montre que nous devrions, en tant que société, mettre au point des méthodes efficaces pour établir une culture d'espoir et d'inclusion. Nous devrions, dès maintenant, prendre des mesures selon les grands axes suivants :

1. Investissement dans les services de soutien directs déjà en place (« dans les tranchées ») – refuges, haltes-accueil, cliniques de santé et services d'approche – qui sont les premiers points de contact avec les jeunes et où des initiatives créatives et attentionnées ont déjà été mises en oeuvre pour répondre immédiatement aux besoins de base de la clientèle.
2. Développement à long terme de structures, y compris des logements supervisés, des structures de seconde et de troisième étapes, et offre de perspectives d'emploi intéressantes (en établissant des liens avec les universités, les entreprises et la société civile). Il est important de s'éloigner du développement du milieu et de mettre l'accent sur le développement économique et social.
3. Défense des droits – être en mesure de discuter *avec* ce groupe très marginalisé et de parler *en son nom*. On devrait donc adopter des solutions de rechange réfléchies et puissantes au programme économique néolibéral appliqué actuellement à l'échelle du globe. La section sur les études de cas regorge d'exemples de réussite.
4. Élaboration de structures de prévention qui tiennent compte des véritables raisons de l'itinérance des jeunes : échec des services de protection de l'enfance; pauvreté; problèmes familiaux; mauvais traitement et négligence; violence; nous devons démêler les mythes et les stéréotypes quant aux raisons pour lesquelles ces jeunes se retrouvent dans la rue, survivent et souffrent.

Ces dimensions, distinctes mais interreliées, nous permettront d'offrir aux jeunes un soutien adéquat et une chance de sortir de l'itinérance et de tout ce que cette situation suppose. Nous devons aussi leur donner l'occasion de devenir des citoyens plutôt que des clients, des victimes, des criminels ou, pire, des êtres invisibles et sans importance.

BIBLIOGRAPHIE

BLUMER, H. « Society As Symbolic Interaction », dans J.G. Manis et B.N. Meltzer (éd.), *Symbolic Interaction: A Reader in Social Psychology*, Boston, Allyn et Bacon, 1978, p.139-148.

BROCKINGTON, D., et S. Sullivan, « Qualitative Research », dans R. Scheyvens et D. Story (éd.), *Development Fieldwork: A Practical Guide*, London, Sage Publications, 2003, p. 57-74.

BRONSTEIN, L.R. « Intervening with homeless youths: direct practice without blaming the victim », *Child and Adolescent Social Work Journal*, vol. 13, n° 2 (1996), p. 127-138.

CAUCE, A.M., M. Paradise, J.A. Ginzler, L. Embry, C.J. Morgan, Y. Lohr et J. Theofelis. « The Characteristics and Mental Health of Homeless Adolescents: Age and Gender Differences », *Journal of Emotional and Behavioral Disorders*, vol. 8, n° 4 (2000), p. 230-239.

CRESWELL, J.W. *Research Design: Qualitative and Quantitative Approaches*, Thousand Oaks (Californie), Sage, 1994.

DELINE, C. *The Backdoor: An experiment or an alternative?* Calgary, The Back Door, 2000.

DENZIN, N.K. « The Logic of Naturalistic Inquiry », *Social Forces*, 1971, n° 50, p. 166-82.

EISENHARDT, K. « Building Theories from Case Study Research », *Academy of Management Review*, vol. 14, n° 4 (1989), p. 532-550.

GERGEN, K.J. « The Social Constructionist Movement in Modern Psychology », *American Psychologist*, vol. 40, n° 3 (1985), p. 266-275.

GLASER, B., et A. Strauss. *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine, 1967.

GREEN, D. *Hidden Lives: Voices of Children in Latin America and the Caribbean*, Toronto, Between the Lines, 1998.

HAMMERSLEY, M., et P. Atkinson. *Ethnography: Principles in Practice*, Thousand Oaks (Californie), Routledge Publications, 1995.

IRVING, A. « Waiting for Foucault », dans A. Chambon, A. Irving et L. Epstein (éd.), *Reading Foucault for Social Work*, New York, Columbia University Press, 1999, p. 27-51.

KARABANOW, J. « Becoming a Street Youth: Uncovering the Stages to Street Life », dans *Journal of Human Behavior in the Social Environment*, sous presse.

KARABANOW, J. « Can You Be Healthy on the Street? Exploring the health experiences of hard-core Halifax street youth », *Journal of Social Work*, soumis.

KARABANOW, J. *Being Young and Homeless: Understanding how youth enter and exit street life*, New York, Peter Lang Publishing, 2004a.

KARABANOW, J. « Making Organizations Work: Exploring Characteristics of Anti-Oppressive Organizational Structures in Street Youth Shelters », *Journal of Social Work*, vol. 4, n° 1 (2004b), p. 47-60. (DE)

KARABANOW, J. *Exploring Salient Issues of Youth Homelessness in Halifax, Nova Scotia*, rapport financé par le ministère du Développement des ressources humaines, Initiative de partenariats en action communautaire, 2004c.

KARABANOW, J. « Creating A Culture of Hope: Lessons from Street Children Agencies in Canada and Guatemala », *International Social Work*, vol. 46, n° 3 (2003), p. 369-386.

KARABANOW, J. « Creating Community: A Case Study of A Montreal Street Kid Agency », *Community Development Journal*, vol. 34, n° 4 (1999), p. 318-327.

KARABANOW, J., et Philip Clement. « Interventions with Street Youth: A Commentary on the Practice-Based Research Literature », *Brief Treatment and Crisis Intervention*, vol. 4, n° 1 (2004), p. 93-108.

KARABANOW, J., et P. Rains. « Structure Versus Caring: Discepan Perspectives in a Shelter for Street Children », *Children and Youth Services Review*, vol. 19, n° 4 (1997), p. 301-322.

KUFELDT, K., et M. Nimmo. « Youth on the Street », *Child Abuse and Neglect*, vol. 11, n° 4 (1987), p. 531-543.

LINDSEY, E.W., P.D. Kurtz, S. Jarvis, N.R. Williams et L. Nackerud. « How Runaway and Homeless Youth Navigate Troubled Waters: Personal strengths and resources », *Child and Adolescent Social Work Journal*, vol. 17, n° 2 (2000), p. 115-140.

LINCOLN, Y., et E. Guba. *Naturalistic Inquiry*, Newbury Park, Sage Publications, 1985.

MAYOR'S HOMELESSNESS ACTION TASK FORCE. *Taking Responsibility for Homelessness*, Toronto, Metro Community Services, 1998.

MATZA, D. *Becoming Deviant*, New Jersey, Prentice-Hall, 1969.

MCCARTHY, W. *Life on the Streets*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Toronto, Toronto, 1990.

MONCRIEFF, K. *What are Effective Strategies in the Prevention and Treatment of homelessness?* Hamilton (Ontario), rapport du Community Advisory Board on Homelessness in Hamilton, 2001.

MORRISSETTE, P., et S. McIntyre. « Homeless Youth in Residential Care », *Social Casework*, n° 20 (1989), p. 165-188.

PANTER-BRICK, C., et M. Smith. *Abandoned Children*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

PEILE, C. « Research Paradigms in Social Work: From Stalemate to Creative Synthesis », *Social Service Review*, n° 62 (1988), p. 1-19.

PODSCHUN, G.D. « Teen peer outreach-street work project: HIV prevention education for runaway and homeless youth », *Public Health Reports*, vol. 108, n° 2 (1993), p. 150-155.

ROBERTSON, M.J., et P.A. Toro. « Homeless youth: research, intervention, and policy », dans L.B. Fosburg et D.L. Dennis (éd.), *Practical Lessons: the 1998 National Symposium on Homeless Research*, États-Unis, département du Logement et de l'Urbanisme et département de la Santé et des Services humanitaires, 1999.

RUCKDESCHEL, R. « Qualitative Research as a Perspective », *Social Work Research and Abstracts*, vol. 21, n° 2 (1985), p. 17-21.

SHANE, P. « Changing Patterns among Homeless and Runaway Youth », *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 59, n° 2 (1989), p. 208-214.

VAN DER PLOEG, J.D. « Homelessness: A Multidimensional Problem », *Children and Youth Services Review*, n° 11 (1989), p. 45-56.

WAX, R. H. *Doing Fieldwork: Warnings and Advice*, Chicago, University of Chicago Press, 1971.

WEBER, M. *Street Kids*, Toronto, University of Toronto Press, 1991.

WOODS, E.R., M. Melchiono, C.L. Samples, P.M. Keenan, D.J. Fox, S. Tierney et E. Goodman. « A new model of health care for adolescent/young adult homeless and HIV positive youth », *Journal of Adolescent Health*, vol. 18, n° 2 (1996), p. 116.